



LETTRES INTÉRESSANTES DU PAPE CLÉMENT XIV, (GANGANELLI).

TOME SECOND.

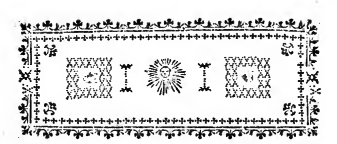


A PARIS,

Chez LOTTIN le jeune, rue St. Jacques.
A Lyon, chez BRUYSET-PONTHUS, Libraire
A Rouen, chez BÉNITIER, Libraire.

M. DCC. LXXVI.

Avec Approbation, & Privilege du Roi.



LETTRES INTÉRESSANTES DU PAPE CLÉMENT XIV.

LETTRE LXXXII.

A M. le Prince SAN SEVERO.

EXCELLENCE,

Les pétrifications que je vous ai fait passer, sont beaucoup au dessous de vos remerciemens. J'en connois tout le prix, ainsi que celui d'entrer en relation avec un Philosophe qui se plaît à étudier l'Histoire de la Nature, & qui sait avec connoissance de cause admirer ses phénomenes & ses jeux.

Les oiseaux que vous faites venir du nouveau monde pour l'Empereur, seront des pieces très-curieuses ; mais je doute, malgré toutes les précautions, qu'ils puissent arriver vivans jusque dans nos climats. Mille fois on a tenté de passer l'oiseau-mouche & le colibri ; & on a eu le désagrement de les voir expirer à quelque distance de nos ports.

La Providence, en nous donnant le paon, nous a assez richement pourvus, sans aller chercher ailleurs des beautés aîlées. L'Amérique en effet n'a rien de plus magnifique que nos plus superbes oiseaux ; mais on préfere ordinairement ce qui est étranger, par la seule raison qu'il vient de loin.

Vous devez, mon Prince, être enchanté de l'entreprise de M. Buffon, Académicien François, & de ses premiers tomes qui paroissent. Je ne les connois encore que par des extraits qu'on nous en a donnés ; & cela me paroît admirablement vu. Je suis seulement fâché de ce que l'Auteur d'une Histoire Naturelle se déclare pour un systême. C'est le moyen de faire douter de plusieurs choses qu'il avance ; & d'avoir des guerres à soutenir contre ceux qui ne sont pas de son avis. D'ailleurs tout ce qui s'écarte de la Genese sur la création du monde, n'a pour appui que des paradoxes, ou tout au moins des hypotheses.

Il n'y avoit que Moïse, parce qu'il fut inspiré, qui pût bien nous apprendre la formation du monde & son développement. Ce n'est point un

Epicure qui a recours à des atomes; un Lucrece qui croit la matiere éternelle; un Spinosa, qui admet un Dieu matériel; un Descartes, qui balbutie sur les loix du mouvement, mais un législateur, qui annonce à tous les hommes sans hésiter, sans craindre de se méprendre, comment le monde a été créé. Rien de plus simple & de plus sublime que son début: *Au commencement Dieu créa le ciel & la terre.* Il ne parleroit pas plus affirmativement, quand il en auroit été le spectateur! & par ces paroles, la mythologie, les systêmes, les absurdités croulent, & ne paroissent plus que des chimeres aux yeux de la raison.

Quiconque n'entrevoit pas la vérité dans ce que rapporte Moïse, n'est pas fait pour la connoître. On s'attache tous les jours à des hypotheses qui ne sont pas même vraisemblables; & l'on ne veut pas ajouter foi à ce qui donne la plus haute idée de la puissance & de la sagesse de Dieu.

Un monde éternel offre mille fois plus de difficultés qu'une intelligence éternelle; & un monde coéternel est une absurdité qui ne peut exister, parce que rien ne peut être aussi ancien que Dieu.

Outre qu'il est nécessaire, & que l'univers ne l'est pas; de quel droit la matiere, chose tout-à-fait contingente, chose absolument inerte, prétendroit-elle aux-mêmes prérogatives qu'un esprit tout puissant, qu'un esprit entiérement immatériel? Ce sont des ex-

travagances qui n'ont pu naître que dans les accès d'une imagination délirante, & qui prouvent l'étonnante foibleſſe de l'homme, quand il ne veut plus entendre que lui-même.

L'Hiſtoire de la nature eſt un livre fermé pour toutes les générations, ſi elles n'entrevoient pas un Dieu Créateur & Conſervateur; car rien n'eſt plus ſenſible que ſon action. Le ſoleil, tout magnifique & tout impoſant qu'il eſt, le ſoleil, quoiqu'adoré par diverſes nations, n'a ni intelligence, ni diſcernement; &, ſi ſon cours eſt tellement réguliers, que jamais il ne l'interrompt d'un ſeul inſtant, c'eſt qu'il reçoit l'impulſion d'un Agent ſuprême, dont il exécute les ordres avec la plus grande ponctualité.

On a beau promener les yeux dans la vaſte étendue de cet unive[illegible]n le voit renfermé dans l'immenſité d'un Etre devant qui le monde entier eſt comme s'il n'étoit pas. Il ſeroit bien ſingulier que le plus petit ouvrage ne pouvant exiſter ſans un ouvrier, le monde eût le privilege de ne devoir qu'à lui-même ſon exiſtance & ſa beauté. La raiſon ſe creuſe des précipices effroyables, quand elle n'écoute plus que les paſſions & les ſens : *la ragione ſenza la fede mi fa compaſſione.* Toutes les Académies de l'univers peuvent imaginer des ſiſtêmes ſur la création du monde; mais après toutes leurs recherches, toutes leurs conjectures, toutes leurs combinaiſons, après des multitudes de volumes, ils n'en diront beaucoup moins que Moïſe n'en a

dit dans une ſimple page ; & encore ils ne me diront que des choſes invraiſemblables. Et telle eſt la différence qui ſe trouve entre l'homme qui ne parle que d'après lui-même, & l'homme qui eſt inſpiré.

L'Eternel ſe rit au haut des cieux de tous ces ſyſtêmes inſenſés qui arrangent le monde à leur gré, & qui tantôt lui donnent le hazard pour pere, & tantôt le ſuppoſent éternel.

On aime à ſe perſuader que la matiere ſe gouverne elle-même, & qu'il n'y a pas d'autre divinité ; parce qu'on ſait bien que la matiere eſt abſolument inerte & ſtupide, & qu'on n'a point à redouter ſes effets : au lieu que la juſtice d'un Dieu qui voit tout, qui peſe tout, eſt accablante pour le pécheur.

Rien de plus beau que l'hiſtoire de la nature, quand elle eſt liée à celle de la Religion. La nature n'eſt rien ſans Dieu ; & elle produit tout, elle vivifie tout par l'opération de Dieu. Sans être rien de ce qui compoſe l'univers, il en eſt le mouvement, la ſeve & la vie. Otez ſon action, & il n'y a plus d'activité dans les élémens, plus de végétation dans les plantes, plus de reſſort dans les cauſes ſecondes, plus de révolutions dans les aſtres. Des ténebres éternelles prennent la place de la lumiere, & l'univers devient à lui-même ſon propre tombeau.

Il arriveroit au monde, ſi Dieu venoit à retirer ſa main, ce qui arrive à nos corps, quand il en arrête le mouvement. Ils tombent en pou-

dre, ils se dissipent en fumée; & l'on ne sait même pas s'ils ont existé.

Si j'avois eu assez de connoissances pour travailler sur l'histoire de la nature, j'aurois commencé mon ouvrage par exposer les perfections immenses de son Auteur, par traiter ensuite de l'homme qui est son chef-d'œuvre; & successivement de substances en substances, d'especes en especes, je serois descendu jusqu'à la fourmi, & j'aurois montré dans le plus petit insecte, comme dans l'Ange le plus parfait, la même sagesse qui rayonne, & la même toute puissance qui agit.

Un tableau de cette nature auroit intéressé les amateurs de la vérité; & la Religion elle-même qui en eût tracé le dessein, l'auroit rendu infiniment précieux.

Ne parlons jamais des créatures que pour nous rapprocher du Créateur, Elles sont la réverbération de sa lumiere indéfectible; & ce sont-là des idées qui nous élevent & qui nous abaissent: car l'homme n'est jamais plus petit & plus grand, que lorsqu'il se considere en Dieu. Alors il apperçoit un Etre infini dont il est l'image, & devant qui il n'est qu'un atome: deux contrariétés apparentes qu'il faut concilier pour avoir une juste idée de soi-même, & pour ne pas donner dans l'excès des Anges superbes, ni dans celui des incrédules qui se réduisent à la condition des bêtes.

Votre Lettre, mon Prince, m'a conduit à ce

réflexions ; & je vous avoue en même temps que je n'ai pas une plus grande satisfaction, que lorsque je trouve l'occasion de parler de Dieu. Il est l'élément de notre cœur ; & ce n'est qu'en son amour que l'ame s'épanouit.

Je sentis heureusement dès mes premieres années cette grande vérité, & je choisis le cloître en conséquence, comme une retraitre où, séparé des créatures, je pourrois m'entretenir plus facilement avec le Créateur. Le commerce du monde est si tumultueux, qu'on n'y connoît presque pas le recueillement qui nous unit à Dieu.

Je croyois ne faire qu'une Lettre, & c'est un sermon ; excepté qu'au lieu de finir par *Amen*, je finirai par le respect qui vous est dû, & avec lequel j'ai l'honneur d'être, &c.

A Rome, ce 13 Novembre 1754.

LETTRE LXXXIII.

Au Comte ALGAROTTI.

IL y a long-temps, mon cher Comte, que nous n'avons causé ensemble, ou plutôt que je n'ai été à votre école. Un petit Philosophe de Scot ne peut mieux faire que de profiter des leçons d'un Savant qui a mis au jour le Newtonianismes des Dames.

Une Philosophie d'attraction devoit être particulierement la vôtre, par la raison que vous

avez un caractere liant, aimable, qui attire tous les esprits : mais je voudrois avec tant d'avantages celui d'être moins Newtonien, & plus Chrétien.

Nous n'avons été créés ni pour être les Disciples d'Aristote, ni ceux de Newton. Notre ame a de plus grandes destinées ; & plus elle est sublime chez vous, & plus vous devez remonter vers sa source.

Vous direz tant qu'il vous plaira, que c'est le fait d'un Religieux de prêcher ; & moi je vous répéterai continuellement que c'est le fait d'un Philosophe de beaucoup s'occuper d'où il vient & où il va. Nous avons tous un premier principe & une derniere fin ; & ce ne peut être que Dieu qui soit l'un & l'autre.

Votre philosophie, malgré ses raisonnemens, ne roule que sur des chimeres, si vous la séparez de la Religion. Le Christianisme est la substance des vérités que l'homme doit chercher. Mais il aime à se nourrir d'erreurs, comme les reptiles aiment à se rassasier de la fange des marais. On va chercher bien loin ce qu'on trouveroit en soi-même, si l'on vouloit y rentrer : ce qui fait que le grand Augustin, après avoir parcouru tous les êtres, pour voir s'ils n'étoient point son Dieu, revient à son propre cœur, & déclare que c'est-là qu'il existe plus que par-tout ailleurs : *Et redii ad me.*

J'espere que vous me prêcherez quelque jour, & que chacun aura son tour : *volesse iddio.*

Au reste, soit que vous moralisiez, soit que vous badiniez, je vous écouterai toujours avec le plaisir qu'on goûte à entendre une personne qu'on chérit cordialement, & dont on est autant par inclination que par devoir le très humble, &c.

A Rome, ce 7 Décembre 1754.

LETTRE LXXXIV.

A M. l'Abbé PAPI.

VOILA donc, mon cher Abbé, le savant Cardinal Quirini qui vient d'aller unir sa science à celle de Dieu, & se remplir de ce torrent de lumieres que nous n'appercevons ici-bas qu'à travers des nuages. Il est mort comme il a vécu, la plume à la main, finissant une ligne, & prêt à se rendre à l'Eglise, où fut toujours son cœur.

Le mien lui érige un monument au dedans de moi-même, aussi durable que ma vie. Il avoit des bontés pour moi ; eh ! pour qui n'en avoit-il pas ? Sa Cathédrale, son Diocèse, toute l'Italie, Berlin même, ont senti ses libéralités. Le Roi de Prusse l'honora d'une estime singuliere, & tous les Savans de l'Europe admirerent son zele & ses talens.

Il avoit un génie conciliateur. Tous les Protestans l'aimoient, quoiqu'il leur dît souvent

de bonnes vérités. Il eſt fâcheux qu'il ne nous ait pas laiſſé quelque ouvrage conſidérable, au lieu de n'écrire que des feuilles volantes. Il auroit groſſi la Bibliotheque Bénédictine déja ſi volumineuſe, comme étant un des Membres les plus diſtingués de l'Ordre de S. Benoît, & il auroit enrichi l'Egliſe de ſes productions.

M. de Voltaire le regrettera, ſi les Poëtes ſont ſuſceptibles d'amitié. Ils s'écrivoient amicalement. Le génie recherche le génie. Pour moi qui n'ai que celui d'admirer les grands hommes, & de les regretter, je repands des pleurs ſur le tombeau de notre illuſtre Cardinal: *Quando inveniemus parem?*

J'ai l'honneur d'être.

Au Couvent des SS. Apôtres ce 13 Janvier 1755.

LETTRE LXXXV.

A un Peintre.

TANT qu'il y aura, mon cher Monſieur, de l'expreſſion dans vos tableaux, vous pourrez vous applaudir de votre ouvrage. C'eſt-là ce qui en fait l'eſſence, & ce qui rend excuſables bien des défauts qu'on ne paſſeroit pas à un Peintre ordinaire.

J'ai parlé de vos talens à S. E. M. le Cardinal Portocarrero, & il vous recommandera

en Espagne comme vous le desirez ; mais rien ne vous fera mieux connoître que votre propre génie : il en faut pour être Peintre, comme pour être Poëte. Le Carrache n'eût rien fait malgré la fierté de son pinceau, s'il n'eût eu cette verve, qui donne de l'enthousiasme & du feu.

On reconnoît dans ses tableaux une ame qui parle, qui échauffe, qui enthousiasme. On croit devenir lui-même à force de l'admirer, & de se remplir de la vérité de ses images.

Que ce grand homme que vous avez choisi pour modele respire en vous ; & vous le ferez ensuite revivre sur la toile. Ne fussiez-vous que son ombre, vous mériterez d'être estimé : *L'ombra d'un grand' uomo non è senza sostanza.*

La nature doit toujours être le point de vue de tout homme qui peint ; & pour bien la rendre, il ne faut point d'efforts. On devient gigantesque parmi les Peintres, comme parmi les Poëtes, lorsqu'on violente l'esprit pour composer. Quand la tête est organisée pour travailler un ouvrage, on se sent entraîné par une pente irrésistible, à prendre la plume ou le pinceau, & l'on se livre à son penchant : sans cela il n'y a ni expression, ni goût.

Rome est la véritable école ou l'on peut se former ; mais quelque peine qu'on se donne, on sera toujours médiocre ; à moins qu'on ne soit saisi d'un génie pittoresque.

Il est temps de me taire, attendu qu'un Con-

ſuſteur du Saint-Office n'eſt pas un Peintre, & qu'on a tout à perdre, quand on parle de ce qu'on ne ſait qu'imparfaitement.

Je ſuis, Monſieur, &c.

LETTRE LXXXVI.

A Monſignor AYMALDI.

VOUS avez raiſon, Monſignor, de vous étonner de l'heureuſe alliance qui va déſormais unir la Maiſon de Bourbon à celle d'Autriche : il y a des prodiges dans la politique comme dans la nature ; & Benoît XIV eut bien raiſon de s'écrier, en apprennant cette ſurprennante nouvelle : *O admirabile commercium* !

M. de Bernis s'eſt immortaliſé par ce phénomene politique, comme ayant mieux vu les choſes que le Cardinal de Richelieu.

Par ce moyen, nous n'aurons plus de guerres en Europe, que lorſqu'on ſera las de la paix, & que le Roi de Pruſſe toujours avide de gloire, ne cherchera point à conquérir. Mais je vois la Pologne à ſa bienſéance ; & par la raiſon qu'un héros auſſi vaillant qu'heureux, aime toujours à s'aggrandir ; il l'envahira quelque jour en partie, ne fût-ce que la ſeule ville de Dantzick : *E un bucone che li piace*. La Pologne elle-même donnera peut-être les mains à un pareil changement, en ne veillant point

assez sur son propre pays, & en se livrant à mille différentes factions. L'esprit patriotique n'est plus assez fort chez les Polonois, pour qu'ils défendent leur pays, aux dépens de leur propre vie. Ils sont trop souvent hors de chez eux, pour ne pas perdre l'esprit national. Il n'y a que chez les Anglois que l'amour patriotique ne s'éteint jamais, parce qu'ils ont des principes.

L'Europe a toujours eu quelque Monarque belliqueux, jaloux de s'étendre & de cueillir des lauriers; tantôt Gustave, tantôt Sobieski, tantôt Louis-le-Grand, tantôt Frédéric. Les armes, beaucoup plus que les talens, ont aggrandi les Empires; parce qu'on a connu qu'il n'y a rien d'aussi énergique que la loi du plus fort : c'est l'*ultima ratio Regum.*

Heureusement nous ne nous ressentons point ici de ces calamités. Tout y est dans la paix, & chacun en savoure délicieusement les fruits, comme je goûte éminemment le plaisir de vous assurer de toute mon estime & de tout mon attachement.

LETTRE LXXXVII.

A M. l'Abbé NICOLINI.

MONSIEUR,

J'ai été bien fâché de ne m'être pas trouvé au Couvent des SS. Apôtres, lorsque vous

m'avez fait la grace de venir me voir avant votre départ. J'étois, hélas ! sur les bords du Tibre, que les anciens Romains grossissoient comme leurs triomphes, & qui n'est qu'un fleuve ordinaire pour la longueur & pour la largeur.

C'est une promenade que j'aime singulierement par les idées qu'elle m'inspire sur la grandeur & sur la décadence des Romains. Je me rappelle le temps où ces fiers despotes enchaînoient l'univers, & où Rome avoit alors autant de Dieux que de vices & de passions. Je retombe ensuite dans ma cellule, où je m'occupe de Rome Chrétienne, & où je travaille, quoique le dernier de la Maison de Dieu, pour son utilité : mais c'est un ouvrage à la tâche, & dès-lors presque toujours fastidieux ; car en fait d'étude, l'homme n'aime ordinairement que ce qu'il fait librement.

Je n'ose vous parler de la mort de notre ami commun : c'est ouvrir une plaie trop sensible. J'arrivai trop tard pour recueillir ses dernieres paroles : il est regretté comme un de ces hommes rares, qui valoit mieux que son siecle, & qui avoit toute la candeur des premiers âges. On dit qu'il laisse quelques morceaux de poésie dignes des plus grands maîtres. Il n'en avoit jamais parlé ; chose d'autant plus extraordinaire, que les Poëtes ne sont pas plus discrets sur leurs écrits que sur leur mérite.

Nous avons eu ici depuis quelque temps, un

un essain de jeunes François ; & vous devez croire que je les ai vus avec beaucoup de plaisir. Ma chambre n'étoit pas assez grande pour les contenir ; car ils m'ont tous fait la grace de me venir voir ; & cela, parce qu'on leur avoit dit qu'il y avoit un Religieux au couvent des SS. Apôtres, qui aimoit singulierement la France & tout ce qui en venoit. Ils parlerent tous à la fois ; & c'étoit exactement un tremblement de terre qui me réjouit beaucoup : *un terremoto che mi rallegrava sommamente.*

Ils n'aiment pas trop l'Italie, parce qu'on n'y est pas encore tout-à-fait à la françoise ; mais je les ai consolé, en les assurant qu'ils completeroient un jour cette métamorphose, & que j'étois déja moi-même plus qu'à demi rendu.

J'ai l'honneur d'être, &c.

A Rome, ce 24 Juillet 1765.

LETTRE LXXXVIII.

A M. STUART, Gentilhomme Ecossois.

MONSIEUR,

Si vous ne vous ressentiez pas de la mobilité des flots qui vous environnent, je vous reprocherois vivement votre inconstance ; car il n'est pas permis d'oublier un ancien ami qui vous est constamment attaché. Votre conduite

me rappelle ce que j'ai pensé plusieurs fois ; que les principales Nations de l'Europe ressemblent aux élémens.

L'Italien, d'après cette similitude, représente le feu, qui, toujours en action, s'enflamme & pétille : l'Allemand, la terre qui, malgré sa densité, produit de bons légumes & d'excellens fruits : le François ; l'air dont la subtilité ne laisse aucune trace : & l'Anglois, l'onde mobile qui change à chaque instant.

Un Ministre habile enchaîne avec adresse ces élémens dans l'occasion, ou les fait lutter les uns contre les autres, selon les intérêts de son maître. C'est ce que nous avons vu plus d'une fois, quand l'Europe étoit en combustion, & qu'on s'agitoit pour des torts réciproques.

La politique humaine brouille ou reconcilie selon ses intérêts, n'ayant rien de plus à cœur, que de dominer ou de s'aggrandir : la politique chrétienne au contraire, ignore l'art criminel de semer des divisions, prévît-elle les plus grands succès. Je ne fais aucun cas d'une politique sans équité ; car c'est le machiavelisme mis en action ; mais j'ai la meilleure idée d'une politique qui, tantôt tranquille, & tantôt agissante, se laisse gouverner par la prudence ; médite, calcule, prévoit, après avoir rappellé le passé, réfléchi sur le présent, entrevu l'avenir ; & rapproche ainsi tous les temps, pour ne rien faire, ou pour agir.

Il est absolument nécessaire qu'un bon politique connoisse parfaitement l'Histoire & le siecle

dans lequel il vit ; qu'il sache à quel degré de force & d'esprit sont ceux qui paroissent sur la scene du monde ; afin d'intimider s'il y a de la foiblesse , de résister s'il y a du courage, d'en imposer s'il y a de la témérité.

La connoissance des hommes, beaucoup mieux que celle des livres, est la science d'un bon politique. Il importe exactement dans les affaires de connoître ceux qu'on doit mettre en action. Les uns ne sont bons que pour parler , les autres ont du courage pour agir ; & tout consiste à ne pas s'y méprendre. Bien des politiques échouent, parce qu'ils placent mal leur confiance. On ne peut plus retenir un secret quand il est échappé, & il vaudroit encore mieux commettre une faute par une trop grande réserve , que par une imprudence : *il tacere non si scrive.*

La crainte d'être trahi, rend pusillanime celui qui a fait trop légerement quelque ouverture de cœur. Il est des circonstances où il faut paroître tout dire, quoiqu'on ne dise rien, & savoir habilement faire prendre le change sans jamais trahir la vérité ; car il n'est jamais permis de l'altérer.

Ce n'est pas foiblesse de plier lorsqu'on ne peut faire autrement, mais sagesse. Tout dépend de bien connoître les momens & les esprits, & de prévoir à coup sûr l'impression que feroit une résistance dans une telle rencontre.

L'amour propre fait souvent tort à la politique : on veut triompher d'un ennemi, lorsqu'on est poussé par le ressentiment ; & l'on s'engage

dans une mauvaiſe affaire , ſans en prévoir les ſuites.

On doit ſavoir ſecouer les paſſions , quand on veut mener les hommes , & n'oppoſer qu'une tête froide à ceux qui ont le plus de chaleur ; ce qui nous fait dire communément : *che il mundo appartiene à li flegmatici.*

On déconcerte l'adverſaire le plus impétueux, par une grande modération.

Nous aurions bien moins de querelles & bien moins de guerres dans l'univers , ſi l'on ſupputoit ce qu'il en coûte pour ſe battre , & ſeulement pour ſe brouiller. Il ne ſuffit pas d'avoir beaucoup de monde & d'argent à ſa diſpoſition ; il faut encore ſavoir comment on les employera, & penſer que les hazards ne ſont pas toujours entre les mains des plus forts. Nous n'avons depuis long-temps à Rome qu'une politique de temporiſation , parce que nous ſommes très-foibles , & que le cours des événemens eſt la plus heureuſe reſſource pour tirer d'embarras ceux qui ne peuvent réſiſter. Mais néanmoins , comme c'eſt aujourd'hui un ſecret que perſonne n'ignore , & qu'on connoît toute notre pénétration , il n'y a pas de mal , & il eſt même à propos qu'un Pape de temps en temps , non pour des prétentions conteſtées , mais pour des choſes juſtes , ſache tenir ferme , ſans cela , on ſeroit ſûr d'opprimer les Souverains Pontifes , toutes les fois qu'on les menaceroit.

Il y a des Nations qui ont malheureuſement

besoin de la guerre pour devenir opulentes; d'autres pour qui elle est une ruine assurée. Et de tout cela je conclus qu'un Ministre qui profite habilement de ces choses, est vraiment un trésor, & que, lorsqu'un Souverain a eu le bonheur de le trouver, il doit, malgré toutes les cabales, le conserver.

Je viens de bégayer sur un sujet que vous savez beaucoup mieux que moi; mais une phrase en amene une autre, & insensiblement on ose parler de ce qu'on ignore.

C'est ainsi que se font les Lettres : on les commence sans prévoir tout ce qu'on y dira. L'ame, quand elle vient à se replier sur elle-même, s'étonne avec raison de sa fécondité. C'est une vive image de la production de l'Univers qui est sorti du néant; car enfin notre pensée qui n'existoit pas, éclot tout-à-coup, & nous fait sentir que la Création, comme le prétendent certains Philosophes modernes, n'est réellement pas une chose impossible. Je vous laisse avec vous-même; vous y êtes beaucoup mieux qu'avec moi. Adieu.

A Rome, ce 22 Août 1756.



LETTRE LXXXIX.

*Au Réverend Pere ***, nommé Confesseur du Duc de ***.*

QUELLE charge ! quel fardeau ! mon très-cher ami. Est-ce pour votre perte, est-ce pour votre salut que la Providence vous a pourvu d'un pareil emploi ? Cette idée doit vous faire trembler.

Vous me demandez ce qu'il faut faire pour le remplir ? Etre un Ange.

Tout est écueil, & tout est piege pour le Confesseur d'un Souverain, s'il n'a de la patience pour attendre les momens de Dieu, de la douceur pour compatir aux imperfections, de la fermeté pour contenir les passions. Il doit être plus qu'aucun autre rempli des dons de l'Esprit Saint, afin de répandre tantôt la crainte, tantôt l'espérance, & toujours la lumiere. Il lui faut un zele à toute épreuve, & un esprit de justice qui lui fasse balancer les intérêts du peuple & du Souverain dont il a la conduite.

Il doit d'abord s'appliquer à connoître si le Prince qu'il dirige, est instruit des devoirs de la Religion, & de ses obligations envers ses sujets ; car hélas ! il n'est que trop ordinaire qu'un Prince sorte des mains de ceux qui l'ont formé sans avoir d'autre science que des connoissances

entierement frivoles. Alors il doit obliger son Pénitent à s'instruire, & à puiser dans les véritables sources, non en se chargeant la mémoire de plusieurs lectures, mais en étudiant par principes ce que la Religion & la Politique exigent d'un homme qui gouverne.

Il y a des ouvrages excellens sur cette matiere, & vous ne devez pas l'ignorer. J'en connois un qui fut fait pour Victor-Amédée, & qui n'a d'autre défaut que d'être trop diffus, & trop exigeant.

Quand le Duc sera solidement instruit, car il ne faut pas l'endormir avec des pratiques minutieuses, vous lui recommanderez de chercher continuellement la vérité, & de l'aimer sans réserve : *la verità deve essere la bossola di Sovrani.* C'est le moyen de faire tomber tous les délateurs & tous les Courtisans, eux qui ne se soutiennent dans les Cours que par la fourberie & par l'adulation, & qui mille fois plus dangereux que tous les fléaux, perdent les Princes pour ce monde & pour l'autre.

Vous insisterez sans relâche sur l'indispensable nécessité de faire rendre à la Religion le respect qui lui est dû, non en inspirant un esprit de persécution, mais en recommandant un courage évangélique, qui épargne les personnes, & qui arrête les scandales. Vous répéterez souvent que la vie d'un Souverain, comme sa couronne, ne tient à rien, s'il permet des plaisanteries sur le culte qu'on rend à Dieu, &

s'il n'arrête pas les progrès de l'irreligion.

Vous aurez soin par votre fermeté, par vos représentations, par vos prieres, & même par vos larmes, que le Prince que vous avez à conduire, se distingue par de bonnes mœurs, & qu'il les fasse fleurir dans ses Etats, comme la tranquillité des citoyens, & le bonheur des familles, qui sont le véritable germe de la population.

Vous lui représenterez souvent que ses Sujets sont ses enfans ; qu'il se doit à eux la nuit comme le jour, enfin à tout moment, pour les consoler & pour les secourir ; qu'il ne peut mettre des impôts qu'à proportion de leurs biens & de leur industrie, afin de ne pas les jetter dans l'indigence ou dans le désespoir, & qu'il leur doit une prompte justice.

Si vous ne l'engagez pas à voir tout par lui-même, vous ne remplirez votre ministere qu'à demi. On ne rend le peuple heureux, qu'en entrant dans les détails ; & il n'y a pas moyen de les connoître si l'on ne descend jusqu'à lui.

Que ce peuple, que les Grands méprisent (sans vouloir penser que dans un Etat tout est peuple, excepté le Souverain) vous soit toujours présent comme une portion sacrée dont le Prince doit sans cesse s'occuper ; portion qui fait l'appui du Trône, & qu'il faut ménager comme la prunelle de l'œil.

Faites sentir à votre illustre dirigé, que la vie d'un Souverain est une vie de travail ; que les

les récréations ne lui sont permises, comme à tous les hommes, qu'à titre de délassement; & apprenez-lui qu'il doit interrompre ses lectures chrétiennes, ses prieres mêmes, s'il s'agit de venir au secours de l'Etat.

Vous lui parlerez du compte terrible qu'il rendra à Dieu de son administration, & non de ce que l'Histoire dit des mauvais Princes après leur mort. Ce n'est pas un motif assez chrétien pour fixer sur cet objet les yeux d'un Prince religieux; car l'Histoire n'est que le cri des hommes, & elle périra avec eux; au lieu que Dieu, toujours vivant, toujours vengeur des crimes, est ce qui doit régler la conduite d'un Souverain. Il importe peu à la plupart des personnes, si l'on parle d'elles en bien ou en mal, après leur mort; mais la vue d'un Juge inflexible, éternel, fait la plus terrible impression sur l'esprit.

Vous ne donnerez point de ces pénitences vagues, qui ne consistent que dans simples prieres; mais vous appliquerez un remede propre à guérir les plaies qu'on vous montrera; & sur-tout vous tâcherez de découvrir quel est le défaut dominant. Sans cela on confesseroit tout un siecle, qu'on ne connoîtroit point son pénitent. C'est toujours à la source du mal qu'il faut aller, si l'on veut en arrêter le cours.

Vous aurez grand soin de vous renfermer dans les bornes de votre ministere, & de ne vous mêler, je ne dis pas d'aucune intrigue, mais

d'aucune affaire de Cour. C'est une chose indigne de voir un Religieux qui ne doit paroître que pour représenter Jesus-Christ, déshonorer cette auguste fonction par un sordide intérêt & par une horrible ambition.

Tout votre desir, toutes vos vues ne doivent avoir pour objet que le salut du Prince qui vous donne sa confiance. Etonnez-le par une vertu à toute épreuve, & toujours également soutenue. Si un Confesseur ne se rend pas respectable, & sur-tout dans une Cour, où l'on ne cherche que des prétextes pour n'être pas chrétien, il autorise les vices, & il se met dans le cas d'être renvoyé.

Inculquez bien dans l'esprit du Prince, qu'il répond devant Dieu de toutes les places qu'il donne, & de tout le mal qui s'y fait, s'il n'a pas bien choisi ceux qui doivent les remplir. Représentez-lui sur-tout le danger de nommer aux dignités ecclésiastiques des ignorans ou des vicieux, & de nourrir leur mollesse & leur cupidité, en leur donnant plusieurs bénéfices. Persuadez-lui de chercher le mérite, & de récompenser ceux qui écrivent pour l'utilité publique & pour la Religion. Apprenez-lui à soutenir sa dignité, non par le faste, mais par une magnificence proportionnée à l'étendue de ses Etats, de ses forces, de ses revenus; & à descendre en même temps de son rang, pour s'humaniser avec son peuple, & pour s'appliquer à son bonheur.

Remettez-lui souvent ses devoirs devant les yeux, non d'un ton sévere, non avec importunité, mais avec cette charité qui est l'effusion de l'Esprit Saint, qui ne parle jamais qu'avec prudence, qui saisit à propos les momens, & qui en profite. Quand un Prince est convaincu de la science & de la piété d'un Confesseur, il l'écoute avec docilité, à moins qu'il n'ait le cœur corrompu.

Si l'on ne s'accuse pas des fautes essentielles qui se commettent dans l'administration, vous en parlerez en général, & vous en viendrez insensiblement au point de faire avouer ce qu'il vous importe de connoître. Vous insisterez souvent sur la nécessité d'écouter tout le monde, & de faire rendre une prompte justice. Si vous ne vous sentez pas disposé à suivre ce plan, retirez-vous; car ce sont-là des préceptes, qu'on ne peut transgresser, sans se rendre très-coupable devant les hommes & devant Dieu.

La fonction d'un Directeur ordinaire n'attire pas l'attention du public; mais tout le monde a les yeux ouverts sur la conduite que tient le Confesseur d'un Souverain. Aussi ne peut-il être trop exact dans le Tribunal de la Pénitence, pour qu'on ne voie pas approcher des Sacremens celui qui, par des actions scandaleuses, s'en rendroit indigne, au jugement du public. Il n'y a pas deux Evangiles, l'un pour les peuples, & l'autre pour les Souverains. Les uns comme les autres seront également jugés sur cette regle

inaltérable, parce que la loi du Seigneur demeure éternellement.

Les Princes ne sont pas seulement les images de Dieu par leur pouvoir & par leur autorité qu'ils ne tiennent que de lui seul, mais ils le sont encore, à raison des vertus qu'ils doivent avoir pour le représenter. Il faut qu'un peuple puisse dire de son Souverain. Il nous gouverne comme la Divinité même, avec sagesse, avec clémence, avec équité; car les Souverains sont comptables de leur conduite envers leurs sujets, non pour leur dévoiler le secret de leur cabinet, mais pour ne rien faire qui puisse les méédifier.

Prenez garde sur-tout, ou par foiblesse, ou par respect humain, d'altérer la vérité. On ne capitule point avec la loi de Dieu; elle a la même force dans tous les temps, & l'esprit de l'Eglise est toujours le même. Elle loue aujourd'hui le zele du grand Ambroise à l'égard de l'Empereur Théodose, comme elle le loua autrefois; car elle ne varie ni sur la morale ni sur ses dogmes.

Je prie Dieu de tout mon cœur qu'il vous soutienne, & qu'il vous éclaire dans une carriere aussi pénible, où vous ne devez pas être un homme ordinaire, mais un guide céleste. Alors vous vivrez en Solitaire au milieu du grand monde; en Religieux dans un séjour où il y a ordinairement peu de religion; en Saint sur un terrein qui dévoreroit les hommes de Dieu, si

le Seigneur n'avoit par-tout ses élus. Je vous embrasse, & je suis, &c.

A Rome, ce 26 Avril 1755.

LETTRE XC.

Au Prélat CERATI.

MONSIGNOR,

Enfin le Chapitre des Dominicains auquel le Saint Pere a solemnellement présidé, vient de finir, & le R. P. Bouxadors, aussi distingué par son mérite, que par sa naissance, a été élu Supérieur Général. Il gouvernera avec beaucoup de sagesse & d'honnêteté, en homme éclairé qui connoît les hommes, & qui sait qu'ils ne sont pas faits pour être impérieusement conduits.

Benoît XIV, qui a ouvert la séance par le discours le plus éloquent & le plus flatteur pour l'Ordre de S. Dominique, où il y eut toujours de grandes lumieres & de grandes vertus, desiroit pour Général le R. P. Richini, le Religieux le plus modeste & le plus savant; mais malgré sa présence & tous ses desirs, il n'a pu réussir.

Le Pape a bien pris la chose; & comme il s'en alloit tout en riant, il a dit que Ste. Therese ayant demandé à notre Seigneur, pourquoi un Carme, qu'il lui avoit révélé devoir être Général, ne l'étoit pas, il lui avoit répondu:

Je le voulois bien ; mais les Moines ne l'ont pas voulu. Il n'eſt pas étonnant, a ajouté le Saint Pere, ſi la volonté de ſon Vicaire n'a pas eu ſon effet.

Tout le monde ſait qu'on ne réſiſte que trop ſouvent au Saint-Eſprit, & que l'homme empêche tous les jours l'opération de Dieu par ſa mauvaiſe volonté.

Le P. Brémond eſt peu regretté, quoiqu'il fût très-affable & très-vertueux. On lui reproche dans ſon Ordre, d'avoir eu une condeſcendance aveugle pour un Frere qui le menoit, & dont je me défiai toujours, parce qu'il me paroiſſoit patelin. Il eſt rare que les hommes de ce caractere ne ſoient pas faux. Le langage doucereux eſt rarement celui de la ſincérité.

Je plains le pauvre P. Brémond, ſans oſer le blâmer. Car quel eſt l'homme en place qu'on n'ait pas trompé ?

On eſt aſſez communément injuſte à l'égard des grands, & ſur-tout lorſqu'on n'eſt pas grand ſoi-même. On ne fait pas attention qu'ils ont des affaires & des embarras qui les excuſent en partie, quand ils ne voient pas tout par eux-mêmes. Heureux celui qui n'apperçoit les grandeurs que dans le lointain, comme une montagne qu'on ne voudroit pas gravir !

J'ai l'honneur d'être, &c.

A Rome, ce 26 Avril 1755.

LETTRE XCI.

A un Milord.

JE ne conçois pas, Milord, qu'instruit, comme vous l'êtes, des imperfections de l'humanité, de la variété des opinions, de la bizarrerie des goûts, de la force de la coutume, vous soyez aussi étonné de la forme de notre Gouvernement. Je ne prétends pas le justifier, d'autant plus qu'il ne favorise, ni le commerce, ni l'agriculture, ni la population, c'est-à-dire ce qui fait précisément l'essence de la félicité publique : mais pensez-vous qu'il n'y a pas des inconvéniens dans les autres pays ?

Nous sommes sous un Gouvernement apathique, il est vrai, qui n'excite ni l'émulation, ni l'industrie ; mais je vous vois, vous Mr. l'Anglois, sous le joug d'un Peuple qui vous entraîne comme il veut, & qui, par son impétuosité qu'on ne peut contenir, est exactement Souverain ; & je vois les autres Peuples, tels que les Polonois sous l'anarchie, tels que les Russes sous le despotisme ; sans parler des Turcs, qui n'osent rien dire, dans la crainte d'un Sultan, qui peut tout ce qu'il veut.

On s'imagine communément, & je ne sais pourquoi, que le Gouvernement ecclésiastique est un sceptre de fer ; & quiconque a lu l'His-

toire, ne peut ignorer que la Religion chrétienne a précisément aboli l'esclavage; que dans les pays où il regne malheureusement encore, comme dans la Pologne, dans la Hongrie, les Paysans qui sont sous la domination des Evêques, ne sont point cerfs; & qu'enfin il n'y a rien de plus doux que l'empire des Papes. Outre qu'ils n'ont presque jamais la guerre, étant nécessairement Princes de la paix, ils ne vexent personne, ni pour les impôts, ni pour la maniere de penser.

Ce sont les Inquisitions qui ont fait donner aux Prêtres le surnom de persécuteurs. Mais outre que les Monarques qui les autoriserent furent encore plus coupables que ceux qui en furent les instigateurs; on ne vit jamais Rome se livrer au barbare plaisir de faire brûler des Citoyens, parce qu'ils n'avoient pas la foi, ou parce qu'ils s'échappoient en mauvais propos. Jesus-Christ expirant sur la Croix, loin d'exterminer ceux qui blasphement contre lui, sollicite leur pardon auprès de son pere: *Pater, ignosce illis.*

Ce qu'il y a de sûr, c'est que si les Ministres de Dieu ont quelquefois respiré le carnage & le sang, ils ne l'ont pas fait par un abus énorme de la Religion qui, toute charité, ne prêche que la mansuétude & la paix.

J'ai beau parcourir tous les pays du monde; je vois qu'au milieu de notre indigence & de notre apathie, nous sommes encore ceux qui

vivons le plus heureusement. Cela vient, il est vrai, de la bonté du sol & du climat qui nous fournissent abondamment les choses nécessaires à la vie.

Si notre Gouvernement avoit plus d'activité, il y auroit sûrement plus de ressort & de circulation dans l'Etat Ecclésiastique. Mais qui nous a dit que le Gouvernement pour lors ne deviendroit pas despotique ? La nonchalance des Papes, ordinairement trop vieux pour entreprendre & pour agir, fait tout à la fois, & notre malheur & notre félicité.

Ils laissent les campagnes produire d'elles-mêmes, sans s'occuper ni de leur culture, ni de leur amélioration ; mais ils n'écrasent personne sous le poids des impôts ; & chacun est sûr de rester en paix chez soi-même, sans éprouver la moindre vexation.

Les pays riches sont taxés à proportion de leurs richesses ; & je ne sais, en vérité, lequel vaut mieux d'habiter un pays florissant, à raison de son industrie, & d'avoir des droits exorbitans à payer, qui laissent tout au plus le moyen de subsister ; ou de vivre dans un lieu sans circulation, mais dans une heureuse aisance. Il me semble que chaque individu séparément, aime moins gagner & ne rien payer, que de gagner beaucoup, & de donner presque tout. Je préfere de n'avoir que vingt-cinq sequins à moi, au bonheur d'en posséder cent, sur lesquels ils m'en faudra donner quatre-vingt-dix.

On est souvent entraîné par un avantage spécieux, dans ce qu'on débite sur les Gouvernemens. La totalité du monde entier exige sans doute qu'on travaille, qu'on se remue, & qu'on se donne la main d'une extrêmité de la terre à l'autre, pour entretenir des correspondances, & pour maintenir un juste équilibre, ou du moins une heureuse harmonie; mais cela n'empêche pas qu'il ne puisse y avoir un petit coin de l'Univers qui, sans prendre part à toutes les entreprises & à toutes les révolutions, ne puisse être heureux; & nous sommes ce petit retranchement, où la discorde ne vient point faire siffler ses serpens, & où la tyrannie n'exerce point ses cruautés.

L'esprit des hommes est remuant, par la raison qu'il s'agite sans cesse: il aime à voir des pays toujours en mouvement. Des Conquérans qui ravagent les Royaumes, qui saccagent, qui tuent, qui envahissent, lui plaisent beaucoup plus que des êtres qui, fixés au même endroit, menent une vie toujours uniforme, & ne se donnent point en spectacle par des révolutions.

Cependant la vie célébrée par les Philosophes & par les Poëtes, n'est point la vie tumultueuse. Ils bannissent du cœur de l'homme, pour le rendre heureux, la cupidité, ainsi que l'ambition; & en cela, ils s'accordent avec les vrais Chrétiens, qui ne prêchent que le désintéressement & l'humilité.

Je vous assure que j'ai souvent apprécié tous les Gouvernemens, & que je serois très-embar-

rassé pour vous dire quel est le meilleur. Il n'y en a point qui n'ait des inconvéniens ; & cela doit d'autant moins surprendre, que l'Univers lui-même, quoique gouverné par une sagesse infinie, est sujet aux plus étranges révolutions. Tantôt on y est écrasé par des tonnerres, tantôt affligé per des calamités, & presque toujours vexé, ou par le choc des élémens, ou par l'importunité des insectes. Il n'y a qne la céleste patrie, où tout sera parfait, & où l'on ne trouvera ni maux, ni dangers.

Un peu moins d'enthousiasme pour votre pays, Monsieur, vous feroit convenir qu'il y a des abus comme ailleurs. Mais comment exiger d'un Anglois qu'il ne soit pas enthousiaste de sa patrie ! Vous me direz qu'on respecte chez vous singulièrement la propriété des citoyens, & leur liberté ; & je vous répondrai que ces deux prérogatives qui constituent essentiellement le bonheur, & auxquelles on ne devroit jamais toucher, sont intactes sous la domination des Papes. On y laisse chacun jouir en paix de tout son bien, aller & venir comme bon lui semble, sans jamais l'inquiéter. Les coups d'autorité sont inconnus dans l'Etat Ecclésiastique ; & l'on peut dire que les Supérieurs y ont beaucoup plus l'air de prier que de commander. Ne me croyez pas, d'après ces observations, l'apologiste d'un Gouvernement qui a autant de défectuosités que le nôtre ; je les connois aussi-bien que vous : mais pensez qu'il

n'y a point d'administration dans le monde entier dont on ne puisse dire & du bien & du mal. Que le Républicain aime les Républiques, que le sujet d'un Monarque aime les Monarchies ; & par-là, tout est à sa place. Pour moi, je me mets à la mienne, quand je vous assure du respect, &c.

A Rome, ce 27 Septembre 1756.

LETTRE XCII.

A un Médecin.

JE suis désolé, mon cher ami, de ce que vos affaires domestiques sont toujours en mauvais état, & de ce que votre femme, par une dépense excessive, travaille continuellement à les empirer. Il n'y a que la patience & la douceur qui pourront la toucher. Gagnez sa confiance, & vous obtiendrez ensuite tout ce qu'il vous plaira.

On ne doit jamais molester une épouse, quelques torts qu'elle puisse avoir ; mais on prend des moyens capables d'ouvrir ses yeux. On lui parle raison ; on paroît même entrer dans ses vues, pour n'avoir pas l'air de la contredire ; & insensiblement par d'honnêtes représentations, par de bons procédés, par des raisonnemens sensibles, par des effusions de cœur,

on fait goûter la morale qu'on prêche : mais il ne faut prendre ni l'air pédantesque, ni le ton moraliseur.

Sur-tout ne vous plaignez jamais de votre femme devant vos enfans & devant vos domestiques. Ils prendroient la manie de ne plus la respecter, & peut-être même de la mépriser.

Les femmes méritent des égards, d'autant plus que c'est presque toujours l'humeur des maris, ou des chagrins domestiques qui les rendent acariâtres, lorsqu'elles le sont. Leur complexion foible exige des ménagemens, ainsi que leur position, qui ne leur permet pas de se dissiper aussi facilement que nous, dont les affaires, les études, les emplois partagent la vie. Tandis que l'époux sort pour ses intérêts ou pour ses plaisirs, la femme reste concentrée dans sa maison, nécessairement occupée de détals minutieux, & conséquemment fastidieux. Les femmes qui aiment à lire ont une ressource ; mais on ne peut pas toujours s'appliquer : d'ailleurs, *donna che troppo legge donna ordinariamente superba.*

Je vous conseillerois de recommander aux créanciers de venir souvent persécuter Madame, quand elle leur doit. Elle se lassera bientôt de ces visites ; & vous en prendrez occasion de lui exposer que le plus grand malheur est de devoir, quand on ne peut payer. Vous l'intéresserez en lui parlant de ses enfans qui ont besoin que vous leur amassiez du bien. Elle les

aime tendrement ; & ce motif sera la meilleure leçon qu'on puisse lui donner.

J'ai autrefois connu à Pesaro un ancien Officier qui avoit beaucoup à souffrir des emportemens de son épouse. Lorsqu'elle entroit en fureur, il restoit immobile, ne parloit point ; & cette silencieuse attitude calmoit bien-tôt sa colere. On désarme le courroux par la douceur.

Que je me fais bon gré, mon cher Docteur, d'avoir épousé ma cellule ! C'est une bonne compagne qui ne me dit mot, qui ne met point ma patience à bout, & que je trouve toujours la même, à quelque heure que je rentre ; toujours tranquille, toujours prête à me recevoir. Les peines des Religieux sont des riens, comparés à celles des gens du monde : mais il faut que chacun prenne son mal en patience, & fasse réflexion que cette vie n'est pas éternelle. S. Jérôme disoit qu'il ne conseilloit le mariage qu'à ceux qui avoient peur pendant la nuit, afin d'avoir une compagne qui pût les rassurer, & que, comme il n'étoit pas timide, il n'avoit jamais voulu se marier. Je suis charmé de ce que votre aîné a une sagacité peu commune. Il faut tourmenter l'esprit de votre cadet, puisqu'il est plus enveloppé, afin qu'il se produise. Le talent d'un pere est de savoir se multiplier, & de paroître à ses enfans sous diverses formes ; à l'un comme un maître ; à l'autre comme un ami.

La confiance qu'ont en vous les premiers de

la ville, leur fait honneur. Ils auront reconnu, par de fréquentes guérisons, que les reproches faits aux Médecins ne sont pas toujours fondés : la mode est de s'égayer à leurs dépens ; & pour moi, je suis très-convaincu qu'il y a plus de savoir parmi eux, que dans presque tous les Corps ; & que leur science n'est pas si conjecturale qu'on le pense communément : mais l'homme ingénieux à se faire illusion, dit que c'est toujours le Médecin qui tue, & jamais la mort. D'ailleurs quel est le Savant qui ne se trompe pas ? Nous ne voyons dans les livres, tant de sophismes & tant de paradoxes, que parce qu'on n'est pas infaillible, quoiqu'on sache beaucoup.

Ce que je vous dis, mon cher Docteur, est d'autant plus généreux de ma part, que je jouis de la plus forte santé, & que je n'ai besoin d'aucun Médecin. Je prends chaque matin mon chocolat ; je mene une vie très-frugale : je fais beaucoup usage du tabac, je me promene fréquemment ; & avec ce régime on vit un siecle : mais ce n'est pas ce que j'ambitionne.

Aimez-moi toujours comme votre meilleur ami, comme celui de votre famille, & comme la personne qui desire le plus sincerement de vous savoir heureux.

Mes complimens à votre chere épouse, que je voudrois voir pour les dépenses aussi raisonnable que vous ; mais cela viendra. Le bonheur de cette vie consiste à toujours espérer.

A Rome, ce 30 Septembre 1756.

LETTRE XCIII.

Au même.

VOUS verrez, mon ami, par ce Mémoire de vos deux Collegues, qui se déchirent à belles dents, & que je joins à cette Lettre, que l'étude ne nous exempte pas des foiblesses attachées à l'humanité.

Cependant les Savans devroient donner l'exemple de la modération, & laisser les querelles & les jalousies au bas peuple, comme son élément. Chaque siecle a produit des combats littéraires bien humilians pour la raison & pour l'esprit. Le mérite de l'un n'est pas le mérite de l'autre ; & je ne vois pas pourquoi l'envie s'acharne à décrier ceux qui ont de la réputation. J'aimerois mieux n'avoir lu de ma vie, que de concevoir la moindre haine contre un Ecrivain : s'il écrit bien, je l'admire ; s'il écrit mal, je l'excuse, m'imaginant qu'il a fait de son mieux.

Plus il y a de petits esprits qui se mettent sur les rangs pour écrire, & plus il y a de satyres & de dissensions. Les hommes de génie ressemblent aux dogues, qui méprisent les insultes des petits chiens : on ne répond pas aux critiques, lorsqu'on est vraiment grand : *Il tacere è il remedio delle satire.*

La

La Littérature eſt plus ſujette aux eſcarmouches que les Sciences, parce qu'elle n'applique pas de même. Les Savans s'abſorbent dans l'étude, & n'ont point d'oreilles pour entendre les rumeurs & les murmures de la jalouſie; tandis que les Littérateurs comme les troupes légeres, ſe répandent de toutes parts, & ſont toujours aux aguêts pour tout ſavoir.

De là vient que les François s'eſcriment aſſez ſouvent dans leurs Ecrits, de la maniere la plus odieuſe, parce qu'ils ont ordinairement beaucoup plus de Littérateurs que de Savans. Leur eſprit agréable & léger, les entraîne plutôt du côté des Lettres, que du côté des Sciences. Ils craignent d'engager leur liberté, & de contraindre trop leur gaieté, en ſe livrant à des recherches & à des calculs. Un Savant eſt preſque toujours l'homme de la poſtérité; & le Littérateur eſt celui de ſon ſiecle; & comme on ſe dépêche d'avoir de la réputation, parce que l'amour propre veut jouir ſur le champ, on préfére à une gloire durable, un éclat éphémere.

Je ſuis ravi de ce que votre épouſe a été ſenſible à vos remontrances : elle finira peut-être par devenir avare ; mais prenez-y garde, car elle vous feroit mourir de faim ; & un Médecin ne doit connoître la diete que pour ceux qu'il traite.

Je n'ai guere le temps de lire l'ouvrage que vous m'indiquez : cependant vous me parlez ſi

magnifiquement de sa latinité, que je tâcherai de le parcourir. Il y a des livres que j'effleure dans un clin d'œil ; d'autres que je pénétre de maniere à ne rien échapper ; cela dépend des sujets qu'ils traitent, & de la façon dont ils les exposent.

J'aime un ouvrage, dont les chapitres, comme autant d'avenues, me conduisent agréablement à quelque perspective intéressante. Quand je vois des routes mal alignées, un terrein embarrassé, je me rebute dès le commencement ; & je ne vais pas plus loin, à moins que l'importance des choses ne me fasse oublier la maniere dont elles sont présentées.

Je vous quitte pour aller voir un Milord qui pense fortement & qui s'exprime de même : il ne peut comprendre que Rome puisse canoniser des hommes qui ont saintement vécu ; comme si l'on ne jugeoit pas des personnes par leur vie, & comme si Dieu n'avoit pas promis le Royaume des Cieux, à ceux qui accompliront fidélement sa Loi.

Je crois cependant que l'excellent Ouvrage du Saint Pere *de la Canonisation des Saints*, * lui

(*) M. l'Abbé *Baudeau*, connu par différens Ouvrages utiles, nous a donné un excellent Abrégé de ce savant Traité. *Cette Analyse de l'Ouvrage du Pape* Benoit XIV, *sur les Béatifications & Canonisations, approuvée par lui-même* &c. vol. in-12. se trouve à Paris chez *Lottin le jeune*, Libraire, rue S. Jaques.

dessillera les yeux : il goûte infiniment ce Pontife, & il a une haute idée de ses Ecrits. Adieu.

LETTRE XCIV.

A M. l'Abbé LAMI.

JE souhaite, mon cher Abbé, pour l'honneur de votre pays & pour l'Italie, que l'Histoire de la Toscane qu'on se dispose à nous donner, réponde parfaitement à son titre.

Quelle belle matiere à traiter, si l'Ecrivain, aussi judicieux que délicat, fait sortir les Arts de ce pays, après avoir été enfouis pendant plusieur siecle; & s'il peint vigoureusement les Médicis, à qui nous devons cet inestimable avantage!

L'histoi re rapproche tous les siecles & tous les hommes dans un point de vue, pour en faire une perspective qui fixe agréablement les yeux. Elle donne de la couleur aux pensées, de l'ame aux actions, de la vie aux morts; & elle les fait apparoître sur la scene du monde, comme s'ils étoient encore vivans, avec cette différence que ce n'est plus pour les flatter, mais pour les juger.

On écrivoit mal l'histoire autrefois, & nos Auteurs Italiens ne l'écrivent pas encore trop bien aujourd'hui. On n'entasse que des époques & des dates, sans faire connoître le génie de chaque Nation & de chaque Héros.

La plupart des hommes ne considerent l'Histoire que comme une belle tapisserie de Flandres, à laquelle ils donnent un coup d'œil. Ils se contentent de voir des personnages éclatans par la vivacité des couleurs ; sans penser à la tête qui en ébaucha le dessein, non plus qu'à la main qui l'exécuta. Et voilà comme on croit tout voir, & qu'on ne voit rien.

Je défie qu'on puisse profiter de l'Histoire, quand on ne s'attache qu'à voir en revue des Princes, des batailles des forfaits ; mais je ne connois pas un meilleur livre pour instruire, quand on considere la marche des événemens, & qu'on observe comment ils furent amenés ; quand on analyse les talens & les intentions de ceux qui faisoient tout mouvoir ; quand on se transporte dans les siecles & dans les régions où les choses mémorables se sont passées.

La lecture de l'Histoire est un sujet inépuisable de réflexions. Il faut peser sur chaque fait, non en homme minutieux qui doute de tout, mais en critique qui ne veut pas être trompé. Il est rare que les jeunes gens profitent de l'Histoire, attendu qu'on ne leur en parle jamais sinon comme d'une lecture uniquement faite pour la mémoire ; au lieu qu'il faudroit leur dire que c'est l'ame & non les yeux qui doivent lire tous les ouvrages historiques.

Alors on découvre des hommes qu'on encensoit, & qui déshonoroient l'humanité ; des hommes qu'on persécuta, & qui furent la gloire de

leur Nation & de leur siecle. Alors on connoît les ressources de l'émulation, les dangers de l'ambition ; alors on voit l'intérêt comme le mobile universel des Villes, des Cours, des Familles.

Les Historiens ne font que rarement des réflexions, pour laisser à leurs lecteurs le loisir de penser, & d'analyser ceux dont on parle, afin de les juger.

Il y a dans toutes les Histoires du monde, des personnes qu'on apperçoir à peine, & qui sous la toile, mettent tout en jeu. Celui qui lit bien, les saisit & leur fait honneur, de ce que la flatterie n'attribue que trop souvent à un homme en place. Presque tous les Princes, presques tous leurs Ministres ont un génie caché qui les fait agir, & qu'on ne découvre qu'en décomposant leurs personnes.

Aussi peut-on dire que les plus grands événemens qui étonnent le monde, ont eu pour auteurs des hommes subalternes, & même très-obscurs du côté du rang & de l'extraction. Bien des femmes qui ne paroissent à l'extérieur, que parce qu'elles sont les épouses d'un tel Prince, ou de tel Ambassadeur, & qu'on ne cite même pas dans les Histoires, furent souvent la cause des plus beaux exploits. Leur conseil prévalut : on le suivit ; & les maris eurent tout l'honneur d'une entreprise, qu'ils ne devoient qu'à la sagacité de leurs épouses.

La Toscane fournit mille traits éclatans qu'une

main habile peut nuancer de la maniere la plus vive & la plus tranchante. L'endroit où l'on fera voir des Princes aussi resserrés, & aussi peu puissans que les Médicis, ressuscitant les Arts, les ranimant dans toute l'Europe, ne sera pas celui qui fera le moins plaisir. Quand je me représente cette époque, il me semble voir un nouveau monde sortir du néant, un nouveau soleil venir éclairer les Nations. Que cet ouvrage, mon cher Abbé, n'est-il entre vos mains ! vous lui donneriez toute la vie dont il est susceptible. Adieu. On vient m'assiéger ; & je ne veux pas me laisser bloquer, d'autant mieux que ce sont des visites de bienséance, & qu'il faut savoir être décent.

A Rome, ce 8 Novembre 1756.

LETTRE XCV.

*Au Comte de ***.*

JE ne puis vous rendre toute ma joie, mon cher Comte, quand je pense que vous marchez maintenant d'un pas ferme dans le chemin de la vertu, & que vous êtes assez maître de vous-même pour tenir dans l'ordre vos sens, vos passions & votre cœur.

Oui, nous ferons ensemble le petit voyage que nous avons projetté. Votre société fait mes

délices, depuis que vous êtes un homme nouveau.

Je vous présenterai volontiers au Saint Pere, quand vous viendrez ici ; & je vous proteste qu'il sera charmé de vous voir, sur-tout, lorsqu'il apprendra que vous aimez singuliérement les bons livres. Vous le trouverez aussi gai que s'il n'avoit que vingt-cinq ans.

La gaieté est le baume de la vie ; & ce qui me fait croire que vôtre piété se soutiendra, c'est que vous êtes toujours d'une humeur enjouée. On se lasse insensiblement de la vertu, lorsqu'on se lasse de soi-même. Alors tout devient à charge ; & l'on finit par donner dans la plus triste misantropie, ou dans la plus grande dissipation. J'approuve beaucoup les exercices du corps auxquels vous vous livrez. Ils allegent l'esprit & le rendent propre à tout : j'en fais usage, autant que l'état lugubre d'un Religieux me le permet.

Quand vous viendrez me voir, je vous dirai tout ce que l'irréconciliable Marquise allegue pour se justifier de ce qu'elle ne vous voit pas. Je pensai toujours que sa singuliere dévotion ne lui permettroit pas de faire une si bonne action. Elle veut soutenir sa démarche par vanité. Vous ne pouvez vous imaginer tout ce qu'il en coûte à certaines dévotes, pour avouer qu'elles ont tort.

Quant à vous, restez-en là. Vous lui avez écrit, vous lui avez parlé ; & certainement c'est

bien assez, d'autant plus que S. Paul nous dit qu'il faut avoir la paix avec tout le monde, si faire se peut, *si fieri potest*. Il savoit qu'il y a des personnes insociables, avec qui il est impossible de vivre cordialement. Je vous embrasse de toute mon ame, &c.

LETTRE XCVI.

Au R. P. LUCIARDI, Barnabite.

M. T. R. M.

Votre décision est conforme à celle des Conciles ; & je serois bien étonné que cela fût autrement, connoissant depuis long-temps l'étendue de vos lumieres, & la justesse de vos réponses.

Outre les excellens livres dont vous faites régulierement votre compagnie, vous avez toujours celle du Révérend Pere Gerdil, dont le savoir, autant que la modestie, méritent les plus grands éloges.

Menagez votre santé pour le bien de la Religion, & pour nos propres intérêts.

La ville (de Turin) que vous habités, connoît sûrement tout le prix de vous posséder ; car c'est un lieu où le mérite est estimé & chéri.

Je me ferois scrupule de vous arracher plus long-temps à vos lectures & à vos exércices de

piété

piété. Ainſi je finis ſans cérémonie, en vous aſſurant qu'on ne peut être plus cordialement, &c.

A Rome, ce 3 Décembre 1755.

LETTRE XCVII.

A un Directeur de Religieuſes.

JE ne vous feliciterai point ſur votre emploi; mais je vous engagerai à vous en acquitter avec toute la prudence & toute la charité poſſible.

Si vous m'en croyez; premierement vous n'irez que très-rarement au parloir: c'eſt le lieu des paroles inutiles, des fines médiſances, des rapports, & une occaſion d'exciter des jalouſies; car ſi vous voyez plus ſouvent celle-ci que celle-là; on viendra ſecretement vous écouter par un eſprit de curioſité; & vous ferez naître des cabales, des partis; & le moindre mot que vous aurez dit, aura mille commentaires.

Secondement, vous ne guerirez les vains ſcrupules dont on vous entretiendra fréquemment, qu'en ſachant les mépriſer, & qu'en les écoutant tout au plus deux fois.

Troiſiemement, vous accoutumerez les Religieuſes à ne jamais vous parler au confeſſional que de ce qui les regarde. Sans cela, elles vous feront la confeſſion de leurs voiſines; & en n'en

confessant qu'une seule, vous apprendriez insensiblement toutes les fautes de la Communauté.

Quatriemement, vous travaillerez sans relâche à maintenir la paix dans tous les cœurs, répétant sans cesse que Jesus-Christ ne se trouve qu'au sein de la paix.

Vous ferez souvent réflexion que s'il y a une concupiscence des yeux chez tous les hommes, comme nous l'apprend S. Jean, il y en a une de langue & d'oreille pour bien des Religieuses : aurez-vous l'art de la guerir ? Ce n'est pas qu'il soit à propos de prescrire un silence qui étoufferoit ; mais il est du moins nécessaire d'interdire ces entretiens malins, où l'on s'amuse aux dépens du prochain.

Ayez égard à la foiblesse d'un sexe qui exige de la condescendance dans la maniere de le gouverner. Il faut de l'indulgence pour de pauvres recluses, chez qui l'imagination travaille, afin de ne pas aggraver leur joug déja assez pésant par le poids d'une éternelle solitude.

Notre Saint Pere a connu leurs besoins, en leur permettant de sortir une fois dans l'année pour se visiter mutuellement. Tout ce qui se fait par un principe de charité, mérite d'être loué.

Il y aura des occasions où il faudra vous armer de fermeté : sans cela, vous ne serez pas Directeur, mais dirigé. C'est une friandise pour bien des Religieuses de mener celui qui a soin de leur conscience. Ellesfont cela tout pieusement, sans paroître y toucher.

Si vous négligez ces avis, vous vous en repentirez ; &, si vous faites encore mieux, vous ne paroîtrez qu'au confessional, en Chaire & à l'Autel. Vous en serez bien plus respecté. Il y a peu des Directeurs qui ne perdent beaucoup, en se faisant trop connoître. C'est une grande science que celle de ne se communiquer qu'à propos. Ne me demandez rien de plus ; car sur cet article, voilà tout ce que je sais. Adieu.

Au Couvent des SS. Apôtres ce 19 Décembre 1756.

LETTRE XCVIII.

A M. le Comte GENORI.

M. LE COMTE,

Mes livres, mes exercices claustraux, mon emploi, tout s'oppose au plaisir que j'aurois de vous aller voir. Que feriez-vous outre cela d'un Religieux dont le temps continuellement coupé par la lecture & par la priere, interromproit nos promenades & nos entretiens ?

Je suis tellement accoutumé à mes heures de solitude & de travail, que je croirois ne plus exister, si cela m'étoit enlevé.

C'est-là toute la richesse d'un Religieux ; savoir être seul, savoir prier, savoir étudier. Il

ne me reste que ce bien-être, & je le préfere à tous les plaisirs du monde. La conversation de quelques savans ou de quelques amis m'est infiniment précieuse, pourvu toutefois qu'elle ne prenne rien sur la distribution de mon temps. Je n'ai jamais prétendu me rendre esclave de la minute aux heures dont je puis disposer, parce que je déteste tout ce qui est minutieux : mais j'aime l'ordre ; je ne vois que cet amour qui puisse entretenir l'harmonie de l'ame & des sens.

Où il n'y a point d'ordre, il n'y a point de paix. La tranquillité est fille de la regle ; & c'est par la regle que l'homme se renferme dans la sphere de ses devoirs. Toutes les créatures inanimées nous prêchent l'exactitude : les astres font périodiquement leur cours, & les plantes ne se raniment qu'au moment qui leur est marqué. On sait l'instant où le jour doit paroître, & il n'y manque pas ; on connoît le moment de la nuit, & alors les ténebres couvrent la terre.

Le vrai Philosophe ne renverse point l'ordre des temps, à moins qu'il n'y soit forcé par des occupations ou par des usages qu'il ne peut changer.

Pour revenir à l'Histoire naturelle dont vous me parlez, Monsieur le Comte, il est certain que nous l'avons moins étudiée que l'Antiquité, quoiqu'il y ait beaucoup plus à gagner à l'une qu'à l'autre. Cependant l'Italie offre à chaque pas de quoi exercer toute la curiosité des Naturalistes, & de quoi la contenter. On y re-

marque des phénomenes qu'on ne voit point ailleurs, & que des peuples qu'on dit moins superstitieux que les Italiens, prendroient à coup sûr pour des miracles.

Un Abbé François qui est depuis quelque temps ici, & que j'ai connu chez M. le Cardinal Passionei, étoit dans le plus grand étonnement, à l'occasion des merveilles que la nature offroit ici à ses regards. Je me souviendrai toujours d'avoir fait une promenade avec lui du côté de la ville *Mattei*, & qui, quoique très-courte, dura près de cinq heures, parce qu'il s'arrêtoit à chaque pas. Il a des connoissances, & un tel goût pour l'Histoire naturelle, qu'il se colle sur un insecte ou sur un caillou, sans pouvoir s'en arracher. J'avois peur qu'il ne se pétrifiât lui-même à force de regarder des pierres; & il faut avouer que j'y aurois beaucoup perdu, car il a une conversation aussi intéressante qu'enjouée. C'est le même qui a écrit contre les systêmes de M. de Buffon. Eh! combien ne se seroit-il pas arrêté davantage, s'il eût eu le bonheur de se trouver avec vous?

J'ai l'honneur d'être, Monsieur le Comte, avec la plus vive reconnoissance & le plus respectueux attachement, votre très-humble, &c.



LETTRE XCIX.

*A M. C***, Avocat.*

OH ! des complimens. Si vous ſaviez comme je les aime, vous ne m'en feriez ſûrement pas.

Ce qu'on débite ſur le compte du perſonnage en queſtion, n'eſt fondé que ſur l'envie & ſur la malignité. Quel eſt l'homme en place, quel eſt l'homme qui écrit, qui n'ait des ennemis ? Les libelles comme les ſatyres ne font impreſſion que ſur des têtes foibles, ou mal organiſées ; & ce que vous obſerverez, c'eſt que les perſonnes les plus tarées & le plus mal notées, ſont toujours celles qui croient le plus facilement les calomnies, & qui paroiſſent avoir le plus de répugnance à voir ceux qu'on a outragés.

Mais la prévention eſt tellement en uſage ; que, ſelon la remarque du Saint Pere, il faut mille recommandations pour déterminer un homme en place en faveur de quelqu'un ; & qu'il ne faut qu'un ſeul mot pour le faire changer, & pour l'irriter. C'eſt la plus grande preuve de la dépravation du cœur humain.

On feroit obligé de ne voir perſonne, ſi l'on fermoit ſa porte à tous ceux dont on dit du mal. Les jugemens téméraires ſont la choſe dont

on doit plus se garder. Il est honteux de juger son frere, dans le temps qu'on n'a même pas de preuves pour l'accuser.

La prévention perdra la plupart des Grands, & sur-tout des dévots qui croient devoir pieusement ajouter foi à tout le mal qu'on leur dit du Prochain. Ils aiment à ignorer que Dieu nous commande expressément de ne point juger, pour n'être pas jugés ; & qu'on est moins criminel à ses yeux, lorsqu'on a commis des fautes dont on s'humilie, que lorsqu'on accuse ses freres témérairement.

La premiere regle de la charité chrétienne, est qu'on ne peut croire le mal, si l'on n'a rien vu, & qu'on doit se taire, si l'on a vu.

D'ailleurs, si celui qu'on voudroit vous engager à ne point voir, recherche la société des gens de bien, c'est une preuve qu'il n'est pas si libertin, ou qu'il veut changer. Peut-être son salut est-il attaché au bon exemple que vous lui donnerez ; ainsi ne le rebutez pas.

La charité ne juge pas comme le monde ; parce que le monde n'a presque jamais manqué de mal juger. Je suis, &c.

Au Couvent des SS. Apôtres.



LETTRE C.

*A M. l'Abbé L***.*

PUISQUE vous me consultez, Monsieur, sur le discours que j'entendis derniérement, je vous dirai avec ma franchise ordinaire, que j'y ai trouvé d'excellentes choses, mais que je n'y aime point cette afféterie qui l'énerve. Il sembleroit que c'est un ouvrage travaillé à une toilette où on l'a fardé. Laissez dorénavant parler votre ame, quand vous monterez en chaire, & vous parlerez bien. L'esprit ne doit étre que la bordure du tableau, & vous en avez fait le fonds de votre discours.

Pour qu'un Orateur soit bon, il faut qu'il tienne le milieu entre les Italiens & les François, c'est-à-dire, entre ce qui est gigantesque & ginguet.

Ne vous laissez pas gâter par l'esprit du siecle. Vous ne pourrez plus vous débarrasser de cette éloquence guindée qui met à la torture les pensées & les mots. Il est important pour un jeune homme qui a du talent, de recevoir de pareils avis, & sur-tout qu'il y défere ; c'est ce dont votre modestie, me répond. Je suis, Monsieur, avec tout le desir possible de vous voir un parfait Orateur, votre très-humble, &c.

A Rome, ce 10 du courant.

LETTRE CI.

Au Prince SAN SEVERO.

EXCELLENCE,

Je suis toujours dans l'admiration de vos nouvelles découvertes. Vous faites sortir un second Univers du premier par tout ce que vous créez. Cela désespere nos Antiquaires, qui se persuadent qu'il n'y a rien d'intéressant & de beau, que ce qui est très-vieux.

Il est bon sans doute d'estimer l'Antiquité; mais je pense qu'il ne faut pas s'en rendre l'esclave, de maniere à exalter outre mesure une chose vile en soi-même, uniquement parce qu'elle a été tirée des jardins d'Adrien.

Les Anciens avoient, comme nous, pour leur usage des choses extrêmement communes; &, si on les exalte à raison de leur vétusté, la terre en cette qualité mérite nos premiers hommages: car sûrement on ne lui contestera pas son ancienneté.

Je ne puis souffrir les enthousiastes, non plus que les personnes entiérement froides. Il n'appartient qu'à ceux qui tiennent le milieu entre ces deux extrêmes, de bien voir & de bien juger. L'indifférence des gens froids leur ôte le goût & la curiosité; & il faut l'un & l'autre pour examiner & pour prononcer.

L'imagination eſt encore plus dangereuſe que l'indifférence, quand elle n'eſt point réglée. Elle cauſe des éblouiſſemens qui couvrent la vue, & qui obſcurciſſent la raiſon. La Philoſophie même, ſur laquelle cette folâtre ne devoit jamais avoir d'empire, ſe reſſent tous les jours de ſa trop funeſte impreſſion. Les ſophiſmes, les paradoxes, les raiſonnemens captieux qui ſont à la ſuite de tous nos Philoſophes modernes, n'ont d'autre origine que l'imagination. Elle ſe monte ſelon les caprices, & elle n'a plus d'égard ni pour l'expérience, ni pour la vérité.

Votre Excellence doit connoître ces Ecrits, ayant des occaſions fréquentes de lire les productions du temps. L'Angleterre qui, à raiſon de ſon phlegme, ſembleroit devoir moins imaginer que les autres Nations, a ſouvent mis au jour les idées les plus extravagantes. Leurs Philoſophes ont déliré encore plus que les nôtres, parce qu'il leur aura fallu faire plus d'efforts pour ſortir de leur caractere naturellement ſombre & taciturne. Leur imagination eſt comme le charbon qui s'allume, & dont la vapeur trouble le cerveau.

On a raiſon de dire que l'imagination eſt la mere des ſonges : *l'imaginazione è la madre di ſogni.* Elle en produit plus que la nuit même ; & ils ſont d'autant plus dangereux, qu'en s'y livrant, on ne croit pas rêver ; au lieu que le matin nous détrompe ſur les illuſion du ſommeil.

Je crains toujours que vos expériences chymiques ne nuisent à votre santé. Il en résulte quelquefois de terribles accidens. Mais lorsqu'en Physique on fait quelque nouvel essai, on s'y livre sans en redouter les suites, comme un Officier entraîné par sa valeur, se jette à tort & à travers au milieu du feu.

J'ai l'honneur d'être avec autant de respect que d'attachement, &c.

A Rome, ce 13 Janvier 1757.

LETTRE CII.

A un Prélat.

MONSIGNOR,

Unissez-vous à moi pour venger la mémoire de Sixte-Quint. On me força hier de me fâcher en quelque sorte, en me soutenant que c'étoit un Pape cruel, un Pontife indigne de régner. Il est étonnant combien cette réputation qu'on lui a faite gratuitement, se soutient, & combien elle a gagné de terrein.

Est-il donc permis de juger un si grand homme, sans se représenter les temps où il a vécu, & sans faire attention que l'Italie fourmilloit alors de brigands; que Rome étoit moins sûre qu'une forêt, & qu'on y insultoit les plus honnêtes femmes, même en plein jour?

La févérité de Sixte-Quint, qu'on nomme improprement, *cruauté*, aura pour le moins autant plu à Dieu, que la piété de Pie V.

On a vu fous le regne de certaint Papes, des milliers d'hommes affaffinés, fans qu'on punît les meurtriers; & c'eft alors qu'on pouvoit dire que de tels Pontifes étoient cruels. Mais que Sixte-Quint ait fait mettre à mort une cinquantaine de brigands, pour fauver la vie de la plupart de fes fujets, pour rétablir les mœurs au milieu des villes, & la fûreté au fein des campagnes, dans un temps où il n'y avoit plus ni loi, ni bon ordre, ni frein; c'eft un acte de juftice & d'un zele autant utile au public, qu'agréable à Dieu.

Je gémis, je vous l'avoue, quand je voit de grands hommes devenir la fable de quelques Ecrivains ignorans ou prévenus. Plus d'une fois la poftérité elle-même, qu'on dit être un juge impartial, a été entraînée par les réflexions d'un Hiftorien féduifant, qui fe mettoit fur les rangs fans en avoir miffion, & qui prononçoit d'après fes préjugés.

On a beau crier à la calomnie, l'impreffion eft faite, le livre a été lu; & la multitude ne juge plus que fur ce premier écrit. Ainfi *Gregorio Leti* a rendu Sixte-Quint odieux dans toutes les régions de l'Univers; au lieu de le peindre comme un Souverain forcé d'intimider fon peuple, & de le contenir par les plus grands exemples de févérité.

Rien n'eſt plus terrible pour les Etats qu'un gouvernement trop mou. Les crimes font mille fois plus de victimes, que des ſupplices ordonnés à propos. L'Ancien Teſtament eſt rempli d'exemples de juſtice & de terreur; & c'étoit Dieu lui-même qu'on n'accuſera pas ſans doute d'être cruel, qui les ordonnoit.

J'irai ſûrement vous voir au premier moment: vous y pouvez compter, comme ſur l'affection avec laquelle je ſerai toute ma vie, &c.

Au Couvent des SS. Apôtres, ce 8 Avril 1757.

LETTRE CIII.

A un jeune Religieux.

LES conſeils que vous me demandez, mon cher ami, ſur votre maniere d'étudier, doivent être analogues à vos diſpoſitions & à vos talens. Si c'eſt la vivacité d'eſprit qui vous domine, il faut la tempérer par la lecture des ouvrages où il y a peu d'imagination; ſi au contraire vous avez de la lenteur dans vos penſées, il faut les vivifier, en vous familiariſant avec des livres pleins de feu.

Ne ſurchargez pas votre mémoire de dates & de faits, avant d'avoir mis de l'ordre dans vos idées, & de la juſteſſe dans vos raiſonnemens. Il faut vous accoutumer à penſer méthodique-

ment, & à dissiper, quoique sans effort, toutes les chimeres qui passent par votre esprit. Celui qui ne pense que vaguement, n'est propre à rien, en ce qu'il ne trouve rien qui puisse le fixer.

La base de vos études doit être la connoissance de Dieu & de vous-même. En vous approfondissant, vous trouverez en vous l'action de celui qui vous a créé ; & en réflechissant sur les écarts de l'imagination, & sur les égaremens du cœur, vous sentirez la nécessité d'une Révélation qui a fait revivre la Loi d'une maniere plus efficace & plus vive.

Alors vous vous livrerez sans réserve à la science qui, par l'usage du raisonnement & de l'autorité, nous introduit dans le sanctuaire de la Religion ; & c'est-là que vous puiserez la doctrine céleste énoncée dans les Livres saints, & interprétée par les Conciles, & par les Peres de l'Eglise.

Leur lecture vous familiarisera avec la vraie éloquence ; & vous les prendrez de bonne heure pour modeles, afin de réussir par la suite dans la maniere d'écrire ou de prêcher.

Vous profiterez des intervalles qui se trouveront entre vos exercices, pour jetter de temps en temps un coup-d'œil sur les plus beaux morceaux des Orateurs & des Poëtes, à l'exemple de S. Jérôme, c'est-à-dire, non en homme qui s'en nourrit avidement, mais comme une personne qui en extrait ce qu'il y a de meilleur

pour en orner son ſtyle, & les faire ſervir à la gloire de la Religion.

Les Hiſtoriens vous conduiront enſuite d'âge en âge & comme par la main, pour vous montrer les événemens & les révolutions qui ne ceſſerent d'agiter le monde, & de l'occuper. Ce ſera pour vous un moyen continuel de reconnoître & d'adorer une Providence qui dirige tout ſelon ſes deſſeins.

Vous verrez dans l'Hiſtoire, preſque à chaque page, comment les Empires & les Empereurs furent dans la main de Dieu des inſtrumens de juſtice ou de miſéricorde; comment il les éleve, & comment il les abaiſſe; comment il les crée, & comment il les détruit, étant toujours le même, & ne changeant jamais.

Vous relirez le matin ce que vous aurez lu le ſoir, afin que vos lectures ſe caſent dans votre cerveau, & avec ordre; & vous ne manquerez jamais, afin de ne pas devenir un homme de parti, de faire ſuccéder la lecture d'un ouvrage flegmatique & ſolide à celle d'un livre plein d'imagination.

Cela tempere les penſées que les productions d'un eſprit exalté font fermenter, & cela raſſied le génie qui ne ſe laiſſe que trop ſouvent emporter hors de la ſphere où il doit reſter.

Vous vous procurerez le plus qu'il ſera poſſible la converſation des hommes inſtruits. Heureuſement que la Providence y a pourvu, & que dans preſque toutes nos maiſons, il ſe trouve

ve des Religieux qui ont bien étudié.

Ne négligez pas la société des vieillards. Ils ont dans leur mémoire meublée de plusieurs faits dont ils furent témoins, un répertoire qui est bon à feuilleter. Ils ressemblent à ces bouquins qui contiennent d'excellentes choses, quoique souvent vermoulus, poudreux & mal reliés.

Vous ne vous passionnerez, pour aucun ouvrage, pour aucun Auteur, pour aucun sentiment, dans la crainte de devenir homme de parti ; mais vous donnerez la préférence à un Ecrivain, plutôt qu'à un autre, lorsque vous le jugerez plus solide, & plus excellent. La prévention & les préjugés sont les choses dont on doit se garantir avec plus de précaution ; & malheureusement, plus on étudie, & plus on s'y laisse prendre.

On s'identifie avec un Auteur qui aura dit de bonnes choses ; & l'on se rend insensiblement le panégyriste & l'adorateur de toutes ses opinions, quoique souvent il en ait de bizarres. Garantissez-vous de ce malheur ; & soyez toujours plus ami de la vérité, que de Platon, ou de Scot.

Respectez les sentimens de l'ordre, pour ne pas vous élever contre des idées reçues ; mais ne vous en rendez pas l'esclave. On ne doit tenir imperturbablement qu'à ce qui est de foi, & consacré par l'Eglise universelle. J'ai vu des Professeurs qui se seroient laissés égorger, plutôt que d'abandonner des opinions d'école : toute

ma

ma réponſe étoit de les plaindre, & de les éviter. Ne vous attachez à la Scholaſtique, qu'autant qu'on en a beſoin pour ſavoir le jargon des écoles, & pour réfuter les Sophiſtes : car loin de faire l'eſſence de la Théologie, elle n'en eſt que l'écorce.

Evitez les diſputes : on n'éclaircit rien ne diſputant ; mais ſachez dans l'occaſion ſoutenir la vérité, & combattre l'erreur, avec les armes que Jeſus-Chriſt & les Apôtres nous ont miſes en main, & qui ne ſont autre choſe que la douceur, que la perſuaſion, que la charité. On ne prend pas les eſprits d'aſſaut ; mais on vient à bout de les gagner, quand on connoît l'art de s'inſinuer.

Craignez de fatiguer les facultés de votre ame, en vous livrant à des études déſordonnées : à chaque jour ſuffit ſa peine, & par un travail prolongé dans la nuit, il ne faut pas anticiper ſur le lendemain, à moins qu'il n'y ait néceſſité.

L'homme qui regle ſon temps, & qui ne donne régulierement que quelques heures au travail, avance beaucoup plus que celui qui entaſſe momens ſur momens, & qui ne ſait pas s'arrêter : un perſonnage de cette trempe, finit ordinairement par n'être qu'un frontiſpice de livres, ou qu'une bibliothéque renverſée : *Che un frontiſpicio di libri, ove una biblioteca rinverſciata.*

Aimez l'ordre, ſans être minutieux, afin de

favoir renvoyer votre travail à un autre inftant ; quand vous ne vous fentirez pas difpofé à étudier : l'homme d'étude ne doit pas travailler comme le bœuf, qu'on aftreint à tracer un fillon, ni comme le mercenaire qu'on paie à la journée.

C'eft une mauvaife coutume que de fe roidir continuellement contre le repos, & contre le fommeil : ce qu'on fait à contre-cœur, n'eft jamais bien fait ; & ce qu'on fait avec trop de contention, altere la fanté.

Il y a des jours & des heures où l'on n'a nulle difpofition au travail ; & alors c'eft une folie de fe faire violence, à moins qu'on ne foit extrêmement preffé.

Il n'y a guere de livres qui ne fe reffentent d'une compofition pénible, parce que trop fouvent on écrit, lorfqu'on devroit fe repofer.

C'eft un grand art, pour réuffir dans fes études, que celui de prendre le travail, & de le quitter à propos : fans cela, la tête s'échauffe, l'efprit s'abforbe ou s'exalte, & l'on ne fait plus rien que de languiffant ou d'extraordinaire. Apprenez à bien choifir les ouvrages qu'il faut lire, pour ne favoir que de bonnes chofes, & pour en bien ufer : la vie eft trop courte pour la perdre dans des études fuperflues : fi l'on ne fe dépêche d'apprendre, on fe trouve vieux fans avoir rien fu.

Sur-tout priez Dieu qu'il vous éclaire : car il n'y a de fcience que par lui, & l'on eft dans

les ténebres lorsqu'on ne suit pas sa lumiere.

Craignez d'être savant, pour vous faire une réputation : car outre que la science enfle, & que la charité édifie, on révolte une Communauté lorsqu'on affiche le savoir.

Laissez agir le cours des événemens, & parler votre mérite pour vous avancer : si les places ne viennent pas vous chercher, contentez-vous de la derniere, & croyez sur ma parole, que c'est la meilleure.

Je n'ai jamais été plus satisfait que lorsqu'après les Chapitres, je me suis trouvé sans autre dignité que l'honneur d'exister : alors je m'applaudissois d'avoir refusé tout ce qu'on avoit voulu m'offrir, & de n'avoir que moi-même à gouverner.

L'avantage d'aimer l'étude, & de converser avec les morts, vaut mille fois mieux que la gloire frivole de commander à des vivans : le plus beau commandement est celui de tenir ses sens & ses passions en respect, & de conserver à l'ame la souveraineté qui lui est due.

Ajoutez que l'homme qui s'applique, ne connoît point l'ennui ; qu'il se croit encore jeune, lorsqu'il est déja vieux : les tracasseries du Cloître, comme les embarras du monde, sont toujours loin de lui.

Je vous exhorte donc, mon cher ami, non-seulement pour l'avantage de la Religion, non-seulement pour le bien de notre Ordre, mais encore pour votre propre satisfaction, à vous

livrer à une vie appliquée. Avec un livre, une plume, vos pensées, vous vous trouverez bien par-tout où vous ferez : l'esprit comme le cœur offre à l'homme des asyles, quand il sait s'y retirer.

Je suis sensible à toute la confiance que vous me témoignez, d'autant plus que vous auriez dû vous adresser aux Peres Colombini, Marzoni, Martinelli, préférablement à moi. Ce sont-là des hommes qui par leur science & par leur talens, sont capables de donner des conseils. Adieu ; & croyez-moi votre bon serviteur & votre bon ami.

A Rome, ce 7 Juin 1757.

LETTRE CIV.

*Au R. P. ***, Religieux de la Congrégation des Somasques.*

LA perte que l'Eglise vient de faire, mon Révérend Pere, dans la personne de Benoît XIV, m'est d'autant plus sensible, que j'avois en lui un excellent protecteur. Je revins à Rome en 1740, la premiere année de son Pontificat ; & depuis ce moment, il n'a pas cessé de m'honorer de ses bontés. Si vous voulez faire son Oraison funébre, vous aurez la plus belle matiere à traiter : vous n'oublierez sûrement

pas qu'il fit ses études chez vous, au College Clémentin, & que vous ébauchâtes en lui ces sublimes & vastes connoissances qui le rendent un Docteur de l'Eglise, & qui l'associeront un jour aux Bernard & aux Bonaventure.

Ayez soin dans cette Oraison funébre, que votre esprit s'éleve autant que votre Héros ; & que la magnanimité qui le caractérisa soit dignement exprimée.

Tâchez d'être Historien autant qu'Orateur, mais de maniere qu'il n'y ait dans vos récits, ni langueur, ni sécheresse : l'attention du Public doit être continuellement réveillée par de grands traits dignes de la majesté de la Chaire & de la sublimité de Lambertini.

Envain vous appelleriez à votre secours toutes les figures de Rhétorique, si elles ne venoient vous chercher. L'éloquence n'est belle qu'autant qu'elle coule de source, & qu'elle naît de la grandeur du sujet : des éloges forcés, ne sont pas des éloges, mais des amplifications.

Faites sortir des cendres de Benoit XIV. une vertu qui saisisse vos auditeurs, & qui les transforme en lui-même, pour qu'ils ne soient remplis que de lui.

Point de détails minutieux, point de choses extraordinaires, point de phrases boursoufflées.

Fondez, autant qu'il est possible, le genre sublime avec le genre tempéré, pour former ces nuances agréables qui donnent de la grace aux discours. Attachez-vous à choisir un texte heu-

reux, qui annonce tout le plan de votre Oraison, & qui caractérise parfaitement votre Héros. La division est la pierre de touche d'un Panégyriste : le discours ne peut être beau, si elle n'est pas heureusement choisie.

Semez la morale avec discrétion ; de sorte qu'elle paroisse venir se placer d'elle-même ; & qu'on puisse dire, elle ne pouvoit être mieux que là : *Questo è il suo luogo.*

Redoutez les lieux communs ; & faites ensorte que chacun voie Lambertini, & n'apperçoive point l'Orateur. Louez avez autant de finesse que de sobriété, & donnez à vos louanges un ressort, qui les fasse remonter vers Dieu.

Si vous ne remuez l'ame par d'heureuses surprises, & par de grandes images, votre ouvrage ne sera qu'une piece d'esprit ; & vous n'aurez fait qu'une simple épitaphe, au lieu d'ériger un mausolée.

Parlez sur-tout au cœur, en le remplissant de beautés sépulcrales, qui le détachent de la vie, & qui fassent descendre tous vos auditeurs dans le tombeau du Saint Pere.

Passez légerement sur l'enfance de votre Héros : tous les hommes se ressemblent, jusqu'au moment où leur raison commence à rayonner. Que vos phrases ne soient ni trop longues, ni trop coupées : il n'y a point de nerfs dans un discours quand il est morcelé : *Un discorso per pezzi non è mai robusto.*

Que votre exorde soit pompeux, sans être

enflé ; & que votre premiere période sur-tout annonce quelque chose de grand. Je compare le début d'une Oraison funébre au portique d'un Temple ; si j'y trouve de la majesté, je juge de la beauté de l'édifice.

Faites voir, de la maniere la plus forte, la Mort renversant les trônes, brisant les sceptres, foulant à ses pieds les thiares, flétrissant les couronnes ; & placez sur ces débris le Génie de Benoît, comme n'ayant rien à craindre des ruines du temps, comme défiant la Mort de tenir sa gloire, & d'effacer son nom.

Détaillez ses vertus ; analisez ses écrits ; & par-tout faites voir une ame sublime : qui auroit étonné Rome païenne, qui édifia Rome chrétienne, & qui s'attira l'admiration de l'univers.

En un mot, éclairez, tonnez mais en ménageant des nuages qui fassent plus vivement sortir la lumiere, & qui forment des contrastes frappans.

Mon imagination s'allume, quand il s'agit d'un aussi grand Pape que Benoît ; Ce Poutife regretté des Protestans mêmes, & qui ne pouvoit être peint que par un Michel-Ange.

Si je me suis étendu sur cet article, c'est que je sais que vous pouvez facilement saisir ce que je vous recommande ; une Oraison funébre n'est belle, qu'autant qu'elle est pittoresque, & que la force & la vérité tiennent le pinceau. La plupart des éloges descendent dans le tombeau de

ceux qu'on loue, parce que ce n'eſt qu'une éloquence éphémere produite par le bel eſprit, & dont l'éclat n'eſt qu'un faux-brillant.

Je ſerois au déſeſpoir de voir Lambertini, célébré, par un Orateur qui ne ſeroit qu'élégant : il faut ſervir chacun ſelon ſon goût ; & le ſien fut toujours ſûr & toujours bon.

Travaillez, mon très-cher, je verrai volontiers ce que vous jetterez ſur le papier, convaincu que ce ſeront des traits de feu qui conſumeront tout ce qui ne ſera pas digne d'un tel éloge : j'en juge par les productions dont vous m'avez déja fait part, & où j'ai remarqué des grandes beautés. Il eſt temps que notre Italie perde ſes *concetti*, & qu'elle prenne un ton mâle & ſublime analogue à ſa ſplendeur.

Je tâche de former par mes avis quelques jeunes Orateurs, qui prennent la peine de me conſulter ; & je m'efforce, autant qu'il eſt poſſible, de les dégoûter de ces diſparates, qui mettent continuellement dans nos diſcours le burleſque à côté du ſublime. Les étrangers ſe révoltent, avec raiſon, contre un alliage auſſi monſtrueux : les François ſur-tout ne connoiſſent point cette étrange bizarrerie : leurs diſcours ſont ſouvent ſuperficiels, ayant beaucoup moins de ſubſtance que de ſurface ; mais du moins on y trouve ordinairement un ſtyle également ſoutenu : rien de plus choquant que de s'élever au-delà des nues, pour tomber enſuite lourdement.

Mes

Mes civilités à notre petit Pere, qui auroit fait merveille sans sa déplorable santé.

A Rome, ce 10 Mai 1758.

LETTRE CV.

A M. l'Abbé LAMI,

VOUS alles sans doute ; mon cher Abbé, annoncer dans vos Feuilles la mort du Saint Pere. C'est un Savant qui a des droits sur tous les ouvrages périodiques, & à qui tous les Ecrivains doivent des éloges.

Il a conservé sa gaieté jusqu'à la fin ; de sorte que, quelques jonrs avant sa mort, parlant d'un Théatin, dont on instruit la cause pour le mettre au rang des Bienheureux, il disoit : *Grand Serviteur de Dieu, guérissez moi ; comme vous me ferez, je vous ferai : car si vous obtenez le recouvrement de ma santé, je vous béatifierai.*

L'analyse de ses Ouvrages auroit besoin d'un rédacteur tel que vous : il sera bon qu'on en donne des extraits, & qu'ils passent entre les mains de ceux qui n'ont pas le temps de beaucoup lire, oui qui ne peuvent pas se procurer des *in-folio.*

Son Livre sur-tout, qui traite *de la Canonisation des Saints*, a besoin d'être répandu.

Outre qu'il y parle en Médécin, en Phyſicien, en Júriſconſulte, en Canoniſte, en Théologien il y traite une matiere ſur laquelle on n'eſt pas communement inſtruit.

Le Public s'imagine qu'il ſuffit d'envoyer de l'argent à Rome pour obtenir une Canoniſation tandis qu'il eſt notoire que le Pape n'en tire abſolument rien, & qu'on prend tous les moyens imaginables pour ne pas ſe tromper ſur un objet auſſi important.

Cela eſt ſi vrai, que Benoît XIV, dont nous pleurons la mort étant Promoteur de la foi, pria deux Anglois, hommes très-inſtruits, qui s'égayoient ſur l'article des Canoniſations, de vouloir bien ſe dépouiller de tout préjugé, & de lire avec la plus grande attention les procès-verbaux qui concernoient la cauſe d'un Serviteur de Dieu, mis ſur les rangs pour être beatifié.

Ils y conſentirent; & après avoir lu pendant pluſieurs jours avec l'eſprit le plus critique, les preuves & les témoignages qui conſtatoient la ſainteté, & tous les moyens qu'on avoit pris pour connoître la vérité, ils dirent à Monſignor Lambertini : ſi l'on uſe des mêmes précautions, des mêmes examens & de la même ſévérité à l'égard de ceux qu'on canoniſe, il n'y a pas de doute que cela ne ſoit pouſſé *juſqu'à la démonſtration, juſqu'à l'évidence même.*

Monſignor Lambertini leur repliqua : *Eh bien, Meſſieurs, malgré ce que vous en penſez, la*

Congrégation rejette ces preuves, comme n'étant point encore suffisantes; & la cause du bienheureux en question en restera là.

Rien ne peut eprimer quel fut leur étonnement; & ils partirent de Rome très convaincus qu'on ne canonise pas légerement, & qu'il n'y a point des moyens faciles ou difficiles, qu'on n'emploie, pour connoître la vérité. La Béatification d'un Saint est une cause qui se plaide souvent pendant plus d'un siecle entier; & celui qu'on appelle vulgairement l'*Avocat du Diable*, ne manque jamais de ramasser tous les témoignages qui sont au détriment du Serviteur de Dieu, & de faire valoir les preuves les plus fortes, les objections les plus puissantes, pour infirmer sa Sainteté, & pour diminuer le prix de ses actions.

Il y a une multitude de personnages, réputés pour Saints, & qui ne seront jamais béatifiés, parce qu'ils n'ont pas assez de témoignages en leur faveur. Il ne faut pas seulement, comme vous le savez, de simples vertus des vertus même éclatantes; mais il faut d'héroïques, & persévérammant pratiquées jusqu'à la mort, *in gradu heroico.*

On exige, outre cela, le témoignage des miracles, quoiqu'en disent les incrédules, qui nomment tout prodige, l'effet d'une imagination exaltée, ou le fruit de la superstition, comme si Dieu pouvoit être enchaîné par ses propres loix, & n'avoit pas la liberté d'en suf-

pendre l'exécution : c'eſt alors qu'il feroit moins puiſſant que le plus petit Monarque. Mais qu'elles vérités ne nie-t-on pas, lorſqu'on eſt aveuglé par la corruption de l'eſprit & du cœur ?

Dieu manifeſte ſouvent la ſainteté de ſes ſerviteurs, par des guériſons ; & ſi ces prodiges qui s'opérent après leur mort, n'ont qu'un temps & ne durent pas toujours ; c'eſt que la Divinité ne ſort de ſon ſecret que par intervalle, & ſeulement pour faire connoître que ſa puiſſance eſt toujours la même, & qu'il ſait glorifier les Saints quand il lui plaît.

Notre Conclave eſt dans l'enfantement ; & l'on ne ſaura, ſuivant l'uſage, qu'au dernier moment, quel ſera le nouveau Pontife. Les conjectures, les paris, les paſquinades occupent maintenant toute la ville ; c'eſt une vieille coutume qui ne paſſera pas ſitôt.

Pour moi, pendant tout ce fracas, je ſuis à Rome comme n'y étant pas, déſirant ſeulement, (s'il étoit poſſible) que Lambertini ſoit remplacé, & ne quittant ma cellule que pour affaire, ou pour me délaſſer. C'eſt-là que je jouis de mes livres, de moi-même, & que je ſavoure les réflexions du cher Abbé Lami, dont je ſuis immuablement le très-humble, &c.

Rome, ce 9 Mai 1758.

LETTRE CVI.

Au même.

NOUS avons enfin pour Chef de l'Eglise le Cardinal Rezzonico, Evêque de Padoue, qui s'est imposé le nom de Clement, & qui par sa piété édifiera les Romains. Ce n'est que malgré lui, & après avoir beaucoup pleuré, qu'il a accepté. Quelle place, quand on veut en remplir les devoirs ! Il faut être à Dieu à tout le monde, à soi-même, uniquement occupé de ces grandes obligations, & n'ayant en vue que le ciel au milieu des choses de la terre. La dignité est d'autant plus redoutable, qu'on succede à Benoît XIV, & qu'il est bien difficile de paroître grand après lui.

Clément conserve le Cardinal Archinto, Secrétaire d'Etat. Il n'a pas un meilleur moyen de se rendre cher aux Couronnes, & d'illustrer son Pontificat. Il faut, lorsqu'on regne, se choisir un excellent Ministre, ou faire tout par soi-même. Benoît XIII fut le plus malheureux des hommes, de donner sa confiance au Cardinal Coscia, & Benoît XIV le plus heureux, d'avoir eu le Cardinal Valenti pour Ministre.

Il est essentiel pour un Souverain, & sur-tout pour un Pape, d'être bien environné. On abuse des lumieres du Prince le plus clairvoyant, quand il se laisse éblouir. Alors le cuivre est or

à ses yeux, & il soutient à tort & à travers les hommes qu'il a une fois protégés.

Le discernement des esprits est une autre qualité qui n'est guere moins nécessaire dans un Prince. On n'ose pas en imposer à un Monarque qu'on sait être pénétrant, & l'on se joue de celui qui se laisse mener. Il y a des Souverains qui ont fait plus de mal par inertie & par foiblesse, que par méchanceté. On se lasse de faire des injustices criantes, mais on ne se lasse pas de ne rien sentir & de ne rien voir.

Plus un Prince sera foible, plus il sera despote, parce que l'autorité ne se perdant jamais, des Ministres s'en emparent, & deviennent tyranniques.

Une autre chose que je regarde comme faisant partie essentielle du Gouvernement, c'est de mettre chacun à sa place. Le monde moral se gouverne comme un jeu d'échecs, où tout va par ordre & selon son rang. Si l'on vient à mettre un pion l'un pour l'autre, il n'y a plus que de la confusion.

Un Souverain n'est pas seulement l'image de Dieu par l'éminence de son rang, il doit l'être encore par son intelligence. David tout berger qu'il étoit, avoit une lumiere supérieure qui le dirigeoit, & il le fit connoître; si-tôt qu'il régna.

Un Prince qu'il n'est que bon, n'est exactement que ce que chacun doit être; comme un

Prince qui n'eſt que ſévere, n'a point pour ſes ſujets l'amour qu'il leur doit.

Hélas! nous autres atomes, nous parlons très-bien des devoirs de la Royauté; &, ſi nous en étions revêtus, nous ne ſaurions comment nous y prendre. Il y a une grande différence entre parler & régner. Rien ne nous réſiſte, quand nous donnons l'eſſor à notre eſprit, & que nous laiſſons courir notre plume; mais, lorſqu'on ſe voit accablé d'affaires, environné d'écueils, entouré de faux amis, enfin chargé de dettes & des plus grandes obligations, on eſt effrayé, on n'oſe rien entreprendre; & par une pareſſe naturelle à tous les hommes, on ſe repoſe du ſoin de gouverner ſur un ſubalterne, & l'on ne s'occupe que du plaiſir de jouir & de dominer.

Ce qu'il y a de ſûr, c'eſt que l'art de régner eſt très-difficile. Si l'on porte une couronne héréditaire, on connoît la grandeur, ſans connoître les détails d'un Royaume, & l'on eſt facilement trompé. Si au contraire on parvient à une couronne élective, on prend une Souveraineté dont on n'a point fait l'apprentiſſage, & l'on paroît emprunté au milieu des honneurs, comme au centre des affaires.

Celui qu'on place caduc ſur un trône, n'eſt plus bon que pour la repréſentation. Il n'oſe rien entreprendre, tout lui fait peur, & tout lui inſpire la nonchalance, ſur-tout s'il ignore quel ſera ſon ſucceſſeur. C'eſt la ſituation des Papes. Auſſi arrive-t-il rarement qu'ils aient le

double talent de régir ſagement & l'Egliſe & leurs Etats.

Mais le monde ne ſera jamais ſans abus : s'ils ne ſont ici, ils ſont là, parce qu'il eſt de l'apanage de l'humanité d'avoir des imperfections. Ils n'y a que la Cité ſainte, dit le grand Auguſtin, où tout ſera dans l'ordre, dans la paix, dans la charité : car ce ſera le regne de Dieu.

j'irai ſaluer le nouveau Pontife, non comme un Religieux qui aime à ſe produire, mais en qualité de Conſulteur du Saint-Office. Il ne me connoît point, & je ne me mettrai point en frais pour en être connu. J'aime à reſter couvert de la pouſſiere de mon cloître, & alors je me crois, *non indecoro pulvere ſordidus.*

Adieu. Conſervez-nous toujours le bon goût des Médicis ; & l'on conſervera long-temps votre ſouvenir, quoique vous vous en embarraſſiez fort peu. Je ſuis, &c.

Rome, ce 15 *Juillet* 1758.

LETTRE CVII.

A un Prélat.

JE m'humilie, Monſignor, comme les autres ſe glorifient de l'éminentiſſime dignité à laquelle le ſouverain Pontife vient de m'élever. J'ai cru que j'allois quitter Rome, par la maniere dont on m'annonça cet événement tout-à-fait extraor-

dinaire, & je ne ſuis pas revenu de mon étonnement.

C'eſt l'Ordre de S. François dont j'ai l'honneur d'être membre, qu'on a voulu récompenſer dans ma perſonne, & je n'en prends rien pour moi. Je ſuis ſeulement le prête-nom; car plus je me conſidere, & plus je vois que je n'avois ni du côté de la naiſſance, ni du côté du mérite, aucuns rapports ni directs ni indirects avec le Cardinalat.

Si quelque choſe peut me conſoler au milieu du trouble que cela me cauſe, c'eſt de me voir aſſocié aux illuſtres perſonnages qui compoſent le Sacré College, & dont je ne ſuis pas digne de délier le cordon des ſouliers. Je m'imagine qu'en participant à leurs vertus, j'en acquerrai, & qu'en converſant avec eux, je les imiterai: on ſe modele imperceptiblement ſur ceux qu'on fréquente. J'ai déclaré à mes chers confreres, que je ne ſerois jamais Cardinal pour eux, & qu'ils trouveroient toujours en moi le Frere *Laurent Ganganelli*, d'autant mieux que je leur dois tout ce que je ſuis, & que c'eſt l'habit de S. François qui me vaut les honneurs de la pourpre.

Vous me connoiſſez aſſez pour vous convaincre que je n'en ſuis pas ébloui. L'ame ne prend aucune couleur, & c'eſt par elle ſeule que nous valons quelque choſe devant Dieu. Le Seigneur, en nous faiſant à ſon image & à ſa reſſemblance, nous a plus donné que toutes les dignités du monde ne ſauroient nous conférer. Ce n'eſt

que ſous cet aſpect, que je m'enviſage pour me trouver grand. La pourpre, toute éblouiſſante qu'elle eſt, n'eſt point faite pour mes yeux, heureuſement accoutumés à ne voir que l'Eternité. Ce point de vue fait étonnamment décroître les grandeurs; il n'y a point d'Eminence ni d'Alteſſe qui tiennent contre une vie immortelle, où l'on n'apperçoit rien de grand que Dieu ſeul.

Je regarde les dignités comme quelques ſyllabes de plus pour une épitaphe; & celui qu'on enterre étant au deſſous même des inſcriptions qu'on lit ſur ſa tombe, il n'a nulle raiſon d'en tirer vanité.

Ma cendre en ſera-t-elle plus ſenſible, quand on la qualifiera d'Eminente ? & en ſerai-je mieux dans l'éternité, quand quelque foible voix dira ſur la terre, le *Cardinal Ganganelli*, ou qu'une plume périſſable l'écrira ?

C'eſt toujours un nouveau fardeau qu'une nouvelle dignité, & ſur-tout le Cardinalat, qui impoſe une multitude d'obligations. Il y a mille choſes à étudier, mille circonſtances où il faut parler ſans aucun reſpect humain.

Je m'arrange de maniere à m'appercevoir le moins qu'il ſera poſſible de mon étrange métamorphoſe. Je demeurerai comme à l'ordinaire, au Couvent des Saints Apôtres, au milieu de mes chers confreres, que j'ai toujours tendrement aimés, & dont la ſociété m'eſt infiniment précieuſe.

Si je quitte ma chere cellule, où j'étois plus content que tous les Rois de la terre, c'est qu'il me faut plus d'espàce pour recevoir ceux qui me feront la grace de venir me visiter; mais je lui dirai souvent, *Adhæreat lingua faucibus meis, si non meminero tui:* mais j'irai souvent la revoir, & m'y rappeller tant & tant de jours qui ont disparu comme un songe.

Ainsi je ne changerai rien à mon genre de vie; & le cher Frere François me tiendra lieu de toute une maison: il est fort, il est vigilant, il est zélé; il suppléera à tout. Mon individu n'a ni plus d'étendue, ni plus d'accroissement depuis mon Cardinalat; & je ne vois pas qu'il faille plus de mains pour me servir.

Je marchois si bien à pied; mais ce qui me console, c'est que j'y marcherai. Je me laisserai seulement traîner, quand le cérémonial l'exigera; & je redeviendrai le Frere Ganganelli le plus souvent que je pourrai. On n'aime point à se quitter, sur-tout quand il y a cinquante-quatre ans qu'on vit avec soi-même, & qu'on y vit sans façon & en pleine liberté.

Je me flatte que vous viendrez voir, non le Cardinal, mais le Frere Ganganelli. Le premier n'y sera jamais pour vous; & le second s'y trouvera toujours pour vous répéter que, quelque place que j'occupe, je serai, sans jamais cesser, votre serviteur & votre ami.

A Rome, ce premier Octobre 1759.

LETTRE CVIII.

A un Religieux conventuel.

JE n'ai point encore reçu, mon ancien confrere & ami, le paquet que vous m'envoyez; mais je sais être patient, quoique naturellement très-vif. Notre vie n'est qu'une succession de contradictions & de contre-temps, qu'il faut savoir supporter, si l'on ne veut troubler ni son repos, ni sa santé.

Le P. Georgi, toujours l'honneur de Augustins, toujours chéri de ceux qui le connoissent, n'a point vu la personne dont vous me parlez : elle a passé ici trop précipitamment pour se procurer cette satisfaction. Elle vit M. Tissot, Procureur Général de la Congrégation des Prêtres de la Mission, que j'estime infiniment, parce qu'il mérite beaucoup par lui-même, parce qu'il est Membre d'un Corps qui évangélise les pauvres avec le plus grand succès; & enfin, parce qu'il est François.

Je vous dirai que depuis ma promotion, j'éprouve en moi-même un combat singulier. Le Cardinal Ganganelli reproche au Frere Ganganelli sa trop grande simplicité; & malgré toute la décence qu'on doit à la pourpre, le Frere l'emporte sur le Cardinal. J'aime à vivre comme j'ai toujours vécu, pauvre, retiré, &

beaucoup plus avec mes confreres, qu'avec les grands. C'eſt une affaire de goût; car je ſuis bien éloigné d'attribuer cette maniere de penſer à la vertu.

Ce qu'il y a de certain, c'eſt que je ne pourrai jamais prendre ce ton froid ou fier, comme vous voudrez l'appeller, avec lequel un homme en place reçoit ordinairement ceux qui ſont d'une baſſe extraction, ou qui ont affaire de lui. Il ſuffit qu'on m'aborde & qu'on me réclame, pour que je devienne l'égal de celui qui me parle. Eſt-il poſſible qu'un homme ait de la morgue envers un autre homme, & qu'un Chrétien étudie ſes expreſſions, ſes geſtes, ſes démarches, ſes Lettres, dans la crainte de paroître trop modeſte à l'égard de ſes freres? Eſt-il poſſible qu'on refuſe une réponſe à une perſonne qui n'a pas des titres à produire? Si le dernier des malheureux me fait la grace de m'écrire, je lui réponds ſur le champ; & je me croirois très-coupable, & devant les hommes & devant Dieu, ſi j'omettois ce devoir. Il n'y a point d'ame mépriſable aux yeux de la Religion & de l'humanité. Rien de plus petit à mon avis qu'un grand dominé par l'orgueil.

Je m'étends ſur cet article, pour vous faire connoître que l'homme pour lequel vous vous intéreſſez, peut venir au moment qu'il voudra, & que je ſerai tout à lui. Il ne ſera pas moins bien reçu de M. le Cardinal Corſini. Outre qu'il eſt iſſu de la maiſon la plus honnête & la plus

charitable, il a le cœur excellent, & il se communique très-volontiers. Si c'est un défaut, je puis dire qu'en général c'est celui des Cardinaux. Il est rare qu'on trouve parmi eux de la fierté. Tous les Etrangers nous rendent heureusement cette justice.

Vous m'obligerez sensiblement de dire au Signor *Antonio*, lorsque vous le verrez, que le Cardinal Dataire n'oubliera point son affaire.

Ménagez votre petite santé, en veillant moins, en vous promenant plus souvent, en prenant moins de café. C'est la boisson des gens de Lettres ; mais elle brûle le sang ; & alors les maux de tête, de gorge, de poitrine, se font sentir avec violence. Je ne suis cependant point l'ennemi du café, à la maniere de M. Thierry, Médecin du Prétendant, qui a demeuré ici, & qui opinoit que cette liqueur est vraiment un poison.

Votre petit-neveu vint me voir jeudi. Il a l'esprit aussi vif que les yeux. Il me déchira un livre tout en s'amusant : il faut espérer que par la suite il les respectera davantage. Il me dit avec la plus grande ingénuité, qu'il vouloit être Cardinal. J'aime singulierement à voir chez les enfans l'ame se développer : c'est le bouton d'un fruit qui commence à s'entrouvrir, & qui donne d'heureuses espérances. Il vouloit dire son Bréviaire avec moi. Hélas ! son innocence eût été plus agréable à Dieu, que toutes mes prieres. Je le fis conduire par mon Camérier, &

je ne pus absolument le renvoyer, qu'en lui donnant un chapelet. Il me dit qu'il reviendroit dès le lendemain pour en avoir encore un autre. C'est joli chez un enfant qui n'a que cinq ans. Dieu veuille qu'il ressemble quelque jour à son pere ! Adieu. Je vous embrasse de toute la plénitude de mon cœur.

A Rome, ce 8 de l'an 1769.

LETTRE CIX.

A un Ministre Protestant.

JE vous suis très-obligé, mon cher Monsieur, de l'intérêt que vous prenez à ma santé. Elle est très-bonne, graces au Ciel; & elle me paroîtroit encore bien meilleure, si je pouvois l'employer à quelque chose qui vous fut agréable. Le plaisir d'obliger doit être de toutes les communions.

Je voudrois de toute mon ame pouvoir vous convaincre que je porte tous les hommes dans mon cœur; qu'ils me sont tous infiniment précieux, & que je respecte le mérite par-tout où il est. Si votre neveu vient à Rome, comme vous me le faites espérer, il trouvera en moi la personne la plus zélée & la plus empressée à lui témoigner toute l'affection que j'ai pour vous.

L'Eglise Romaine, mon très-cher Monsieur,

connoît si parfaitement le mérite de la plupart des Ministres des communions protestantes, qu'elle se féliciteroit à jamais de les voir dans son sein. Il ne s'agiroit plus de rappeller les querelles passées ; de reproduire ces temps orageux, où chacun, emporté par la vivacité, sortit des regles de la modération chrétienne ; mais il seroit question de se réunir dans une même croyance, fondée sur l'Ecriture & sur la Tradition, telle qu'on la trouve dans les Apôtres, les Conciles & les Peres. Personne ne gémit plus que moi du mal qu'on vous fit dans le siecle dernier : l'esprit de persécution m'est tout à fait odieux.

Combien les Peuples ne gagneroient-ils pas à une heureuse réunion ? C'est alors que, s'il le falloit, je dirois à mon sang de couler jusqu'à la derniere goutte, fâché de n'avoir pas mille vies à donner, pour mourir témoin d'un si merveilleux événement. Ce moment arrivera, mon cher Monsieur, parce qu'il viendra nécessairement un temps où il n'y aura plus qu'une seule & même foi. Les Juifs eux-mêmes entreront dans le sein de la vraie Eglise ; & c'est dans cette ferme espérance, fondée sur les saintes Ecritures, qu'on les tolere dans le cœur de Rome, avec le plein exercice de leur Religion.

Mon ame, Dieu le sait, est toute entiere à vous ; & il n'y a rien dans le monde que je n'entreprisse pour vous prouver, ainsi qu'à tous les vôtres, combien vous m'êtes chers. Nous

avons

avons le même Dieu pour pere, nous croyons au même Médiateur, nous reconnoiſſons pour inconteſtables les dogmes de la Trinité, de l'Incarnation, de la Rédemption; & nous voulons ſincérement les uns & les autres aller au Ciel. En fait de Doctrine, il n'y a pas deux voies pour y parvenir. Il faut ſur la terre un centre d'unité, ainſi qu'un Chef qui repréſente Jeſus-Chriſt. L'Egliſe ſeroit réellement informe, indigne de nos hommages & de notre fidélité, ſi elle n'étoit qu'un corps acéphale.

L'ouvrage du Meſſie n'eſt pas comme celui des hommes. Ce qu'il a établi doit toujours durer. Il n'a pu ceſſer un inſtant d'aſſiſter ſon Egliſe; & vous êtes trop éclairé, Monſieur, pour regarder les Albigeois comme des colonnes de la vérité, à laquelle vous devez tenir. Faites-moi le plaiſir de dire à tous vos freres, à toutes vos ouailles, à tous vos amis, que le Cardinal Ganganelli n'a rien tant à cœur que leur félicité dans ce monde & dans l'autre, & qu'il voudroit tous les connoître pour les en aſſurer. On ne peut rien ajouter, &c.

A Rome, ce 30 de l'an 1769.

LETTRE CX.

*Au Comte ***.*

JE vous apprends, mon cher ami, dans la ſolitude où vous êtes pour quelques ſemaines,

que ce frere Ganganelli, qui vous aima toujours tendrement, eſt devenu Cardinal, & qu'il ne ſait lui-même ni comment, ni pourquoi.

Il y a des événemens dans le cours de la vie dont on ne peut rendre compte ; ils ſont amenés par des circonſtances, & préparés par de petites cauſes : *La Providenza è il principio di tutto.*

Quoi qu'il en ſoit, pourpré ou non pourpré, je n'en ſerai pas moins tout entier à vous, & je ſerai toujours charmé de vous voir & de vous obliger : *porporato come non porporato.*

Quelquefois je me tâte le pouls, pour ſavoir ſi c'eſt bien moi, vraiment étonné de ce que le ſort, qui m'éleve à une des plus grandes dignités, n'eſt pas tombé de préférence ſur quelqu'un de mes confreres ; il y en a nombre à qui cela eût parfaitement convenu.

Tout le monde dit en parlant du nouveau Cardinal Ganganelli : Il n'eſt pas croyable que ſans intrigue, ſans cabale, il ſoit parvenu juſques-là ; & cependant : *queſto è ben vero.*

O mes livres ! ô ma cellule ! je ſais ce que je quitte, & j'ignore ce que je vais trouver. Hélas ! bien des importuns viendront me faire perdre mon temps, bien des ames intéreſſées me rendront des hommages ſimulés !

Pour vous, mon cher ami, perſévérez dans la vertu. On eſt au deſſus de toutes les dignités, quand on eſt ſincerement vertueux : la perſévérance n'eſt promiſe qu'à la défiance de ſoi-même, & qu'à la fuite des occaſions ; quiconque

a de la présomption, doit s'attendre à des rechûtes.

Quand je pense que les Papiers publics daigneront s'occuper de moi, faire passer mon nom au-delà des Alpes, pour apprendre aux diverses Nations quand j'aurai la migraine & quand je me ferai saigner, j'en ris de pitié. Les dignités sont des piéges qu'on a brillantés pour qu'on s'y laissât prendre. Peu de personnes méconnoissent les désagrémens de la grandeur : on n'est plus à soi ; & de quelque maniere qu'on agisse, on a des ennemis.

Je pense comme S. Grégoire de Nazianze, qui s'imaginoit, lorsque le peuple se rangeoit pour le voir passer, qu'on le prenoit pour un animal extraordinaire. Je ne m'accoutume point, je l'avoue à cet usage ; & si c'est-là ce qu'on appelle grandeur, je lui dirois volontiers adieu. Je regarde tous les hommes comme mes freres ; & je suis enchanté quand les plus malheureux me parlent & m'approchent.

On dira que j'ai les façons roturieres, & je ne crains point ce reproche ; car je n'appréhende que l'orgueil. Il est si subtil, qu'il fera son possible à dessein de pénétrer mon ame & de s'en saisir ; mais je verrai le néant qui est en moi, & qui m'environne : c'est le meilleur moyen de repousser l'amour-propre.

N'allez pas vous aviser de me faire un compliment quand vous viendrez me voir ; c'est une marchandise que je n'aime pas, & sur-tout de

la part d'un ami. Mais voilà des visites, c'est-à-dire tout ce qui me contrarie, & ce qui me rend depuis quelques jours insupportable à moimême. La grandeur a exactement ses nuages, ses éclairs & ses tourbillons, comme les tempêtes : j'attends le calme & le moment de la sérénité. Je suis sans réserve, & au-delà de toute expression, ainsi que par le passé, votre bon & vrai serviteur, &c.

A Rome, ce 3 Octobre 1759.

LETTRE CXI.

Au Cardinal CAVALCHINI.

EMINENTISSIME,

Vos recommandations sont des ordres; & je ne dormirai point tranquillement que je n'aie satisfait à ce que vous desirez. Votre Eminence ne sauroit trop me fournir d'occasions de lui témoigner toute l'étendue de mon estime & de mon attachement : en devenant votre confrere, je deviens encore plus que jamais votre serviteur.

Il seroit à propos que nous eussions une conférence particuliere sur ce qui concerne les affaires de l'Eglise; car vous êtes infiniment zélé pour le bien de la Religion; & c'est le seul objet dont je dois m'occuper. Nous ne sommes

pas Cardinaux pour en imposer par le faste, mais pour être les colonnes du Saint Siege. Notre rang, notre habit, nos fonctions, tout nous rappelle que, jusqu'à l'effusion de notre sang, nous devons tout employer selon les desseins de Dieu & les besoins de l'Eglise, pour venir au secours de la Religion.

Quand je vois le Cardinal de Tournon voler aux extrêmités du monde pour propager la vérité, & pour l'enseigner dans toute sa pureté, ce magnifique exemple m'enflamme, & je me sens disposé à tout entreprendre.

Le Sacré College eut toujours des hommes éminens par leur science & par leur zele, & nous devons nous efforcer de les renouveller. Ce n'est point une politique humaine qui doit régler nos démarches, mais l'esprit de Dieu, cet esprit sans lequel on ne fait que des actions stériles, & avec lequel on fait tout bien.

Je connois votre piété; je connois vos lumieres, & je suis convaincu qu'en temps & lieu vous saurez parler sans rien craindre.

On veut faire prendre au Saint Pere des engagemens dont il pourroit se repentir; car ce ne sont plus les mêmes hommes qui l'approchent, depuis la mort du Cardinal Archinto; & cela peut avoir les suites les plus fâcheuses. On ne tient plus au Saint Siege comme autrefois, & la prudence exige qu'on ait égard aux temps & aux circonstances. Jesus-Christ, en recommandant à ses Apôtres d'être simples com-

me des colombes, ajoute : & *prudens comme des ſerpens.* Une démarche inconſidérée de la part de Rome dans des temps auſſi critiques, pourroit devenir l'occaſion de bien des troubles. Benoît XIV lui-même, quoiqu'habile à concilier les eſprits, eût été embarraſſé ; mais il ſe ſeroit bien donné de garde de bleſſer le droit des Couronnes.

Ce que nous avons à traiter eſt délicat. Il ne faut heurter ni le Saint Pere ni ſon Conſeil, & prendre néanmoins des meſures, pour qu'il n'écoute pas tout ce qu'on lui dit. Comme il n'a que des intentions pures, il ne ſoupçonne pas qu'on peut lui en impoſer. Il devroit au moins balancer les avantages & les inconvéniens ſur ce qu'on veut lui faire entreprendre. On réuſſit toujours mal, quand on n'a pas ſoin de calculer.

On affecte de ne faire des ouvertures de cœur qu'à certains Cardinaux, & de laiſſer les autres, ſans leur rien communiquer. Le Portugal ne ſe déſiſtera jamais de ſa maniere de penſer, & je vois les autres Royaumes qui lui ſerviront de renfort, & qui le confirmeront dans ſon opinion.

Les Monarques ne vivent plus iſolés les uns des autres comme par le paſſé ; ils ſont tous amis, & ils agiſſent réellement entre eux avec une telle fraternité, que, ſi l'on eſt aſſez malheureux d'en offenſer un ſeul, on les offenſe tous ; & au lieu de n'avoir qu'un ennemi, on a toute l'Europe contre ſoi.

Le Saint Pere, par un zele indiſcret, luttera-t-il contre toutes les Puiſſances, & tonnera-t-il contre le Fils aîné de l'Egliſe, & contre Sa Majeſté Très-Fidelle ? Il doit penſer que ce ne ſont pas des Empereurs Païens auxquels il veut réſiſter, mais à des Princes Catholiques comme lui.

L'Angleterre doit corriger pour jamais tous les Papes d'un zele indiſcret. Que diroit Clément VII, s'il revenoit ſur la terre ? S'applaudiroit-il de ſon ouvrage, en voyant ce Royaume, jadis la pépiniere des Saints, aujourd'hui l'aſſemblage de toutes les Sectes & de toutes les erreurs ? Il eſt des choſes qu'il faut ſavoir ſacrifier, pour conſerver la totalité.

Le Saint Siege ne ſera jamais plus brillant, jamais plus inattaquable & jamais plus en paix, que lorſqu'il aura les Souverains Catholiques pour défenſeurs & pour appui. C'eſt une harmonie abſolument néceſſaire pour la gloire & pour le bien de la Religion. Les Fideles ſeroient expoſés à tout vent de doctrine, ſi malheureuſement les Princes n'avoient pas pour Rome la déférence qu'ils doivent avoir; & le ſouverain Pontife lui-même verroit ſon troupeau dépérir inſenſiblement, & choiſir de mauvais pâturages, au lieu de ceux qu'il lui offre.

Le bon Paſteur ne doit pas ſeulement rappeller les brebis égarées, mais travailler, autant qu'il eſt en lui, pour qu'elles ne s'égarent pas. L'incrédulité, dont le ſouffle fatal ſe communi-

que de toutes parts, ne demande pas mieux que de voir Rome en opposition avec les Rois. Mais la Religion ne s'accommode pas de ces divisions : il ne faut pas donner lieu aux ennemis de l'Eglise de répéter ce qu'ils n'ont que trop souvent dit; que Rome étoit intraitable, & qu'elle avoit un esprit de domination, dangereux pour les différens Etats.

La vérité est que chaque Souverain est maître chez soi, & que nulle Puissance étrangere n'a droit de lui commander. On a pensé diversement dans des temps de troubles & d'horreur, qu'il seroit dangereux de rappeller. La charité, la paix, la modération, voilà les armes des Chrétiens, & sur-tout celles de Rome, qui doit donner à toutes les Cours des exemples de patience & d'humilité.

Il faut se rappeller que, lorsque Pierre coupa l'oreille de Malchus, qui étoit cependant un des ennemis de Jesus-Christ, il fut repris par ce divin Sauveur, & qu'il lui ordonna de remettre l'épée dans le fourreau.

Ce seroit bien pire, si l'on osoit employer un pareil glaive contre ceux-mêmes qui défendirent toujours le Saint Siege, & qui se font gloire d'en être les appuis.

Il n'y a rien de plus dangereux que le zele indiscret qui rompt le roseau déja brisé, qui éteint la meche qui fume encore, & qui veut faire descendre le feu du ciel.

Je voudrois bien savoir si, pour conserver des droits

droits seigneuriaux, il voudra mieux se brouiller avec tous les Rois Catholiques, & avoir une guerre ouverte avec eux; il vaudra mieux attiser l'incrédulité, en lui donnant des prétextes de crier plus que jamais contre l'Eglise Romaine, en lui fournissant des occasions d'éclater ?

On voit mal, quand on ne voit qu'une partie des choses; il faut en considérer l'ensemble, & peser sur l'avenir les démarches présentes. Une étincelle, dit Saint Jacques embrase toute une forêt.

Les petits esprits s'imaginent qu'on en veut à certains Religieux, parce qu'on ne veut pas les soutenir en dépit des Rois. mais outre qu'on leur attireroit encore plus d'orages, en resistant aux Puissances, on ne se brouillera pas, par préférence pour eux, avec tous les Princes Catholiques.

Il ne me seroit pas possible de dormir, si j'en voulois à quelqu'un. J'aime sincerement tous les Ordres Religieux, je voudrois de toute mon ame qu'on pût tous les conserver; mais je réfléchis sur ce qui est le plus convenable, quand il faut prendre un parti. Je ne prétends même pas que le Saint Pere doive en détruire aucun, mais qu'il écrive du moins aux Couronnes, qu'il examinera les griefs, & que réellement il les examine.

Je suppose Rome en butte à toutes les Couronnes. Comment se soutiendra-t-elle au milieu des orages ? Nous ne sommes pas encore dans

le Ciel; & si Dieu conserve son Eglise jusqu'à la fin des siecles, c'est qu'il inspire à ceux qui la régissent, une prudence relative aux temps & aux lieux, ainsi que l'amour de la paix.

Il ne faut pas croire que Dieu fera un miracle pour soutenir un zele indiscret. Il laisse agir les causes secondes; & quand elles prennent un mauvais parti, les choses n'ent vont pas mieux.

Il n'y a que des Illuminés qui ne veulent pas se plier aux circonstances, quand il n'est question ni de la Morale ni de la Foi. C'est le démon qui se transforme en Ange de lumiere, & qui nous séduit, quand nous voulons, aux risques de tout perdre, n'écouter que notre opinion.

Comme je connois votre zele, Monseigneur, ainsi que vos lumieres, je présume que vous trouverez quelque moyen capable de sauver, non le Saint Siege, puisqu'il ne peut périr, mais la Cour de Rome qui se voit exposée aux plus grands périls.

Voilà mes réflexions. Je me persuade que vous les trouverez justes. J'ose vous assurer que je les ai pesées devant Dieu qui sonde les reins & les cœurs, & qui sait qu'il n'y a dans mon ame ni anthipathie ni animosité contre personne.

J'ai l'honneur d'être avec tous les sentimens dus à vos grandes lumieres & à vos rares vertus, votre très-humble, &c.

Au Couvent des SS. Apôtres, le 16. du courant.

LETTRE CXII.

*A M. le Cardinal S***.*

EMINENCE,

Je n'eus pas le temps de vous parler hier à mon aiſe ſur les grandes affaires qui agitent maintenant l'Europe, & dont Rome recevra le contre-coup, ſi elle ne ſe comporte avec la modération qu'exigent les Souverains. Les Papes ſont des Pilotes voguants preſque toujours ſur des mers orageuſes, & conſéquemment obligés d'aller tantôt à pleines voiles, & tantôt de ſe replier à propos.

Voici le moment où il faut faire uſage de cette prudence du ſerpent, que Jeſus-Chriſt recommande à ſes Apôtres. Il eſt ſans doute fâcheux de ce que des Religieux deſtinés aux Colleges, aux Séminaires, aux Miſſions, & qui ont beaucoup écrit en tout genre ſur les vérités de la Religion, ſoient abandonnés dans un temps où l'incrédulité ſe déchaîne avec fureur contre les Ordres Religieux; mais il s'agit d'examiner ſous les yeux de Dieu, s'il vaut mieux heurter les Souverains, que de ne pas ſoutenir une Compagnie Religieuſe.

Pour moi, je penſe, à la vue de l'orage qui gronde de toutes parts, & qu'on apperçoit déja

fur nos têtes, qu'il faut favoir s'exécuter foi-même, & facrifier ce qui eft le plus agréable, plutôt que de s'expofer à un fchifme, qu'on peut appeller le plus grand de tous les maux.

Que notre Saint Pere & fon Secretaire d'Etat aiment fincerement les Jéfuites, je foufcris de tout mon cœur à l'attachement qu'ils ont pour eux, n'ayant jamais eu ni la moindre animofité ni la moindre antipathie contre aucun Ordre Religieux; mais je dirai toujours, malgré la vénération que j'ai pour S. Ignace, & l'eftime qu'on a pour les fiens, qu'il eft très-dangereux, & très-téméraire, de foutenir les Jéfuites dans les circonftances préfentes.

Il convient fans doute que Rome follicite en leur faveur, & qu'en qualité de Mere & de Protectrice de tous les Ordres qui font dans l'Eglife, elle emploie tous les moyens de conferver la Société, pourvu toute fois qu'elle fubiffe une réforme, felon le Décret de Benoît XIV, & felon les defirs de tous ceux qui veulent fincerement le bien de la Religion: mais mon avis eft, lorfqu'elle aura tout épuifé, qu'elle remette cette affaire entre les mains de Dieu, & celles des Souverains.

Rome a befoin plus que jamais de la protection & du fecours des Puiffances Catholiques. Ce font des fortereffes qui la mettent à l'abri des incurfions & des hoftilités; de forte qu'elle n'a jamais plus de gloire & d'autorité, que lorfqu'elle paroît céder aux Souverains. C'eft alors

qu'ils la soutiennent avec éclat, & qu'ils se font un devoir de publier de toutes parts, & de prouver par des actes de déférence & de soumission, qu'ils sont réellement les fils dociles du pere commun des Fideles, & qu'ils le respectent comme le premier homme du monde aux yeux de de la foi.

Plus je me rappelle ces temps malheureux, où les Papes errans, sans secours, sans asyle, avoient pour ennemis les Rois & les Empereurs, & plus je sens la nécessité de vivre en paix avec tous les Monarques. L'Eglise ne connoît que deux Sociétés indispensablement nécessaires, & fondées par Jesus-Christ même, pour perpétuer sa doctrine & pour engendrer des Chrétiens, les Evêques & les Prêtres.

Les premiers âges du Monde Chrétien, que nous nommons les beaux siecles de l'Eglise, n'eurent ni Moines, ni Religieux; ce qui nous fait évidemment sentir que si la Religion n'a besoin que de ses Ministres ordinaires pour se conserver, les Réguliers, ses troupes auxiliaires, quoique extrêmement utiles, ne sont cependant pas d'une nécessité absolue.

Si les Jésuites ont l'esprit de leur état, comme je le présume, ils diront les premiers: nous nous sacrifions plutôt que d'exciter des troubles & des tempêtes.

Comme ce n'est point sur des richesses périssables, sur des honneurs temporels, qu'un Corps Religieux doit s'appuyer, mais sur un amour so-

lide envers Jesus-Christ & son épouse ; il doit se retirer avec la même joie qu'il a été appellé, si son Vicaire, le Ministre & l'Interpréte de ses volontés sur terre, ne veut plus de ses services. Les Corps Religieux ne sont respectables & ne doivent être conservés, qu'autant qu'ils ont l'esprit de l'Eglise ; & comme cet esprit est toujours le même, indépendamment de toutes les Institutions régulieres, chaque Ordre doit se consoler si l'on vient à le supprimer ; mais souvent l'amour propre nous persuade que nous sommes nécessaires dans le temps même que les Puissances en jugent autrement.

Si l'on avoit moins d'enthousiasme & plus de principes, chacun conviendroit de ces vérités ; & loin de soutenir témérairement un Corps dont les Souverains se plaignent, on engageroit ce même Corps à se retirer de lui-même, sans murmure & sans fracas ; mais on se fait illusion, & on s'imagine qu'on ne peut toucher à un Institut, sans attaquer l'essence même de la Religion.

Si en abandonnant un Ordre Religieux, il falloit altérer un dogme, corrompre un point de morale. Ah ! sans doute, c'est alors qu'il faudroit plutôt périr ! Mais après les Jésuites comme avant, l'Eglise enseignera les mêmes vérités, l'Eglise subsistera ; & Jesus-Christ seroit plutôt naître des pierres mêmes des enfans d'Abraham, pour soutenir son ouvrage, que de laisser son Corps mystique sans secours & sans appui.

Le Chef de l'Eglise est comme le maître d'un

magnifique jardin, qui retranche à sa volonté les arbres qui s'étendent trop au loin, & qui pourroient offusquer la vue.

Parlez au Saint Pere, vous, Monseigneur, qui avez de la science & du zele. Cela conviendra beaucoup mieux de votre part que de la mienne, me regardant, avec raison, comme le dernier du Sacré College, à tous égards. Faites voir à Sa Sainteté l'abyme qu'on se creuse, en résistant opiniâtrément aux Souverains. La droiture de son cœur fera qu'il vous écoutera ; car on peut dire qu'il n'a pris le parti de résister aux Puissances, que parce qu'il le croit le meilleur. J'attends de votre amour pour l'Eglise cette généreuse démarche, & je suis de votre Eminence, &c.

Au Couvent des SS. Apôtres, ce 9 Octobre 1768.

LETTRE CXIII.

A un Frere Convers.

EH! pourquoi, mon cher Frere, hésitiez-vous de vous adresser à moi ? Suis-je donc un autre homme, parce que j'ai l'honneur d'être Cardinal ? Toujours mon cœur & mes bras seront ouverts pour recevoir mes chers confreres. Je leur dois trop pour jamais les oublier, puisque je leur dois tout.

L'aveu que vous me faites de votre faute ; me persuade que réellement vous vous en repentez. Pour peu qu'on décline dans le cloître, on donne insensiblement dans des excès. Vous n'avez pas péché par ignorance, & vous en êtes plus coupable ; & ce qu'il y a de pire encore, c'est que votre faute a éclaté.

Humiliez-vous devant les hommes & gémissez devant Dieu, pour obtenir votre pardon. Je vais écrire à votre Gardien pour qu'il vous reçoive avec bonté.

Vous vous êtes imaginé, mon cher Frere, qu'en quittant votre retraite, vous trouveriez dans le monde des satisfactions infinies. Hélas ! le monde n'est qu'un trompeur. Il promet ce qu'il ne donne jamais : il paroît un faisceau de fleurs, lorsqu'on ne le voit que dans le lointain ; & sitôt qu'on l'apperçoit de prés, ce n'est plus qu'un buisson d'épines.

Je prie le Seigneur qu'il vous touche vivement ; car tous les bons mouvemens viennent de lui. Il faudra reprendre vos exercices avec la plus vive ferveur, & forcer ceux qui pourroient vous reprocher vos écarts, à vous admirer. Soyez persuadé que vous me serez toujours cher, & que je pleure sincerement avec vous sur la faute que vous venez de commettre. Votre affectionné *le Cardinal Ganganelli.*

Au Couvent des SS. Apôtres, ce 18 *Novembre* 1764.

LETTRE CXIV.

*Au R. P. Gardien de ***.*

SI vous avez quelque attachement pour moi, M. R. P. je vous prie de recevoir avec effusion de cœur le Frere ***, qui s'eſt ſcandaleuſement écarté de ſon devoir ; mais il revient, mais il pleure, mais il promet ; & ce qui eſt encore plus touchant que tout cela, Jeſus-Chriſt notre modele nous apprend comment on doit pardonner. Je vous prie de l'enviſager ſur la croix pour le ſalut même de ceux qui le crucifient ; & je ne doute plus d'obtenir ce que je demande.

La nature humaine eſt ſi dépravée, que je ſuis bien moins étonné qu'alarmé des excès auxquels l'homme ſe porte. Il ne faut qu'un mouvement d'orgueil, qu'un retour complaiſant ſur nous-mêmes, pour nous faire perdre la grace ; & dès-lors nous voilà capables de tous les crimes.

Plus le Seigneur nous a préſervé des excès qui font gémir, & plus nous devons être compatiſſans à l'égard de ceux qui s'y livrent ; car c'eſt un pur effet de ſa miſéricorde, dont nous ne pouvons rien nous attribuer.

Vos Religieux béniront leur Gardien, en voyant la tendreſſe avec laquelle vous recevrez la brebis égarée.

Je ne vous écris point pour que vous le dispensiez de la pénitence préscrite par les Constitutions, mais pour que vous l'allégiez autant qu'il est possible, en vous abstenant de faire des reproches amers, plus capables d'irriter que de toucher.

Que vos réprimandes soient amicales ; que votre correction soit paternelle ; que votre abord n'ait rien d'austere ; mais qu'il soit plutôt gracieux, afin de ne point effrayer le coupable.

Souvenez-vous que c'est toujours la charité qui doit agir, & que c'est elle qui doit punir, comme c'est elle qui doit pardonner.

Je vous embrasse sincerement comme mon ancien confrere ; & j'espere apprendre par celui même que je vous recommande, qu'il a trouvé en vous un pere, plutôt qu'un maître. Personne ne vous aime & ne vous honore plus que *le Cardinal Ganganelli.*

A Couvent des SS. Apôtres, ce 18 Décembre 1764.

LETTRE CXV.

Au R. P. Colloz, Prieur de Graffenthal, & Supérieur Général de l'Ordre des Guillelmites.

M. R. P.

Votre Lettre m'a fait voir combien vous avez été sensible, d'un côté, à ma promotion au

Cardinalat, de l'autre au choix que le Saint Pere a fait de ma personne, parmi tous les Membres du Sacré College, pour me confier la protection de votre Ordre. Je ne doutois point que tels fussent en effet vos sentimens ; néanmoins ç'a été une vraie satisfaction pour moi d'y reconnoître, d'y voir en quelque sorte l'empreinte de l'alégresse qui est dans vos cœurs, & d'y trouver des marques certaines de la confiance dont vous m'honorez. Assurément votre Ordre a perdu dans le Cardinal Guadagni, un grand & un puissant appui. Puissent les espérances que vous avez conçues de moi, faire renaître le calme & la paix dans vos ames ! Au moins ferai-je tous mes efforts, mon Révérend Pere, pour que vous trouviez en moi, ainsi que tout votre Ordre, un ami tendre, un protecteur vigilant, un défenseur zélé de vos privileges. J'entens souvent avec plaisir, le Procureur Général des Capucins, me faire l'éloge de votre Révérence & de votre Ordre. Il ne me reste, mon R. P. qu'une chose à desirer : c'est d'abord que vous m'excusiez, si cette réponse vous est parvenue trop tard ; car dans un changement d'état si nouveau & si peu attendu de ma part, j'ai été accablé d'une multitude d'affaires, qui ne m'ont presque pas laissé le temps de respirer ; c'est en second lieu, que vous vouliez bien me mettre à l'épreuve, & voir si je puis vous être bon à quelque chose. Je me suis entretenu de vous avec notre Saint Pere. Je lui parlerai de

vos affaires toutes les fois que vous m'en donnerez commission. Je me recommande fort aux prieres de votre Ordre : j'espere remplir les intentions de votre Révérence, de maniere à vous convaincre que votre Ordre a en moi un protecteur vraiment affectionné.

Je suis de tout mon cœur, mon Révérend Pere, &c.

A Rome, au Couvent des SS. Apôtres, le 20 de Mai 1769.

LETTRE CXVI.

*A M. l'Abbé F***.*

VOUS ne lisez point assez les Peres de l'Eglise, mon cher Abbé ; & il est facile de s'en appercevoir dans vos discours comme dans vos écrits. Savez-vous qu'ils sont l'ame de l'éloquence Chrétienne ; & que semblables à ces arbres féconds, qui ornent les jardins en même temps qu'ils les enrichissent, ils donnent abondamment des fleurs & des fruits ?

L'Eglise se glorifie d'avoir leurs ouvrages à produire, comme autant de trophées remportées sur ses ennemis ; & il n'y a pas un Chrétien éclairé qui ne doive faire ses délices de leur lecture. Plus on les approfondit, & plus on les trouve lumineux : chaque Pere de l'Eglise

à un esprit qui le caractérise. Le génie de Tertullien ressemble au fer qui brise ce qu'il y a de plus dur, & qui ne plie point ; celui de S. Athanase, au diamant, qu'on ne peut ni obscurcir, ni amollir ; celui de S. Cyprien, à l'acier, qui coupe jusqu'au vif ; celui de S. Chrysostôme, à l'or, dont le prix répond à la beauté ; celui de S. Léon, à ces décorations, qui marquent la grandeur ; celui de S. Jérôme, au bronze, qui ne craint ni les fléches, ni les épées ; celui de S. Ambroise, à l'argent, qui est solide & luisant ; celui de S. Grégoire, à un miroir, où chacun se reconnoît ; celui de S. Augustin, à lui-même, comme unique dans son genre, quoique universel.

Quant à S. Bernard, le dernier des Peres dans l'ordre de la chronologie, je le compare à ces fleurs que la nature a veloutées, & qui répandent un parfum exquis.

Si les François comptent M. Bossuet, Evêque de Meaux, parmi les Peres ; c'est un jugement précoce, auquel on ne peut se soumettre jusqu'à ce que l'Eglise universelle ait prononcé, d'autant plus qu'elle seule a droit d'assigner à ses Ecrivains le rang qui leur est dû. S. Thomas d'Aquin lui-même n'a pas obtenu le titre de Pere de l'Eglise ; il n'est pas présumable que les Docteurs qui lui ont succédé, jouissent de cette prérogative : mais chaque Nation s'enthousiasme pour ses Auteurs, quoiqu'on soit forcé de convenir que le célebre Evêque de

Meaux, fût une lampe ardente & luisante, dont la lumiere ne s'obscurcira jamais. Je vous avoue que si je sais quelque chose, mon cher Abbé, je le dois à la lecture des Peres, & surtout à celle des ouvrages de S. Augustin : rien n'échappe à sa sagacité ; rien n'est au dessous de sa profondeur ; rien n'est au dessus de sa sublimité : il se resserre, il s'étend, il s'isole, il se multiplie selon les sujets qu'il traite, & toujours avec le même intérêt, & en élevant l'ame jusques dans le sein de Dieu : c'est un sanctuaire dont il paroît avoir la clef, & où il introduit insensiblement ceux qui se nourrissent de ses magnifiques idées. Je l'admire sur-tout dans les matieres de la Grace : eh ! plût au Ciel que sa doctrine sur ce point eût fixé toutes les écoles & tous les esprits ! Des Ecrivains audacieux n'auroient pas voulu sonder des abymes impénétrables, & la grace de Jesus-Christ eût conservé tous ses droits, & l'homme sa liberté.

Ce qui m'afflige, c'est qu'on ne lit presque plus les Peres de l'Eglise, & que ceux même qui ont besoin de les consulter, s'en rapportent à des extraits souvent infideles, & toujours trop abrégés. Un Ecclésiastique, un Evêque se faisoient autrefois un devoir de lire les Peres de l'Eglise, comme de dire le Bréviaire ; & aujourd'hui on ne les connoît, pour ainsi dire, que de nom, excepté néanmoins dans les Cloîtres où l'on n'a pas tout-à-fait perdu cette excellente coutume : delà dans bien des Régions,

des Théologies décharnées, ſans ame & ſans vie, des Etudians qui ne ſavent que ſyllogiſtiquer, des inſtructions qui ne contiennent que des mots, & où l'on ne trouve aucune ſubſtance.

Je dois cependant dire, à la louange du Sacré College, ſans vouloir le louer, qu'il a toujours eu des membres qui ont perſévéramment étudié les Peres, & qu'actuellement même on en peut citer qui préferent cette lecture à toute autre occupation : auſſi nos Ecoles ſe reſſentent-elles de cette influence : on n'y enſeigne que la doctrine de S. Auguſtin & de S. Thomas ; moyen aſſuré d'éviter tout ce qui reſpire la nouveauté.

Je vous conjure donc de vous faire une obligation de lire chaque jour les ouvrages des Peres : il ne s'agit que de commencer, car vous ne pourrez plus les quitter : ils ſont toujours avec Dieu, & ils vous placeront avec eux, ſi vous vous nourriſſez journellement de leurs écrits : c'eſt lire l'Ecriture ſainte que de les lire ; car ils l'expliquent en maître, & ils la citent à tout propos.

On me raviroit les trois quarts de mon exiſtence, ſi l'on m'ôtoit la conſolation de m'entretenir avec les SS. Peres : *Più mi ſono preſenti, più mi conſolo, più mi rallegro, più mi credo immenſo.*

Profitez de mes leçons, ſi vous m'aimez, & ſi vous vous aimez vous-même ; car en liſant les Peres, vous ferez des acquiſitions mille fois

plus précieuses que celle de toutes les terres & de tous les titres. Un Eccléſiaſtique n'a plus rien à faire avec le monde, que pour l'inſtruire & pour l'édifier. Je ſuis de tout mon cœur, & avec le plus ferme deſir de voir votre eſprit fructifier utilement, votre affectionné, *Le Cardinal Ganganelli.*

A Rome, ce 13 *Décembre* 1768.

LETTRE CXVII.

*Au R. P. ***, ſon ami.*

VOUS m'avez fait plaiſir de ne point dire que je vous avois écrit. Sans être myſtérieux, j'aime beaucoup qu'on ſoit diſcret; & quoiqu'au Couvent des SS. Apôtres, depuis environ vingt-huit ans, je n'ai jamais fait part à mes confreres des relations que je pouvois avoir : on devine ſi l'on veut, ou ſi l'on peut, mais on ne ſait rien : *Secretum meum mihi.*

J'ai vu dernierement les Cardinaux d'York, Corſini, & Jean-François Albani, dont j'eſtime infiniment les rares qualites, & ils ne m'ont rien appris de ce que je voulois ſavoir.

Je ſouſcris avec le plus grand plaiſir à tout ce que vous dites d'obligeant du Prélat Durini : il joint à l'aménité des François la ſagacité des Italiens, & il mérite de parvenir aux plus grands emplois.

Je

Je n'ai rien appris des dernieres résolutions du grand personnage dont vous me parlez ; je ne le vois que très-rarement, & très-politiquement : il ne me croit pas de ses amis. A-t-il tort ? a-t-il raison ? C'est ce qu'il ne pourroit sûrement pas lui-même décider, malgré toute la finesse qu'on lui suppose : mais très-certainement Dieu le sait, je ne lui en veux point, par la raison que je n'en ai jamais voulu à personne.

Je recommanderai la bonne œuvre dont vous me parlez aux éminentissimes Cardinaux Fantuzzi & Borromeo, qui ne respirent que la charité. Vous remettrez vous-même l'incluse que je vous fais passer à M. ***, & vous vous chargerez de m'envoyer sa réponse par la voie du Postillon ailé : cela sera prompt & sûr. Depuis quelque temps mes correspondances me tuent ; & cependant je ne puis m'en débarrasser. Ne perdez plus dorénavant une demi-page à me marquer plus de respect : j'aime que vous m'écriviez comme au Frere Ganganelli. Je suis toujours le même individu, quelques efforts qu'on fasse pour que je n'en croie rien : car, hélas ! si je voulois écouter & les étiquettes & les flatteurs, on me berceroit, & l'on m'enivreroit d'un ridicule encens.

J'aime à être tout simplement moi-même, & à ne point m'environner de tous les accompagnemens de la grandeur ; ce sont pour l'ordinaire de très-grandes petitesses qui m'impatien-

tent, & dont on n'eſt jaloux que lorſqu'on penſe très-petitement. Il n'y a pas d'apparence que notre ami commun puiſſe en revenir : il a une complication de maux dont chacun en particulier peut tuer l'homme le plus robuſte.

Je mitonne pour votre neveu, une place qui lui conviendra, pourvu qu'il veuille ſe captiver, & qu'il ſache entendre gronder ; car le Seigneur dont je veux le faire Secretaire, a la malheureuſe manie de s'emporter pour un rien, mais ſon cœur n'en eſt pas moins excellent : c'eſt un tic qu'il faut lui paſſer en faveur de ſa belle ame. Il reſſemble à Benoît XIV, qui finiſſoit toujours par accorder quelque grace à ceux qu'il avoit grondés. Vous voyez que je ſuis en train de jaſer, & que je n'ai point l'air d'une perſonne affairée. Quand j'ai dit mon bréviaire, & fini mes occupations, je cauſe plus qu'on ne veut, parce qu'alors j'en ai beſoin.

Je vous laiſſe avec vous-même, c'eſt-à-dire, avec la meilleure ſociété que je connoiſſe ; & je ſuis comme à l'ordinaire, & pour toute la vie, votre affectionné ſerviteur, *Le Carninal Ganganelli.*

A Rome, ce 6 Décembre 1768.



LETTRE CXVIII.

*A M. D***.*

IL ne ſuffit pas de faire l'aumône pour plaire à Dieu, car la charité s'étend à tout, il faut encore ne point vexer vos Fermiers, & ne point moleſter vos vaſſaux : on n'a point l'eſprit de la Religion, quand on exige avec la derniere ſévérité des minuties qu'on doit mépriſer. Le Chriſtianiſme ne connoît point ce ſordide intérêt qui s'étend ſur les plus petites choſes ; & l'on n'en a que l'écorce, lorſqu'on eſt toujours ſur le qui-vive avec ſes Fermiers, dans la crainte d'être trompé : le cœur ne peut être que terreſtre, quand on s'applique avec trop de contention à des détails terreſtres.

Eh ! pourquoi vous tourmenter, Monſieur, auſſi violemment pour des biens périſſables ? Le Royaume de Jeſus-Chriſt veut des adorateurs en eſprit & en vérité, dont le cœur ne ſoit pas rétréci par une conduite intéreſſée, & par des vues purement charnelles.

Je ſuis déſolé quand je vois des gens de bien qui craignent que la terre n'aille leur manquer ; & qui ſouvent, quoique très-riches, ſont attachés à une vile piece d'argent plus qu'un malheureux ouvrier.

J'oſe ajouter, Monſieur, que toutes vos œu-

vres de dévotion vous seront absolument inutiles, si vous n'êtes pas entiérement détaché des biens de ce monde, & si vous continuez à être le fléau de vos débiteurs par une trop grande avidité pour les richesses. Il faut savoir perdre plutôt que de vexer. L'esprit de justice que vous m'alléguez, ne s'allie point avec de continuelles méfiances, des inquiétudes sur l'avenir, & des tracasseries éternelles.

S'il y a quelques contestations entre vous & vos Fermiers, arrangez les choses plus à leur avantage qu'au vôtre; cela est conforme aux conseils de Jesus-Christ, qui nous ordonne de donner notre robe si l'on nous demande notre manteau, tout votre superflu, & même une partie de votre nécessaire, dans des besoins urgens, appartiennent aux pauvres: ainsi vous serez coupable si vous amassez. Voilà des vérités dures, mais ce n'est pas moi qui ai fait la Loi.

L'affaire dont vous me parlez ne peut être mieux qu'entre les mains de Monsignor Braschi: sa droiture répond à ses lumieres; & il n'y a point à craindre qu'il se laisse prévenir. Cependant si vous voulez, je lui en dirai deux mots. Je suis, Monsieur, avec les sentimens qui vous sont dus, &c. *Le Cardinal Ganganelli.*

A Rome, ce 21 du courant.

LETTRE CXIX.

*A Milord * * *.*

JE ne m'accoutume point à voir un génie comme le vôtre, dupe de la philosophie moderne. Vos lumieres devroient vous mettre à l'abri des sophismes qu'elle enfante, & qui nous réduisent à la triste condition des bêtes.

S'il y a un Dieu, comme la nature le crie de toutes parts il y a une Religion. S'il y a une Religion, elle ne peut être qu'incompréhensible, sublime, & aussi ancienne que le monde, comme émanant d'un Etre infini & éternel : si elle a ces caracteres, c'est sans contredit le Christianisme ; & si c'est le Cristianisme, il faut nécessairement le reconnoître pour divin, & y acquiescer de cœur & d'esprit.

Est-il donc croyable que Dieu n'ait déployé l'Univers d'une maniere aussi éclatante, que pour repaître les yeux d'un troupeau d'homme & d'animaux, qu'on doit confondre ensemble, comme n'ayant tous qu'une même destinée ; & que cette intelligence qui réside en nous, qui combine, qui calcule, qui s'étend plus que la terre, qui s'éleve plus que le firmament, qui se rappelle tous les âges passés, qui pénétre dans les siecles à venir, qui a enfin une idée de ce qui doit toujours durer, ne rayonne un moment que

pour se dissiper ensuite comme une foible vapeur ?

Quelle est cette voix qui crie en vous-même & à tout instant, que vous êtes né pour de grandes choses ? quels sont ces desirs qui se renouvellent continuellement, & qui vous font sentir qu'il n'y a rien dans ce monde qui puisse remplir votre cœur ?

L'homme est un malade qui se roule dans ses propres douleurs, tant qu'il s'éloigne de Dieu, & la lumiere de sa raison qu'il étouffe, le laisse au milieu d'une nuit qui fait horreur.

La même vérité qui vous assure de votre existence, je veux dire ce témoignage intime de vous-même, nous assure de celle de Dieu ; & elle ne peut vous en donner une vive idée, sans vous imprimer celle de la Religion. Le culte que nous rendons à l'Etre suprême, est tellement lié avec lui, que notre cœur n'est satisfait que lorsqu'il lui rend hommage, que lorsque nous nous conformons à l'ordre qu'il a établi.

S'il y a un Dieu, il doit être nécessairement bienfaisant ; & s'il est bienfaisant, vous devez par la plus juste conséquence, le remercier de ses bienfaits. Celui de l'existence, comme celui de la santé, ne vient absolument point de vous : vous n'étiez rien il y a vingt sept ans ; & tout-à-coup vous êtes devenu un corps organisé ; enrichi d'un esprit qui lui commande en maître, & qui le mene au gré de sa volonté.

Cette réflexion vous engage à chercher l'Au-

teur de la vie ; & vous le trouvez en vous-même, quand vous voulez vous ſonder, & dans tout ce qui vous entoure, ſans qu'aucun de ces objets puiſſe ſe vanter d'être une parcelle de ſa ſubſtance ; car Dieu eſt ſimple, indiviſible, ne pouvant abſolument s'amalgamer avec les élémens.

Si la Religion qu'il a établie a pris diverſes formes, ſi elle s'eſt perfectionnée depuis la venue du Meſſie, c'eſt que Dieu l'a traitée comme notre raiſon, qui d'abord n'eſt qu'une foible lumiere, & qui ſe développant enſuite peu à peu, paroît dans le plus beau jour.

D'ailleurs eſt-ce à l'homme à interroger Dieu ſur ſa conduite ; eſt-ce lui qui réglera ſes voies, & qui lui aſſignera ſa maniere d'opérer ? Dieu ſe communique à nous, mais en ſe réſervant toujours le droit d'agir en maître, parce qu'il n'y a rien qui ne lui ſoit réellement ſoumis. S'il nous manifeſtoit clairement ici-bas ſes deſſeins, ſi les myſteres qui nous étonnent & qui nous atterrent, nous étoient développés, ce ſeroit la viſion intuitive qu'il nous réſerve après cette vie, & il ſeroit inutile de mourir. L'évidence n'eſt que pour le ciel, *cognoſcam, ſicut & cognitus ſum* : & nous voulons anticiper ce moment, ſans penſer que tout eſt réglé par une ſageſſe infinie, & que nous n'avons autre choſe à faire qu'à nous ſoumettre & à adorer. L'incrédule ne change rien aux deſſeins de Dieu, quand il oſe s'élever contre lui. Il entre

même dans son plan, ce plan vaste où le mal concourt avec le bien, pour l'harmonie de ce monde & pour le bonheur de l'autre.

La nature & la Religion dérivent également de Dieu, & elles ont l'une & l'autre, quoique d'une maniere tout-à-fait différente, leurs mysteres & leurs incompréhensibilités; & par la même raison qu'on ne nie pas l'existence de la nature, quoique ses opérations nous soient souvent cachées, on ne peut ni on ne doit nier celle de la Religion, malgré ses obscurités.

Il n'y a rien ici qui n'ait un côté ténébreux, parce que notre ame appesantie par un corps qui l'offusque & qui l'aggrave, ne seroit pas capable de tout voir. Elle est en quelque sorte dans son enfance, & il lui faut des jours proportionnés à la foiblesse de sa vue, jusqu'à ce que la mort la dégage du poids qui l'accable. C'est comme un tendre oiseau qui palpite & qui crie dans son nid, jusqu'à ce qu'il puisse s'élancer dans les airs, & voler.

Les gradations de la Religion sont admirables aux yeux du vrai Philosophe. Il la voit d'abord comme un crépuscule qui sort du sein du chaos; ensuite comme l'aurore qui annonce le jour; enfin il apperçoit ce jour, mais environné de nuages, & il sent qu'il ne sera parfaitement serein & dans son midi, & qu'au moment où les cieux nous seront ouverts.

L'incrédule qui sans principe fronde la Révélation, en a-t-il donc une particuliere qui lui

assure que celle que nous croyons, est absolument chimérique ? Mais dans quel temps & dans quel lieu cette lumiere secrete est-elle venue l'éclairer ? Est-ce au moment où ses passions le dominent & l'absorbent, est-ce au milieu des spectacles & des plaisirs où il passe ordinairement sa vie ?

Il est étonnant, Milord, comment des hommes abandonnent toute l'autorité de la Tradition, éludent toute la force des plus grands témoignages, pour s'en rapporter aveuglément à deux ou trois personnes qui leur donnent des leçons d'incrédulité. Ils ne veulent aucune inspiration, & ils les regardent comme des gens inspirés ; d'où il est aisé de conclure qu'il n'y a que les passions qui attachent à l'incrédulité. On abhorre une Religion qui gêne, quand on veut suivre le torrent des vices, quand on veut nager au milieu des flots d'un monde couvert de vagues & d'écume.

Le Christianisme est un superbe tableau tracé de la main de Dieu, & qu'il présenta lui-même aux hommes, lorsqu'il n'étoit encore qu'ébauché, jusqu'au moment où Jesus-Christ vint l'achever, en attendant qu'il lui donne le lustre & les couleurs qu'il doit avoir dans l'éternité.

Alors il n'y aura plus d'autre objet qui fixera nos regards, parce qu'il sera dans l'essence de Dieu même, faisant un tout avec lui, selon l'expression de S. Augustin.

Cette marche est conforme au temps qui cons-

titue cette vie, & qui n'exifte que par fucceffion. Ainfi Dieu a varié les formes de la Religion, parce que nous fommes dans un monde qui varie ; & il la fixera d'une maniere immuable dans le ciel, parce qu'on n'y connoît point le changement. Ce font ces combinaifons & ces proportions qui font éclater la fageffe de l'Etre fuprême. La Religion étant pour l'homme, il a voulu qu'elle fuivît les progreffions de l'homme felon fes différentes manieres d'exifter.

On ne voit rien de tout cela, lorfqu'on eft terreftre ; & vous en jugeriez comme moi, fi vous étiez dégagé de tous ces plaifirs, de toutes ces richeffes qui vous matérialifent malgré vous. Le Chriftianifme eft efprit & vie ; & l'on s'en éloigne prodigieufement, lorfqu'on ne s'occupe que de ce qui eft corporel. Les ames ne deviennent lumineufes à la mort, que parce qu'elles n'ont plus de corps qui les affiégent & qui les offufquent. La vraie Philofophie fait ce que la mort fera, en dégageant l'homme de tout ce qui eft charnel ; mais ce n'eft pas la Philofophie moderne, qui ne connoit d'exiftence que celle de la matiere, & qui regarde la métaphyfique comme une fcience purement chimérique, quoiqu'elle foit plus certaine que la phyfique même, qui n'eft appuyée que fur les fens.

Je n'entre point dans les preuves de la Religion, parce qu'elle ont été fi fouvent & fi bien expofées dans des Ouvrages immortels, que je ne ferois que répéter. Jefus-Chrift eft le

principe & la fin de toutes choses, la clef de tous les mysteres de la grace & de la nature ; de sorte qu'il n'est point surprenant qu'on s'égare dans mille systêmes absurdes, lorsqu'on n'a point cette sublime boussole. Je ne puis vous rendre raison de rien dans le physique comme dans le moral, écrivoit le célebre Cardinal Bembo à un Philosophe de son temps, si vous n'admettez Jesus-Christ. La création de ce monde même est inexplicable, incompréhensible, même impossible, s'il n'a pas été fait pour le Verbe incarné : car Dieu ne peut avoir d'autre objet dans tout ce qu'il opere, que ce qui est infini. Voilà pourquoi Jesus-Christ est appellé par S. Jean, l'*Alpha* & l'*Omega*, & que l'Apôtre nous dit que les siecles ont été faits par lui : *Per quem fecit & sæcula.*

Etudiez à fond cet Homme-Dieu, autant qu'une créature en est capable, & vous trouverez en lui tous les trésors de la science & de la sagesse, & vous l'appercevrez comme le premier anneau de la chaîne qui lie toutes les choses visibles ou invisibles, & vous le reconnoîtrez pour ce souffle divin qui fait germer dans les cœurs la justice & la sainteté.

L'incrédule ne pourra jamais répondre d'une maniere satisfaisante, quand on lui demandera ce que c'est que le Christ, cet homme tout-à-la fois si simple & si divin, si sublime & si abject, si pur dans tout le cours de sa vie, si grand au moment de sa Passion, si magnanime à sa mort.

Il faut cependant ici répondre sans tergiverser. Si ce n'est qu'un homme, il n'est plus qu'un imposteur ; car il a dit qu'il étoit Dieu, & dès-lors que deviennent ses sublimes vertus, que devient son Evangile, qui défend d'employer jusqu'au moindre équivoque ; & comment rendre raison de ses victoires & de celles de ses Disciples dans toutes les parties du monde ? Et si c'est un Dieu, que doit-on penser de sa Religion, & de ceux qui osent la combattre ?

Ah ! Milord, voilà ce qu'il faut connoître, ce qu'il faut approfondir, plutôt que toutes les sciences profanes auxquelles vous vous livrez. Les sciences finiront : *linguæ cessabunt*, *scientia destruetur* ; & il n'y aura que la connoissance de Jesus-Christ qui surnagera sur l'abîme où les temps & les élémens iront s'engloutir.

Considérez-vous vous-même, & cette vue vous conduira nécessairement à la vérité. Le plus petit mouvement de votre doigt vous indique l'action de Dieu sur votre personne, cette action vous annonce une Providence, cette Providence vous avertit que vous êtes cher au Créateur, & cet avertissement vous conduira de vérités en vérités, jusqu'à celles qui sont révélées.

Si vous n'êtes ni le créateur de vous-même, ni votre derniere fin, vous devez nécessairement chercher celui qui renferme ces deux qualités. Eh ! que peut-il être, s'il n'est Dieu ?

La Religion sera toujours sûre de gagner son

procès aux yeux de tous ceux qui auront des principes. Il suffit de remonter à sa source, de l'analyser & de la suivre jusqu'où elle doit aboutir, pour connoître sa véracité; mais on la défigure, on la déshonore, & ce n'est plus qu'un squelette que les impies mettent en sa place. Alors je ne suis point surpris si ceux qui ne sont pas instruits, & qui jurent sur la réputation des esprits à la mode, en ont peur.

J'attend, Milord, de la droiture de votre ame & de l'étendue de votre esprit un jugement plus solide que celui que vous avez porté jusqu'ici du Christianisme. Désappropriez-vous de tous les systêmes & de toutes les opinions dont vous-vous êtes malheureusement rempli. Entrez comme un homme tout nouveau dans le chemin que la Tradition vous ouvrira, & vous jugerez tout différemment. Appellez de vos préventions à vous-même; car ce n'est pas vous jusqu'ici qui avez prononcé. Pour moi j'agis réellement d'après ce que me disent mon cœur & mon esprit, quand je vous assure de toute l'étendue de mon affection avec laquelle je serai toute la vie votre serviteur, &c. *Le Cardinal Ganganelli.*

A Rome, ce 29 Novembre 1768.



LETTRE CXX.

A M. le Comte * * *.

Les réflexions que vous faites, Monsieur le Comte, sur l'état présent des différentes Cours de l'Europe, sont très-judicieuses. On voit que vous les connoissez parfaitement, & que, sans être dans les cabinets des Princes, vous savez au mieux ce qui s'y passe.

C'est une belle chose que d'être au niveau de son siecle pour bien le connoître, & pour appercevoir les ressorts qui font agir les personnages qui brillent sur la scene du monde.

L'homme dont vous me parlez, est un homme de laine, sans consistance & sans fermeté, sur lequel par conséquent on ne peut absolument compter. Il est une autre personne que vous connoissez, zélée, comme on doit l'être, pour l'auguste Maison de Bourbon; mais elle part de son Palais avec la résolution la plus ferme de parler fortement au Saint Pere pour l'affaire de Parme; & à peine est-elle devant lui, qu'elle n'ose plus rien dire. Quant au petit Prélat qui devoit agir & se constituer Médiateur, c'est une ame indécise qui remet toujours les choses au lendemain, & qui n'a point d'autre réponse que: *vederemo*.

On pourroit bien en dire un mot au Général

des * * * ; mais il n'eſt pas à propos de le compromettre, & ſur-tout aujourd'hui que le ſecret même impoſé par le Saint Office, n'eſt pas gardé. Quant à ſon Aſſiſtant, c'eſt bien un bon homme.

La France & l'Eſpagee ont ici beaucoup de Grands, qui, avec raiſon, leur ſont attachés ; mais ils ſont tourmentés par tant de perſonnes qui les aſſiégent, & qui font parler le Ciel comme elles veulent, qu'ils n'oſent s'expliquer.

La petite dévotion qui par-tout malheureuſement n'eſt que trop en uſage, ſouffle à tout moment qu'on doit tout ſacrifier pour ſoutenir les intérêts de Dieu ; comme ſi Dieu exigeoit que ſon Premier Miniſtre ſur terre ſe brouillât avec toutes les Puiſſances Catholiques, pour ſoutenir des droits Seigneuriaux, & pour conſerver bon gré mal gré un Corps qui ne peut plus faire de bien, dès qu'on eſt prévenu contre lui. Car, ſuppoſons pour un moment que ce ne fuſſent que des préventions, il eſt toujours vrai qu'on ne peut plus opérer aucun bien, quand on eſt en butte à des Princes puiſſans ; mais il eſt impoſſible de faire entendre raiſon ſur cet objet à ceux qui ont adopté une maniere de penſer conforme à leurs opinions.

Tout cela forme un labyrinthe, où l'on ne voit point d'iſſue, & le meilleur parti qu'on puiſſe prendre, c'eſt de garder le ſilence, & d'attendre les momens de Dieu. Il ſaura bien

quand il voudra changer les esprits, leur faire connoître ses desseins.

Le mal est que, plus on attend, & plus on s'aigrit. Je suis persuadé, Monsieur le Comte, malgré tout le talent que je vous connois, que vous ne voyez pas de moyens faciles pour nous tirer d'embarras. Nous avons affaire à des gens qui jettent les hauts cris, quand on parle d'accommodement; & il est impossible de leur rien dire, parce qu'ils se croient inspirés.

Cela n'empêche pas que je ne sois indigné de certains propos qu'on tient contre Clément XIII, d'autant plus qu'il n'est jamais permis de parler contre le Grand-Prêtre, & que nous lisons dans l'Epître de S. Jude, que S. Michel n'osa pas proférer des imprécations contre le démon même, mais qu'il se contenta de lui dire: que Dieu te commande: *Non est ausus judicium inferre blasphemiæ, sed dixit: imperet tibi Dominus.*

D'où je conclus que presque tous les hommes, de quelque maniere qu'ils pensent, font plier la Religion devant leurs préjugés. Les uns sont excessivement amis du Corps Religieux qui fait aujourd'hui le sujet des contestations; les autres, excessivement ennemis; & il en résulte qu'on ne voit point les choses comme elles doivent être vues, & que ce n'est plus la vérité qu'on écoute, mais la passion. Pour moi qui tins toujours le milieu entre les partis extrêmes, & qui détestai toujours les cabales & les préjugés, je pense

qu'un Pape n'a rien de mieux à faire que d'examiner sous les yeux de Dieu toutes les pieces pour & contre, ainsi que tous les inconvéniens qui résultent d'un côté ou de l'autre, & c'est alors qu'il peut & doit prononcer : car il est juge, & je n'ai jamais prétendu qu'il fut le simple exécuteur des simples volontés des Princes. Il n'y a que celui qui a établi un Ordre Religieux, qui puisse le détruire ; mais il en a tellement le droit, qu'il faudroit être insensé pour le lui contester.

Ce qui me rassure au milieu de tous ces maux, c'est que la barque de S. Pierre doit toujours être agitée, & que le Seigneur doit toujours la soutenir au milieu même des plus grandes tempêtes. Vous en êtes persuadé mieux que personne, vous, Monsieur, qui, toujours appliqué à méditer les vérités éternelles, ne voyez tout ce qui a rapport à la Religion qu'avec les yeux de la foi.

Ce sont ces yeux bien différens des yeux philosophiques, qui nous élevent au dessus de ce monde, & qui nous répandent dans l'immensité de Dieu. Aussi n'y a-t-il rien de plus absurde que de dire avec les Philosophes modernes, que le Chrétien n'a que des vues excessivement bornées. Une ame qui s'étend jusque dans l'éternité, & qui s'éleve au dessus de l'univers, pour arriver jusqu'à Dieu, esprit purement immatériel, peut-elle être une ame rétrécie dans ses idées ?

Quand on voudra faire le parallele de la Re-

ligion avec la Philofophie, on ne tardera pas à s'appercevoir que l'une étend immenfément toutes les facultés de l'efprit, & que l'autre les refferre dans un cercle extrêmement étroit. Ce monde eft pour un Philofophe du temps le *nec plus ultrà*; & ce monde n'eft qu'un atome pour le Chrétien. L'un en fait fon bonheur & fa fin; l'autre ne le regarde que comme une figure qui paffe, & n'y donne qu'un fimple coup d'œil. L'un l'adore, parce qu'il eft & fon tout & fon Dieu; l'autre ne l'envifage que comme une vapeur qui va bientôt fe diffiper.

Ne comptez point fur le Prélat *** il eft trop occupé.

S'il arrive ici quelque changement, je ferai prompt à vous en avertir. Mais il faut une terrible fécouffe pour que cela ait lieu. J'ai l'honneur d'être, Monfieur le Comte, &c.

Mes complimens à M. l'Abbé.

LETTRE CXXI.

A un Prélat.

VOUS m'avez obligé fenfiblement d'avoir rendu fervice au Révérend Pere Aimé de Lamballe. C'eft un Capucin que j'affectionne fingulierement, à raifon de fes bonnes qualités. Il a les vertus de fon état, c'eft-à-dire qu'il eft humble, doux, zélé & fort appliqué à mainte-

tenir la Regle dans toute sa vigueur.

J'attends avec impatience votre retour, d'autant mieux que nous aurons à parler sur ce qu'on dit beaucoup, & sur ce qu'on ne fait rien : *Si discorre assai e non si fa niente.*

Chaque jour nous apporte les nouvelles les plus extraordinaires, & chaque jour les détruit. Quand les esprits fermentent, & qu'il y a de grandes affaires sur le tapis, chacun s'érige en politique & en nouvelliste, sur-tout dans Rome où nous avons un monde de spéculateurs & d'oisifs : *una folla di otiosi.*

Les uns craignent, les autres esperent ; cette vie n'étant qu'une succession d'inquiétudes & de desirs. On bébitoit hier que le Roi de Naples faisoit défiler des troupes jusqu'à nous. S. Ignace qui fut enflammé de la gloire de Dieu, ne prévoyoit pas qu'il y auroit un jour tant de fermentation pour ses enfans. On dit néanmoins qu'il demanda pour eux à Dieu, qu'ils fussent toujours souffrans. En ce cas il a été sûrement exaucé ; car il faut convenir que depuis quelque temps ils ont essuyé bien des calamités. J'ai été réellement très-touché de leurs maux ; ils sont doublement mes freres à titre d'hommes & de Religieux ; &, si l'on traite ainsi le bois verd, que sera-ce du bois sec ? *Quid in arido fiet ?*

Vous ne trouverez plus ici votre Directeur. Nous l'avons enterré. Cette mort qui vient toujours se présenter sans qu'on l'appelle, ne nous

qu'il vit : chacun s'empresse alors d'en donner ; au lieu qu'après sa mort, il est promptement oublié, & souvent même de la part de ceux qui lui doivent tout ce qu'ils sont.

Je vous exhorte, Monsieur, à continuer toujours vos travaux littéraires, si utiles au Public, pourvu que ce ne soit pas au détriment de votre santé, & à me croire encore mieux que je ne puis dire, votre affectionné serviteur, *Le Card. Ganganelli.*

A Rome, ce 13 Septembre 1768.

LETTRE CXXIII.

*A l'Ambassadeur de * * *.*

C'EST donc un parti pris ; & l'on aimera mieux se brouiller avec toutes les Puissances Catholiques, & encourir tous les périls, que de s'accommoder avec le Duc de Parme, malgré toutes les conséquences, qui en résultent. On diroit, par la fermeté avec laquelle on continue de répondre aux Puissances, qu'il s'agit de soutenir la foi, ou que nous avons une Armée de deux ou trois cents mille hommes à déployer.

Que prétend-on faire, quand on écrit aussi fortement lorsqu'on est si foible, quand on montre tant d'infléxibilité, lorsqu'on n'a point de

raiſons pour réſiſter ? je crains toujours qu'on n'irrite les Souverains de plus en plus.

Comment cela doit-il vous paroître à vous, Monſieur, qui connoiſſez mieux que perſonne les droits & les intérêts des Cours ; à vous, qui avez étudié la politique toute votre vie, & qui en reconnoiſſois tous les reſſorts ; à vous qui, par les profondeurs de vos vues, percez juſques dans l'avenir ?

Sommes-nous donc las de la paix dont nous jouiſſions ? on voit qu'on nous enleve à droite & à gauche, les plus brillantes poſſeſſions, & l'on paroit ne pas s'en occuper. Il y a des temps où il eſt d'un danger extrême de les laiſſer entamer, parce qu'alors on vous prend tout ce que vous avez : *laſciate prender le fibie, ſi prendono le ſcarpe.*

Si l'affaire de Parme, comme celle des Jéſuites, intéreſſoit la foi, alors il ne pourroit y avoir ni temporiſation, ni accomodement, ni capitulation, parce que la réponſe des Pontifes, à celui qui voudroit altérer la foi, c'eſt de ſe laiſſer égorger.

Ce qu'il y a de ſûr, c'eſt que les Souverains finiront par faire ce qu'il leur plaira, & qu'on ſe verra obligé de céder, & peut-être même dans un temps où l'on rejettera toute ſoumiſſion.

Rome n'eſt plus dans ces temps, où des hommes de tout rang venoient lui apporter tous leurs hommages & leurs vœux. Et quand elle y feroit, pourroit-elle conſciencieuſement bleſſer

les droits des Couronnes, & se mettre dans le cas de causer peut-être un schisme effrayant?

Rien n'est plus terrible que de diviser le Corps de Jesus-Christ : Rome est le centre d'unité ; & elle ne doit pas, pour des articles qui ne touchent, ni la morale, ni le dogme, exposer ceux qui vivent dans son sein, à s'en séparer.

Si, lorsque les Souverains commencerent à se plaindre des Jésuites, le Général eût lui-même écrit aux Monarques pour fléchir leur courroux, pour leur demander qu'on punît sévérement ceux qui avoient pu les offenser ; si le Saint Pere lui-même eût suivi ce plan, les Monarques auroient pu s'appaiser ; & je pense réellement qu'ils l'eussent fait, pourvu toutefois qu'on eût offert une réforme ; mais on s'est obstiné, & l'on s'obstine encore à soutenir la Société : & voilà ce qui souleve tous les esprits.

Le Général des Carmes, le P. Pontalti, fut un excellent politique, lorsqu'il écrivit lui-même au Roi de Portugal, pour le supplier d'empêcher ses Religieux de commercer au Brésil. Il conseilla au R. P. Ricci de faire la même démarche ; mais il ne voulut pas s'y prêter.

Quel est le Souverain qui ne soit pas maître de conserver dans ses Etats, ou d'en expulser ceux qui lui déplaisent ? J'ose dire que le Ministre actuel n'a pas bien saisi cette affaire, & qu'il n'en a pas vu toutes les suites : *sono belli occhi che non vedono niente.*

Avignon, Benevent & Porte-Corvo nous annoncent que si on ne s'accommode promptement, on prendra encore d'autres pays; & voilà comment on perd insensiblement des domaines, dont une longue jouissance rend la possession très-légitime.

Benoît XIV, quoique timide, auroit satisfait les Souverains dans cette crise; & il est fâcheux que Clément XIII, dont nous respectons tous la piété, ainsi que celle du Cardinal son neveu, apperçoive les choses sous un autre point de vue. J'ai osé lui en parler, & il en a paru frappé; mais aussi-tôt les gens intéressés à l'entretenir dans la façon de penser qu'ils lui ont suggérée, se présentent, & lui font des raisonnemens spécieux, pour qu'il persiste dans ses sentimens. On lui dit qu'un Corps Religieux, qui a rendu les plus grands services dans les deux Mondes, qui fait un vœu d'obéissance expresse au St. Siege, doit être absolument conservé, & que ce n'est qu'en haine de la Religion qu'on cherche à le détruire; mais on ne lui dit pas que le Pere commun des Fideles ne doit point irriter les Princes les plus religieux & les plus obéissans au St. Siege; mais on ne lui dit pas qu'il en peut résulter une scission entre le St. Siege & le Portugal, & qu'un Chef de l'Eglise doit trembler, quand il s'agit d'une séparation qui peut avoir les suites les plus funestes.

Ce n'est rien quand on ne perd que quelques portions de terre, en comparaison des ames qui

qui se perdroient par le schisme. Quel tableau que l'Angleterre pour Clément VII, s'il vivoit aujourd'hui ! on en frémit d'horreur. Certainement les Souverains qui regnent actuellement, ne penseroient jamais à se séparer ; mais peut-on répondre de ceux qui leur succederont ? Ce n'est pas toujours ce qui se présente sous un air de piété, qui est le plus expédient. Un Pape est établi Chef de l'Eglise, pour arracher comme pour planter : les bons Livres qu'auront laissé les Jésuites, subsisteront après eux. Les Ordres Religieux n'ont reçu en partage, ni l'infaillibilité, ni l'indéfectibilité ; s'ils venoient tous à s'éteindre aujourd'hui, ce seroit sans doute une grande perte ; mais l'Eglise de Jesus-Christ n'en seroit ni moins sainte, ni moins apostolique, ni moins respectable. Les Sociétés Religieuses sont sur le pied de troupes auxiliaires ; & c'est au Grand Pasteur à examiner quand elles sont utiles, & quand elles ne le sont plus.

Les Humiliés, les Templiers même, firent du bien pendant quelque temps, parce qu'il n'y a point d'Ordre qui n'édifie, sur-tout dans les commencemens de son institution ; & ils ont été éteins quand les Rois & les Papes l'ont jugé à propos.

Certainement je regretterai le bien que les Jésuites pouvoient opérer ; mais je regretterois encore davantage les Royaumes qui pourroient se séparer. Ces Peres doivent sentir eux-mêmes la justesse de mes raisons ; & j'ai la présomption

de croire que je les en ferois convenir, si j'avois une conférence avec eux, & s'ils vouloient bien se dépouiller des préjugés attachés à toutes les conditions. Si le P. Timoné, mon ami, avoit été leur Général, ils ne périssoient pas.

C'est ainsi que je pense, quoique Religieux, & j'en dirois autant de mon Ordre même, s'il devenoit en butte aux Princes Catholiques.

Il est certaines dévotions, qui heureusement ne m'ont jamais ébloui. Je pese les événemens selon la raison & la vérité ; & comme ce sont deux lumieres sûres, je me détermine d'après leur jugement.

S'il n'y avoit point dans l'Eglise d'autre parti que celui de Jesus-Christ, chaque Fidele attendroit en paix les événemens marqués par la providence, sans se passionner pour Cephas & pour Apollon. Mais on ne se laisse plus conduire que par des affections sensibles ; & parce qu'on aura connu un Religieux qui a édifié par sa conduite, & qui n'a enseigné que de très-bonnes choses, on en conclura qu'on ne peut ni ne doit éteindre l'Ordre dont il est membre. Est-ce là raisonner ? est-ce juger ?

Quand on n'a vu, ni l'instruction d'une affaire, ni les raisons sur lesquelles on doit juger, il est absurde de vouloir prononcer. Voilà un grand procès entre les Souverains & un Corps Religieux, célebre par ses talens & par son crédit ; & si l'on n'en connoît pas les clauses, peut-on & doit-on affirmer en l'air ? Je ne pré-

tends point, encore une fois, qu'on doive détruire les Jésuites; mais je pense qu'on doit examiner les raisons des Souverains, & les supprimer, s'il y a de fortes raisons pour le faire.

On ne sait point encore précisement pourquoi les Templiers furent détruits, & l'on veut déja savoir pourquoi les Jésuites pourroient l'être. Je souhaite de tout mon cœur qu'ils se justifient, & qu'il n'y ait ni schisme, ni destruction; car j'ai l'ame vraiment pacifique, & incapable de haïr personne, encore moins un Ordre Religieux.

J'ai l'honneur d'être, &c.

A Rome, ce 29 Octobre 1768.

LETTRE CXXIV.

*Au M. le Marquis de ***.*

Nous voilà dans la plus grande crise qu'il y eut jamais. Toute l'Europe tonne contre nous, & malheureusement nous n'avons rien à opposer à cette bruyante tempête: le Pape se confie à la providence; mais Dieu ne fait pas des miracles toutes les fois qu'on en desire; & d'ailleurs opéreroit-il des prodiges, pour que Rome jouisse d'un droit seigneurial sur le Duché de Parme?

Rome n'a qu'une autorité purement spirituelle sur tous les Royaumes Catholiques, & son autorité temporelle n'existe que pour l'Etat Ecclésiastique, & encore est-ce par la concession des Souverains auxquels on veut résister.

Peut-on oublier que la Cour de Rome doit à la France presque toutes ses richesses & toute sa splendeur ? & si l'on s'en souvient, comment ne pas déférer aux volontés de Louis XV, d'autant plus qu'il ne demande que des choses qu'il a droit de demander.

Je compare les quatre principaux Royaumes qui soutiennent le St. Siege, aux vertus cardinales, la France à la force, l'Espagne à la tempérance, &c.

Le St. Siege ainsi environné, se montre redoutable à ses ennemis; & c'est alors qu'on peut lui dire: *cadent à latere tuo mille, & decem millia à dextris tuis; ad te autem non appropinquabit.*

Je gémis, je vous l'avoue, mon très-cher Monsieur, à la vue des maux que tout cela nous prépare, & je dirois volontiers que ce calice d'amertume s'éloigne de nous, non parce qu'on nous ôte notre manteau, & qu'on peut nous ôter notre robe, mais parce que je crains un schisme; & combien de malheurs n'entraîneroit-il pas, quoique la Religion ne puisse jamais périr!

Si le St. Pere dont le cœur est la pureté même, vouloit seulement se faire représenter

les actes de bienfaisance des Monarques François envers le St. Siege, il n'héfiteroit pas de déférer aux defirs de Louis XV, touchant le Duché de Parme; mais vous favez que chaque chofe a deux côtés, & que l'afpect fous lequel on préfente celle-ci au St. Pere, eft abfolument contraire aux vues des Souverains.

On fentira la néceffité de revenir fur fes pas, &, fi ce n'eft pas ce Pape-ci, ce fera fon fucceffeur, chofe d'autant plus fâcheufe, que Clément XIII eft un Pontife digne des premiers fiecles de l'Eglife par fa piété, & qu'il mérite d'être béni par tous les Royaumes qui reconnoiffent fon autorité.

Le Sacré College pourroit lui faire des repréfentations; mais, outre qu'il eft partagé de fentimens fur l'affaire de Parme., & fur celle des Jéfuites, le Pape n'en feroit toujours que ce que lui diroit fon Confeil.

Je ne fuis point étonné de ce que M. le Cardinal *** s'intéreffe vivement à la Société & à fon Général; il a des raifons toutes naturelles pour lui être attaché: mais je fuis furpris de ce que l'a confulté de préférence fur cet objet, tout le monde fachant quelle eft fa maniere de penfer. On ne doit jamais dans des circonftances critiques, prendre confeil que de ceux qui font entiérement défintéreffés; autrement on devient fans le vouloir, & même fans s'en défier, un homme de parti.

C'eft une belle chofe de n'aimer que la vé-

rité, & de la connoître telle qu'elle est. Tant d'illusions en prennent tellement l'apparence, qu'on y est souvent trompé. Quand on veut la voir sans nuage dans une affaire qui se présente, il faut se dénuer de tout ce qu'on sait, s'instruire comme si l'on ne savoit rien, enfin prendre conseil des personnes qui voient & qui jugent sans préoccupation.

Il faut outre cela avoir une droiture d'intention qui nous mérite d'obtenir des lumieres surnaturelles; car le Seigneur sonde nos cœurs & nos reins; & si ce n'est pas l'amour de la justice qui nous anime dans nos recherches, il nous abandonne à nos propres ténebres.

Je suis de toute la plénitude de mon cœur, &c.

A Rome, ce 7 Janvier 1769,

LETTRE CXXV.

A un Religieux de son Ordre.

LA providence, en m'élevant au Cardinalat, ne m'a point fait perdre de vue l'endroit d'où je suis sorti : c'est une perspective qui m'est toujour présente, & que je trouve admirable pour écarter l'amour-propre. La dignité que je possede, & pour laquelle je n'étois pas né, a plus d'épines que de roses, & en cela elle ressemble à toutes les places éminentes.

Je suis souvent obligé d'être d'un avis contraire à celui de la personne du monde que je respecte le plus, & qui mérite davantage toute ma reconnoissance. C'est le plus cruel combat que puisse éprouver mon cœur.

La charité n'a pas toujours des choses gracieuses à dire, comme étant inséparable de la vérité. Mais bien des personnes prennent le change sur cet objet, s'imaginant que la charité est toujours douce & toujours complaisante : en ce cas elle ressembleroit à la flatterie. Il y a des circonstantes où la chrité s'enflamme, où elle éclate, où elle tonne. Les Peres de l'Eglise qui en furent remplis, ne parloient que par son organe, & lors même qu'ils exprimoient le plus vivement leur zele.

Quand vous écrirez à l'Evêque de * * *, vous lui ferez mes complimens sinceres, & vous lui direz qu'on a tout employé pour pacifier les choses, & que tout est inutile. Dieu tôt ou tard manifestera ses volontés ; car c'est toujours lui que nous devons avoir en vue.

Vous me rendez la vie, en m'apprenant que notre ami commun n'en mourra pas. Ses lumieres sont d'un grand secours pour ceux qui le consultent. Il a le suprême talent de diriger, sans avoir les petitesses de la plupart des Directeurs : car il faut convenir que bien des hommes qui dirigent, auroient eux-mêmes besoin d'être dirigés ; & ce sont presque toujours les femmes qui les perdent, en ayant pour eux des atten-

tions qu'on ne doit qu'à Dieu. Il leur semble, lorsqu'elles voient celui en qui elles ont mis leur confiance, que c'est au moins l'Archange Gabriel. Il est sans doute à propos qu'on ait une véritable estime pour ceux qu'on consulte, & qu'on écoute comme les oracles de la Loi; mais cela ne doit pas aller à l'excès.

Toute personne qui est dans un continuel enthousiasme de son Directeur, peut se persuader qu'il y a beaucoup de motifs humains dans un tel attachement.

Quelle surprise pour une multitude de dévotes qui, croyant être sincerement à Dieu, ne sont qu'à leur Directeur, & qui, au moment de leur mort, entendront de la bouche suprême qui prononcera les derniers arrêts: Comme ce n'est pas pas moi que vous avez aimé, retirez-vous; je ne vous connois pas: *Discedite, nescio vos.*

C'est ce qui m'a long-temps fait trembler sur le chapitre des Directeurs. J'aurois bien souhaité que celui qui fut jadis le mien à Rome, & qui est mort en odeur de sainteté, eût rendu publique sa maniere de diriger. Il étoit un homme céleste qui élevoit au-dessus de l'humanité, & qui vouloit absolument qu'on l'oubliât, pour qu'on ne s'attachât qu'à Dieu seul.

Il nous manque en Italie un bon livre sur la Direction. Nous en avons une multitude qui ne contiennent que des lieux communs. Mais il faudroit pour le composer, premierement, l'esprit

de

de Dieu ; secondement, une grande connoissance du cœur humain ; car on ne peut croire avec quelle adresse l'amour-propre & mille affections sensibles vont s'y placer, tandis qu'on se persuade que ce sont des sentimens sublimes & dignes des regards de l'Eternels. Voilà pourquoi il est si difficile de nous juger.

Je vous souhaite ce que vous pouvez desirer, parce que je sais que vous ne desirez que d'excellentes choses, & je suis votre cher & affectionné serviteur de tout mon cœur, *Le Cardinal Ganganelli.*

Au Couvent des SS. Apôtres.

LETTRE CXXVI.

*A M. le Comte de ***.*

NOUS sommes enfin convoqués pour une Consistoire qui doit terminer de grandes choses. On y mettra sur le tapis les malheureuses affaires qui nous ont brouillés avec les Puissanc depuis du temps. Il paroît que le Saint Pere se sentant enfin hors d'état de résister, acquiescera aux desirs de la Maison de Bourbon. Il mettra du moins en délibération les causes de son mécontentement, & chacun donnera son avis.

Plût a Dieu qu'on eût suivi ce plan dès le commencement ! Mais on ne voit souvent les

suites d'une fâcheuse affaire, que lorsqu'on s'y est engagé.

Je vous conseille d'en conférer avec....... Rome, quoique renommée pour sa politique, n'est pas toujours..... Vous m'entendez.

Les Ministres continuent de porter les plaintes les plus ameres; & les parties intéressées à ne rien terminer; forment des circonvallations, des obsessions, & .... Votre esprit vous dira le reste.

Il y a tout lieu de présumer que la France, l'Espagne & le Portugal auront, &c.

Je ne vous dirai rien, si l'on m'impose silence, & certainement vous m'approuverez. Je ne veux pas qu'on me vitupere, comme l'a été le petit homme en question, pour avoir trahi le secret.

Outre la probité cardinaliste, j'ai la probité naturelle qui fait l'essence de l'honnête homme, & c'est un double engagement pour être discret: mais nous ne le serons pas assez, pour que la chose ne se divulgue pas sur le champ; & je ne serois même pas surpris que les Gazetiers de Hollande en fussent instruits.

Je ne puis rien savoir d'avance, parce qu'on ne dit rien. La vie que je mene, est aussi rembrunie que mon habit; & je ne me trouve pas conséquemment dans les cercles brillans où l'on débite les grandes nouvelles. Je n'apprends les choses que par la voie de notre cher Abb.... Mais sait-il tout, & dit-il toujours vrai? Ce

n'eſt pas qu'il veuille tromper ; mais ſon imagination, mais ſa vivacité, &c.

J'ai revu le poſtillon aîlé ... il m'a remis les Lettres que j'attendois, & qui ne contiennent que de ſages réflexions ſur ce que je voulois ſavoir. Adieu ſans cérémonie, comme vous me l'avez ordonné.

A Rome, ce 31 Janvier 1769.

LETTRE CXXVII.

Au même.

VOICI bien une autre révolution que le Conſiſtoire dont je vous ai parlé. Le Saint Pere, en ſe mettant au lit hier au ſoir, éprouva une violente convulſion, jetta un grand cri, & expira. C'étoit aujourd'hui même que nous devions nous raſſembler pour tirer à l'alambic ce qui tient toutes les Cours Catholiques en ſuſpens, & ce qui nous met mal avec elles. Chacun raiſonnera diverſement ſur cette mort arrivée fort extraordinairement dans la circonſtance préſente.

Je regrette ſincérement le feu Pape, à raiſon de ſes excellentes qualités, & de la reconnoiſſance que je lui dois. La Religion doit faire ſon éloge, & le pleurer. Il la rendit vraiment reſpectable à tous ceux qui l'approcherent, par des mœurs d'or, auſſi pures que ſes intentions,

& par un zele à toute épreuve ; mais je dirai toujours : C'est dommage qu'il n'ait pas saisi les choses comme il devoit les envisager.

Il laisse des neveux recommandables par leurs excellentes qualités, & sur-tout le Cardinal, qui a la plus belle ame qu'on puisse voir.

La grande difficulté sera maintenant de savoir qui l'on choisira. Je le plains d'avance ; & je ne m'aviserai point de vous dire : C'est tel ou tel ; car c'est toujours celui auquel on ne pensoit pas. Ce qu'il y a de sûr, c'est que je ne donnerai ma voix, qu'à celui qui joindra l'esprit à la piété. Un Pape, comme Vicaire de Jesus-Christ, doit avoir une vraie dévotion ; & comme Prince temporel, beaucoup de connoissances & de sagacité. Heureusement le Sacré College nous offre dans ses Membres de quoi choisir, avec beaucoup de facilité.

Priez pour que le Seigneur nous inspire, & qu'il nous donne un Chef selon son cœur, & selon celui des Rois.

J'ai vu depuis peu Monsignor Marefoschi : c'est un Prélat admirable pour la science & pour la candeur.

Le Conclave sera plus supportable qu'en été. Cela ne changera guere mon genre de vie.

Je vais tout simplement quitter une cellule, pour passer dans un autre ; & si l'on cabale, je vous proteste que je n'en saurai rien, étant l'homme qui se mêle le moins de faire des partis,

Vous connoissez mon cœur, & je n'ai pas besoin de vous dire que je suis, &c.

A Rome, ce 3 Février 1759.

LETTRE CXXVIII.

A un Religieux de ses amis.

J'ENTRE au Conclave ; priez le Seigneur qu'il bénisse nos intentions, & qu'il nous donne le calme après une si longue tempête.

On m'a engagé à prendre un Conclaviste François. Outre que j'aime infiniment sa Nation, il a d'excellentes qualités : d'ailleurs je m'en rapporte à moi-même, pour n'avoir rien à craindre de son indiscrétion, au cas qu'il voulût parler : *secretum meum mihi.*

Vous direz à notre Prélat que je n'ai pu répondre à sa Lettre, & que je l'attends lui-même au Couvent des SS. Apôtres, dès le jour même que le Conclave finira. Les esprits sont divisés, mais Dieu peut tout sur les cœurs, & c'est son ouvrage dont nous allons nous occuper.

Tâchez de me procurer, au moment de ma liberté, le Livre dont je vous ai parlé. Adieu. Je suis toujours votre serviteur & votre ami, *le Card. Ganganelli.*

A six heures du matin.

LETTRE CXXIX.

*A Monsignor ***.*

VOILA quatre mois que je ne suis plus, ni à moi, ni à mes amis, mais à toutes les différentes Eglises, dont, par la permission divine, je suis devenu le Chef, & à toutes les Cours Catholiques, dont plusieurs, comme vous savez, ont avec Rome de grandes affaires à régler.

On ne pouvoit pas devenir Pape dans des temps plus litigieux; & c'est précisément sur moi que la Providence a fait tomber un poids si accablant. J'espere qu'elle me soutiendra, & qu'elle me donnera cette prudence & cette force, tout-à-la-fois si nécessaires, pour gouverner selon les regles de la justice & de l'équité.

Je travaille à prendre la connoissance la plus exacte des affaires que m'a laissé mon prédécesseur, & qui ne peuvent se terminer qu'après un long examen.

Vous me ferez un véritable plaisir de m'apporter ce que vous m'avez écrit sur des choses qui ont rapport à cet objet, & de ne les confier qu'à moi seul.

Vous me trouverez comme vous m'avez toujours connu, aussi étranger aux grandeurs qui m'assiégent, que si je n'en savois pas même le nom, & vous pourrez me parler avec la même

franchise que vous me parliez auparavant, parce que la Papauté m'a encore donné un nouvel amour pour la vérité, & une nouvelle conviction de mon propre néant.

A Rome, ce 21 Septembre.

LETTRE CXXX.

A un Seigneur Portugais.

Vous ne devez pas douter, Monsieur, que je n'ai tout l'empressement possible pour resserrer plus que jamais les nœuds qu'on a voulu rompre entre la Cour de Rome & celle de Portugal. Je n'ignore point quelle fut de tout temps la liaison intime qui régna entre ces deux Puissances, & je serai charmé de remettre les choses sur l'ancien pied ; mais comme Pere commun des Fideles, comme Chef de tous les Ordres Religieux, je ne ferai rien que je n'aie examiné, pesé & jugé selon les Loix de la justice & de la vérité.

A Dieu ne plaise qu'aucune considération humaine puisse me décider ! J'aurai déja un compte assez rigoureux à rendre à Dieu, sans charger encore ma conscience d'un nouveau péché ; & c'en seroit un énorme, de proscrire tout un Ordre sur des rumeurs, sur des préventions, & même sur des soupçons. Je n'oublierai point qu'en rendant à César ce qui appartient à

César, on doit rendre à Dieu ce qui appartient à Dieu.

J'ai déja chargé quelqu'un de parcourir les Archives de la Propagande, & de me procurer la correspondance de Sixte-Quint, mon illustre confrere & mon prédécesseur, avec Philippe II. J'exige, outre cela, qu'on me remette les chefs d'accusation, appuyés des témoignages qu'on ne puisse rejetter. Je deviendrai secrétement l'Avocat de ceux dont on me demande la ruine, afin de chercher en moi-même tous les moyens de les justifier, avant de rien prononcer.

Le Roi de Portugal est trop Religieux, ainsi que les Rois de France, d'Espagne & de Naples, pour ne pas approuver mon procédé.

Si la Religion exige des sacrifices, toute l'Eglise m'entendra, & ...

Je voudrois bien que la Providence ne m'eût pas réservé pour des temps aussi calamiteux; car, de quelque maniere que j'agisse, je ferai des mécontens, j'occasionnerai des murmures, & je me rendrai odieux à une multitude de personnes, dont j'envie l'estime & l'amitié.

Je me regarde comme ces Prophetes que Dieu suscitoit au milieu des tempêtes, & comme ces hommes que leur rang expose au combat, quoiqu'ils n'aient que des vues de paix, mais qui par leur poste, se trouvent nécessairement obligés d'agir.

Tout est entre les mains de Dieu; qu'il dirige ma plume, ma langue, & mon cœur, je

me soumettrai à tout, & je ferai tout ce qu'il faudra faire, sans en redouter les suites, &c.

LETTRE CXXXI.

A un Religieux de ses amis.

SI vous me croyez heureux, vous vous trompez. Après avoir été agité tout le jour, je me réveille souvent au milieu de la nuit, & je soupire après mon cloître, ma cellule & mes livres. Aussi puis-je dire que je regarde avec envie votre position. Ce qui me rassure, c'est que le Ciel lui-même m'a placé au grand étonnement du monde entier ; & que s'il me destine à quelque œuvre importante, il me soutiendra.

Je donnerois tout mon sang, Dieu le sait, pour que tout fût pacifié, pour que tout le monde rentrât dans son devoir, pour que ceux qui ont déplu voulussent se réformer, & qu'il n'y eût ni division, ni suppression.

Je n'en viendrai aux dernieres axtrêmités, que pressé par de puissans motifs, afin que la postérité me rende au moins justice, au cas que mon siecle vint à me la refuser. Ce n'est pas là ce qui m'occupe ; mais bien l'éternité dont j'approche, & qui est redoutable pour les Papes, encore plus que pour tout le monde.

Je vous ferai rendre ma réponse sur ce que

vous me demandez ; vous saurez que je n'oublie point mes amis, & que si je ne les vois pas aussi souvent qu'autrefois, c'est que les affaires & les sollicitudes me servent de sentinelles : on les trouve à ma porte, dans ma chambre, dans mon cœur.

Faites mention de moi à mes vieilles connoissances : je pense quelquefois à l'étonnement où elles ont dû être en apprenant mon élévation.

Vous direz sur-tout à celui avec qui j'ai étudié, qu'il n'avoit pas bien prophétisé, quand il disoit à nos camarades que j'irois sûrement quelque jour finir mes jours en France. Il n'y a pas d'apparence que cela se réalise, où je serois donc destiné pour des choses bien extraordinaires. Je suis toujours votre affectionné, *Clément*. A Castelgandolfe.

LETTRE CXXXII.

Au R. P. Aimé de Lamballe, Général des Capucins.

JE vous suis sincérement obligé des Prieres que vous adressez au Ciel pour ma conservation. J'en ai doublement besoin, comme Particulier & comme Chef de l'Eglise. Je m'unis à toutes vos peines, à tous vos travaux, bien convaincu que vous souffrez en esprit de pénitence, & d'une maniere agréable à Dieu.

Si vous restez long-temps à Paris, comme je le crains, à raison de votre incommodité,

vous aurez occasion d'y voir Monsignor Doria, que j'aime de toute la plénitude de mon cœur, comme un Prélat qui sera un jour la joie & l'honneur de l'Eglise. Je vous vois au milieu d'un monde, où il y a de grands vices & de grandes vertus; & où, par une providence toute particuliere, le zele du Roi Très-Chrétien & de toute la Famille Royale pour la Religion, & la grande piété du Prélat qui occupe le Siege de Paris, arrêtent les progrès de l'incrédulité.

Amenez avec vous quelque Religieux François qui, par sa science, honore ici sa Nation. Les Dominicains penserent sagement, quand ils appellerent à la Minerve le P. Fabrici, votre digne compatriote, qui perpétue la gloire de son Ordre par son érudition.

Si votre maladie ne vous empêche point d'aller rendre vos hommages à Madame Louise, je vous charge de lui dire que je suis toujours dans l'admiration du sacrifice qu'elle a fait. Assurez tous vos confreres que je les aime sincérement dans notre Seigneur, que je les exhorte à vivre toujours d'une maniere digne de notre Fondateur.

Je parlerai au Cardinal de Bernis sur ce que vous desirez. On vous demande souvent en France de ses nouvelles, car je sais qu'il est aussi cher aux François qu'aux Italiens.

Je souhaite vous revoir en bonne santé; & je suis tout à vous comme par le passe.

Signé, CLEMENT XIV.

A Rome, ce 2 Avril 1773.

BULLE,

BREFS,

DISCOURS, &c.

DE

CLÉMENT XIV.

LETTRE CIRCULAIRE

DE

CLÉMENT XIV.

A tous les Patriarches, Primats, Archevêques & Evêques, au sujet de son Exaltation.

CLÉMENT XIV.

A nos Vénérables Freres Salut & Bénédiction Apostolique.

LORSQUE nous réfléchissons sur l'étendue de la charge du suprême Apostolat qui nous a été imposée, & que nous considérons la pesanteur d'un si grand fardeau, nous ne pouvons, nos Vénérables Freres, n'être pas agités d'un grand trouble à la vue d'un emploi si difficile, & de notre incapacité. Tirés du repos d'une vie tranquille pour gouverner la barque de S. Pierre, il nous semble que d'un port assuré nous ayons été jetté tout-à-coup en pleine mer, où nous sommes emportés & agités par l'impétuosité des flots, & presque submergés par la violence de la tempête. Mais c'est l'ouvrage du Seigneur, & nos yeux le voient avec admiration : car il

nous eſt évident que ce n'eſt point par des motifs d'un conſeil humain, mais par un jugement impénétrable de Dieu, que, lorſque nous ne penſions à rien de ſemblable, nous avons été chargés des fonctions d'une dignité ſi éminente. Cette perſuaſion nous donne une ferme confiance que celui qui nous a appellés au ſoin pénible du ſuprême Miniſtere, viendra au ſecours de notre juſte crainte & de notre foibleſſe, & qu'il nous exaucera de la nuée où il eſt caché : nous ſommes admirablement affermis dans cette confiance, en nous rappellant que Pierre, ſaiſi de frayeur au milieu de la mer, fut aſſuré par le Seigneur qui lui reprocha ſon peu de foi. Celui qui dans la perſonne du Prince des Apôtres, nous a confié le ſoin de toute ſon Egliſe, & les Clefs du Royaume des Cieux, qui nous a commandé de paître ſes brebis, & de fortifier la foi de nos Freres, a voulu certainement que nous éloignaſſions de nous toute incertitude d'obtenir ſon ſecours, & que l'eſpérance d'être aidés de ſa grace, l'emportât dans notre cœur ſur la crainte que doit nous inſpirer notre foibleſſe. Nous nous ſoumettons donc à la volonté de celui qui eſt notre ſoutien, notre force; nous nous abandonnons à ſa fidélité & à ſa puiſſance. Il achevera en nous par ſes lumieres l'œuvre qu'il a commencée, & notre baſſeſſe même ſervira à faire briller avec plus d'éclat, aux yeux de tous les hommes, la grandeur de ſa puiſſance & de ſa miſéricorde. Car,

s'il a résolu de faire & d'accomplir dans ces temps si mauvais, quelque chose pour le bien de son Eglise, par le ministere d'un serviteur aussi inutile que nous, tous verront évidemment qu'il en est seul l'Auteur & le Consommateur, & que c'est à lui seul que l'honneur & la gloire en doivent être rapportés. Ces considérations nous font recevoir avec courage une charge si pesante ; & plus le secours sur lequel nous comptons est puissant, plus nous voulons faire d'efforts pour y coopérer. La sublimité du ministere auquel nous avons été appellés, nous persuade que nous ne saurions apporter trop d'application & trop de soins pour en remplir les fonctions.

Lorsque, continuellement occupés de l'étendue de notre administration, nous jettons les yeux du haut du Siege Apostolique sur toutes les contrées du monde chrétien, nous vous appercevons, nos Vénérables Freres, comme élevés à des places éminentes & distinguées, & votre aspect nous remplit de joie. Nous reconnoissons, avec la plus grande satisfaction, en vous nos Coopérateurs, des Pasteurs du troupeau de Jesus-Christ, des Ouvriers évangéliques. C'est donc à vous, qui partagez notre sollicitude, que nous nous empressons d'adresser la parole dès le commencement de notre Apostolat. C'est dans votre sein que nous voulons répandre les sentimens les plus intimes de notre ame ; &, s'il paroît que nous vous fassions dans le Sei-

gneur quelque exhortation, & que nous vous donnions quelques avis, ne les attribuez qu'à notre défiance de nous-mêmes, & pensez qu'ils sont les effets de la confiance que nous inspirent votre vertu & votre amour filial envers nous.

D'abord nous vous prions & vous supplions, nos Vénérables Freres, de ne jamais cesser de demander à Dieu qu'il fortifie notre foiblesse par son divin secours : rendez-nous ce retour de notre tendresse envers vous. Priez pour nous, comme nous prions pour vous, afin qu'au moyen de ce service mutuel, soutenus en quelque sorte les uns par les autres, nous puissions tous être plus fermes, chacun dans le poste que nous occupons. C'est sur-tout par cette union des cœurs que vous prouverez l'unité par laquelle vous ne faites avec nous qu'un même Corps ; car toute l'Eglise n'est qu'un seul édifice, dont S. Pierre la posé le fondement dans ce Siege. Beaucoup de pierres ont été liées ensemble pour sa construction ; mais toutes sont appuyées & affermies sur une seule. L'Eglise n'est qu'un seul Corps dont Jesus-Christ est le Chef, & nous sommes tous unis en lui, comme ses membres.

Chargés, comme son Vicaire, de l'administration de sa puissance, nous sommes élevés par sa volonté à une place plus éminente que tous les autres ; mais liés avec nous, comme avec le Chef visible de l'Eglise, vous êtes les parties principales de ce même Corps. Que peut-il donc arriver à l'un, qui n'affecte tous les autres, & ne retentisse

tentisse à chacun d'eux ? Comme il n'est rien de tout ce qui peut demander de votre part une attention particuliere, qui n'entre parmi les objets de notre sollicitude, & qui ne doive nous être référé, vous devez aussi regarder comme très-intéressant pour vous, tout ce qui nous concerne, & qui exige nos soins & notre application. C'est pourquoi, unis dans un parfait accord de volontés, animés d'un même esprit qui, émané de ce Chef mystique, & répandu dans tous les membres, leur donne la vie, nous devons principalement travailler & faire nos efforts pour que le Corps de l'Eglise soit sain & entier, & que, ne contractant ni ride ni tache, elle fleurisse par la possession de toutes les vertus chrétiennes. Nous pourrons y réussir avec le secours divin, si chacun selon son pouvoir s'enflamme du zele pour la garde du troupeau qui lui est confié, si chacun s'occupe uniquement du soin d'éloigner de son peuple toute contagion du mal, toute séduction d'erreur, & à lui procurer des instructions solides, & des moyens propre à le sanctifier.

Si jamais il fut nécessaire que ceux qui sont préposés à la défense de la vigne du Seigneur, fussent animés de cet ardent désir du salut des ames, c'est sur-tout dans le malheureux temps où nous vivons, qu'ils en doivent être embrasés. En effet, quand vit-on s'élever chaque jour, & se répandre de toutes parts tant d'opinions dangereuses, propres à ébranler, à détruire même la

Religion ? Quand vit-on les hommes plus faciles à se laisser prendre par l'appas de la nouveauté, plus avides d'une science étrangere, plus empressés de courir en foule après elle, de la rechercher & de s'y livrer ? Aussi avons-nous la douleur de voir ce poison mortel gagner tous les jours du terrein, & faire les progrès les plus déplorables. Il faudra donc, nos Vénérables Freres, que vous travailliez avec la plus grande ardeur, que vous employiez tous vos soins & toute votre autorité pour réprimer cette témérité, ou plutôt cette fureur qui ose attaquer les choses les plus saintes & la Divinité même. Soyez assurés que vous y réussirez, non par le vain & fragile secours de la sagesse humaine, mais par la simplicité de la doctrine & de la parole de Dieu, plus perçante que toute épée à deux tranchans. Vous repousserez sans peine toutes les attaques de l'ennemi; vous émousserez aisement tous ses traits, lorsque vous ne présenterez que Jesus-Christ dans tous vos discours, lorsque vous ne prêcherez que Jesus-Christ & Jesus-Christ crucifié. Il a bâti son Eglise, cette sainte Cité, & l'a munie de ses loix & de ses préceptes. Il lui a confié la foi qu'il est venu établir comme un dépôt qu'elle devoit garder religieusement & dans toute sa pureté. Il a voulu qu'elle fût comme le rempart impénétrable de sa doctrine & de sa vérité, & que les porte de l'enfer ne prévalussent jamais contre elle. Préposés au gouvernement & à la garde de cette

Cité sainte, conservons donc soigneusement; nos Vénérables Freres, le précieux héritage des loix & de la foi de notre Fondateur & de notre divin Maitre, que nos Peres ont laissé dans toute son intégrité; & transmettons-le sans tache & sans altercation à la postérité. Si nos actions & nos conseils sont conformes à cette Regle consignée dans les Livres saints, si nous marchons sur le traces de nos Peres qui ne peuvent nous égarer, assurons-nous que nous serons assez forts pour éviter toutes fausses démarches, capables d'affoiblir ou d'abattre la foi du peuple chrétien, ou d'entamer en quelque point l'unité de l'Eglise. Essentiellement ne puisons que dans l'Ecriture & la Tradition, qui sont les sources sacrées de la divine sagesse, tout ce que nous devons croire & tout ce que nous devons pratiquer.

Dans ce double dépôt également sûr & fidele de toute vérité & de toute vertu, est renfermé tout ce qui concerne le culte de la Religion, la discipline des mœurs, & la maniere de bien vivre. Nous y apprenons nos sublimes mysteres, les devoirs de la piété, de l'honnêteté, de la justice & de l'humanité. Nous nous y instruisons de ce qui est dû à Dieu, à l'Eglise, à la Patrie, à nos concitoyens, à tous les hommes; & nous reconnoissons qu'il n'est point de loix qui établissent si parfaitement les droits même des peuples civilisés & des Sociétés, que celles de la vraie Religion. Aussi presque jamais personne n'a attaqué les divines fonctions de Jesus-

Christ, qui n'ait aussi-tôt troublé, autant qu'il l'a pu, la tranquillité des peuples, refusé l'obéissance due aux Souverains, & jetté par-tout la confusion & le désordre. C'est qu'il y a une liaison intime entre les droits de la Majesté divine & ceux des Souverains de la terre, & que par conséquent ceux qui savent que la domination des Rois est reconnue & confirmée par l'autorité de la loi chrétienne, se portent volontairement & du fond du cœur à leur obéir; c'est qu'ils respectent leur puissance, qu'ils honorent & chérissent leur dignité.

Considérant, nos Vénérables Freres, que parmi les Commandemens de Dieu, celui-ci est spécialement nécessaire, non seulement pour le salut des ames, mais pour la tranquillité des peuples, nous vous exhortons de tout notre cœur à tourner toute votre sollicitude à bien inculquer dans l'esprit des peuples, après les devoirs envers Dieu, & les regles du culte divin établies dans l'Eglise, l'obéissance & la soumission envers les Souverains : car les Rois n'ont été élevés à un rang si éminent au dessus des autres, que pour veiller au salut & à la sûreté publique, pour contenir les hommes dans les bornes de l'équité & de la justice. Ils sont les Ministres de Dieu pour le bien : ce n'est pas en vain qu'ils portent le glaive; c'est pour exécuter la vengeance de Dieu, en punissant celui qui fait le mal. Ils sont de plus les enfans les plus chers de l'Eglise, & ses Protecteurs; ils doivent

l'aimer comme leur mere, maintenir ses droits, défendre ses intérêts. Ayez donc soin de bien inculquer ce précepte divin dans le cœur de tous ceux que vous vous êtes chargés d'instruire dans la Loi de Jesus-Christ. Qu'on leur fasse comprendre dès le berceau que la fidélité aux Souverains doit être inviolablement gardée, qu'on doit se soumettre à leur autorité, & obéir à leurs loix, non seulement par la crainte du châtiment, mais aussi par un devoir de conscience. Lorsque par votre application, vous aurez disposé l'esprit des Sujets, non seulement à obéir aux Rois, mais encore à les respecter & à les aimer, alors vous travaillerez efficacement à la tranquillité des citoyens, & à l'avantage de l'Eglise, l'un étant inséparable de l'autre. Mais vous remplirez plus parfaitement cette partie importante de votre devoir, si aux prieres que vous faites journellement pour les peuples, vous en ajoutez de particulieres pour les Rois; pour demander à Dieu leur conservation & la grace de gouverner leurs Sujets dans l'équité, dans la paix & dans la justice; de reconnoître le souverain domaine de Dieu sur les Royaume de la terre, de défendre avec zele ses intérêts, & de faire réussir tout ce qui est de son service. C'est ainsi qu'en travaillant à l'avantage de tous les hommes, vous remplirez les fonctions de votre saint ministere: car il est juste & convenable que les Pontifes qui ont été établis pour les hommes en ce qui regarde le

culte de Dieu, qui, comme leurs interpretes & leurs médiateurs, présentent à Dieu les vœux de tous, en les unissant à leurs prieres, supplient sans cesse le Seigneur pour celui qui maintient la tranquillité publique, & qui veille à la conservation de tous les citoyens.

Nous croyons qu'il seroit inutile de détailler ici les autres obligations que vous impose la charge pastorale : à quoi bon vous rappeller & vous exhorter à remplir des devoirs, dont nous savons que vous êtes pleinement instruit, & dans la pratique desquels vous vous êtes affermi par un long usage, & par une heureuse habitude de n'avoir l'esprit occupé que de votre ministere ? Il est seulement un article, que nous n'avons garde de ne pas vous mettre sous les yeux, parce qu'il nous paroît renfermer tous les autres ; c'est d'animer votre courage & votre vertu à marcher toujours sur les traces de Jesus-Christ, notre Chef & le Prince des Pasteurs, à exprimer en vous ce parfait modele de sainteté, de charité & d'humilité. Car si celui qui est la splendeur de la gloire de son Pere & la figure de sa substance, s'étant revêtu de la foiblesse de notre chair, pour affranchir les hommes de la servitude par l'humilité & la charité, a bien voulu les élever à la qualité d'Enfans de Dieu par adoption, & les faire ses cohéritiers ; nos pensées & nos travaux peuvent-ils avoir un objet plus glorieux & plus excellent, que celui de porter les autres à conserver cette union,

cette alliance des hommes avec Jesus-Christ, & d'exciter en eux par notre exemple, un ardent desir d'imiter ce divin modele de bonté, de clémence & de douceur? Pour quelle autre raison est-il dit que celui qui annonce l'Evangile à Sion doit monter sur une haute montagne? Si vous concevez un desir ardent de vous conformer à ce qui est marqué par eette figure; il n'est pas possible que cette sainte ardeur ne passe de votre cœur dans celui de tout le peuple, & qu'il n'en soit enflammé; car l'exemple du Pasteur a une vertu & une force étonnante pour remuer l'ame de ses brebis. Lorsqu'elles appercevront que toutes ses pensées & toutes ses actions sont réglées sur le modele de la vraie vertu; lorsqu'évitant tout ce qui pourroit ressentir la dureté, la fierté, la hauteur, elles ne le verront occupé que des œuvres qu'inspirent la charité, la douceur & l'humilité; alors elles se sentiront vivement animées à suivre des exemples si dignes de louanges. Lorsque ces ouailles sauront que leur Pasteur s'oublie soi-même pour se rendre utile aux autres, qu'il soulage les indigens de ses richesses, qu'il va consoler les affligés, instruire les ignorans, aider de ses bons offices, de ses conseils & des autres effets de sa tendresse, tous ceux qui en ont besoin; qu'enfin tout montre en lui la disposition de donner sa vie pour le salut de son peuple; gagnées par cet amour, cette affection, cette assiduité de leur Pasteur à tous ses devoirs, elles écouteront sa voix avec la plus

chez point d'autre gloire, que la gloire pure & solide de vous consacrer au Seigneur pour travailler sans relâche à étendre son culte, à relever la beauté de sa Maison, à extirper les vices, à cultiver les vertus. Tels doivent être les seuls objets de vos pensées & de vos actions, de votre ambition & de tous vos desirs.

Et ne pensez pas, nos Vénérables Freres, qu'après avoir passé long-temps dans ces pénibles travaux, il ne vous restera plus enfin de quoi exercer votre vertu. Telle est la nature de votre ministere, telle est la condition de la vie d'un Evêque; qu'il ne doit jamais voir de termes à ses soins, ni se permettre de repos; car ceux dont la charité ne doit point connoître de bornes, n'en peuvent pas mettre à leur activité: mais l'attente d'une récompense éternelle adoucira toutes vos peines. Qu'est-ce qui pourroit paroître pénible & difficile à ceux qui ne perdent point de vue ce bonheur ineffable, dont le Seigneur récompensera ceux qui auront gardé & multiplié son troupeau, lorsqu'il viendra leur demander compte du ministere pastoral? Outre cette espérance si précieuse & si douce, vous éprouverez dans les travaux même de la vie Episcopale une suavité & une consolation infinie. Lorsque Dieu secondera vos efforts, vous verrez votre peuple s'unir étroitement par les liens d'une charité réciproque, & se distinguer par son innocence, par sa candeur & sa piété, vous verrez avec satisfaction tous les autres excellens

fruits que vos veilles & vos fatigues auront fait croître dans le champs de l'Eglise. Puissions-nous par un concert unanime de volonté, de zele & d'application entre nous tous, ramener en ce temps de notre Apostolat cet état florissant de la Religion dans toute l'Eglise, & lui rendre la beauté de son premier âge ! puissions-nous vous en féliciter, nos Vénérables Freres, & nous en réjouir avec vous dans le Seigneur ! Qu'il daigne nous soutenir par le secours de sa grace, & embraser notre cœur de l'amour de tout ce qui nous est agréable, &c.

En gage de notre charité, nous vous donnons bien affectueusement & à tous les Fideles de vos Eglises, la bénédiction Apostolique.

Donné à Rome à Sainte Marie-Majeure, le douzieme jour de Décembre, l'an mil sept cent soixante-neuf, & le premier de notre Pontificat.

BREF

A notre cher Fils Pierre-François BOUDIER, *alors Supérieur Général des Bénédictins de la Congrégation de S. Maur, & actuellement Grand-Prieur de l'Abbaye Royale de Saint-Denis.*

CLÉMENT XIV.

Notre cher Fils, Salut & Bénédiction Apostolique.

VOTRE Lettre dictée par le respect, l'attachement & l'amour le plus tendre, fait bien

voir toute la joie que vous avez reſſentie vous & votre Congrégation, à notre élévation au ſouverain Pontificat. Mais vos ſentimens pour le Siege Apoſtolique nous étoient déja connus, & les nouveaux témoignages que vous nous en donnez, ont moins ſervi à nous prouver ces ſentimens qu'à nous en aſſurer de plus en plus.

Auſſi avons nous été fort ſenſibles à ces démonſtrations de zele, auxquelles vous & votre Congrégation ajoutez un nouveau prix, en ſuppliant; comme vous faites, le Pere des miſéricordes, que dans l'adminiſtration d'un ſi important emploi, il ſoutienne & fortifie lui-même notre foibleſſe par ſon puiſſant ſecours.

Quand au jugement que vous portez de notre perſonne, nous n'y voyons que votre indulgence, votre amour filial, & le zele ardent dont vous êtes animé pour nous. De notre côté, nous deſirons fort avoir quelque occaſion de vous témoigner officieuſement toute la bienveillance que nous avons pour vous & pour ceux qui vous ſont ſoumis. Cependant pour gage de notre tendreſſe paternelle, nous vous donnons, notre cher Fils & à vos Freres, de toute l'effuſion de notre cœur, notre bénédiction Apoſtolique.

Donné à Rome à Sainte Marie-Majeure, ſous l'Anneau du Pêcheur, le 11 Août 1769, la premiere année de notre Pontificat. BENOIT STAY.

BREF

A notre cher Fils BODDAERT , *Prieur-Général de l'Ordre des Guillelmites.*

CLÉMENT XIV.

Notre cher Fils, Salut & Bénédiction Apostolique.

LA joie que vous nous témoignez de notre avénement au souverain Pontificat, répond à l'attachement que votre Ordre avoit pour nous depuis long temps. nous ne doutons point qu'à ces marques extérieures de zele, vous, ne joignez auprès de Dieu le secours de vos prieres, pour qu'il daigne soutenir notre foiblesse, & en conséquence nous vous en demandons instamment la continuation comme un effet de votre charité pour nous. Quant à nos sentimens à votre égard, les preuves que nous vous avons déja données ci-devant de notre bienveillance, vous montrent assez ce que vous pouvez en attendre. Soyez sûr que notre nouvelle dignité, bien loin d'affoiblir cette bienveillance, n'a fait que l'accroître & l'augmenter, sur-tout d'après le témoignage que vous nous rendez, qu'ayant visité avec soin les Monasteres de votre Ordre, vous les avez trouvés fideles aux regles de leur Institut. Cette assurance de votre part nous a fait le plus grand plaisir, elle redouble la tendresse que nous avions pour

vous, & afin de vous en donner un gage, nous vous accordons, notre cher Fils, & à tout l'Ordre confié à vos soins, de toute l'effusion de notre cœur, notre Bénédiction Apostolique. Donné à Rome, à Sainte Marie-Majeure, sous l'Anneau du Pêcheur, le 9 juillet 1769, la premiere année de notre Pontificat. BENOIT STAY.

LETTRE

A LOUIS XV, Roi Très-Chrétien, sur l'Irreligion, en date du 21 Mars 1770.

Notre très-cher Fils en Jesus-Christ, Salut.

IL n'y aura peut-être jamais rien qui soit plus capable d'enflammer notre zele, & d'exciter le vôtre, que ce qui nous oblige à vous écrire aujourd'hui. Ne fût-il question que de nos intérêts personnels, ou de ceux du Saint Siege, nous serions assurés de trouver dans l'amour de Votre Majesté, pour nous la Royale protection qui nous seroit nécessaire. Combien donc sommes-nous plus autorisés à l'attendre avec confiance, cette protection puissante, dans une chose qui est tout-à-la-fois & très-importante en elle-même, & très-intéressante pour Votre Majesté.

Cet important objet est la cause commune de Dieu & de la Religion, que nous vous déférons notre très-cher Fils en Jesus-Christ & que nous

ne voyons qu'avec une incroyable douleur, attaquée depuis long-temps par des hommes impies, qui ne cessent de lui porter tous les jours de nouveaux coups, en dirigeant contre elle les traits, les ruses & les artifices toujours renaissans de leurs differentes erreurs. On diroient qu'ils aient fait ensemble dans ces malheureux temps, une conspiration générale pour renverser de fond en comble, par leurs efforts souverainement audacieux, tout ce qu'il y a de plus saint, de plus sacré, de plus divin. Ils ne rougissent pas de produire chaque jour une foule d'écrits, monument non de leur savoir, mais de leur folie, pour détruire s'ils le pouvoient, jusqu'aux premiers principes de bonnes mœurs, aux fondemens de la Religion, aux droits de l'humanité & de toute société, pour porter la plus affreuse contagion dans les ames simples, principalement par le funeste talent qu'ils ont de parler d'une maniere séduisante, & d'insinuer, comme par une espece de charme, leurs dogmes pervers & corrompus.

Nous ne pouvons être assez surpris des progrès qu'a fait une telle licence. Aussi ne croyons-nous pas avoir d'affaire plus pressée, ni plus capitale, que d'employer tout ce que nous avons d'activité, de lumiere, de force & d'autorité, pour opposer une digue à ce torrent.

Mais lorsque nous apportons tous nos soins, pour ôter des mains des lecteurs, & bannir loin d'eux, autant qu'il est en nous, tous les ouvra-

ges empoisonnés qui sortent de cette horrible école d'impiété, nous desirons d'être secondés par tous les Evêques nos Vénérables Freres, afin que réunissant nos forces, nous puissions nous élever tous ensemble contre les ennemis de la foi, & combattre d'un commun effort, pour la défendre & pour la venger de leurs insultes.

Nous voyons avec une singuliere satisfaction, que dans le temps même que nous avons besoin du secours d'un grand nombre de coopérateurs pour réussir dans le travail que nous entreprenons, il arrive très-à-propos que les Prélats du vaste & florissant Royaume de Votre Majesté sont assemblés à Paris, pour les affaires générales du Clergé de France. Nous n'ignorons point que ces illustres Prélats, dont nous connoissons parfaitement la sollicitude pastorale dans l'exercice des fonctions du saint ministere, & le zele éclairé pour les intérêts de Dieu, doivent délibérer entre eux sur cet important objet, & ne rien oublier pour trouver un moyen capable d'arrêter & de repousser, avec le secours de Dieu, cette contagion qui se répand de toutes parts, & qui étend par-tout ses funestes ravages. Nous avons une ferme confiance, qu'en travaillant, comme ils vont faire, pour la foi, pour la piété, pour la cause de Dieu, ils recevront abondamment l'esprit de conseil & de force. C'est pour nous un grand sujet de joie que nous soyons dispensés de les animer par nos dis-

cours, en les voyant se porter d'eux-mêmes à remplir cette portion de leur devoir avec tant de zele & d'ardeur.

Mais il n'est pas permis de se dissimuler qu'ils auront besoin de grands secours pour réussir dans leurs desseins, & qu'après Dieu c'est de vous & de votre Royale protection, notre très-cher Fils en Jesus-Christ, qu'ils les attendent ces secours aussi nécessaires qu'efficaces, qui doivent seconder & couronner leurs travaux : nous les attendons comme eux, nous qui vous adressons ces Lettres. Pleins de la plus juste confiance, nous vous supplions de toute l'étendue & de toute l'ardeur de notre cœur apostolique, de les favoriser dans ce qu'ils feront pour la Religion, de les soutenir & de les protéger par un effet de votre piété & de votre zele pour les intérêts de Dieu. Alors ils n'auront pas de peine à donner des preuves effectives du zele qui les anime, non seulement pour la cause de Dieu, & pour le salut de leurs troupeaux, mais même pour l'avantage temporel de leur Patrie, pour votre Personne sacrée, & pour votre vaste Royaume ; car la piété & la Religion étant, comme l'on n'en peut douter, la base, le soutien, & le plus ferme appui des Etats, il est très-facile de contenir dans l'obéissance due aux Rois, les peuples qui obéissent à Dieu. Vous voyez par-là, notre très-cher Fils en Jesus-Christ, que les soins & les sollicitudes de ces Prélats tendront principalement à affermir votre

puissance Royale & la tranquillité de votre Royaume ; & que vous-même en prenant en main la cause de Dieu & de la Religion, vous travaillerez pour vos propres intérêts & pour ceux de vos Etats. En effet, les sociétés humaines sont moins redevables de leur sûreté & de leur conservation à l'abondance des richesses, ou à la force des armes, qu'à l'exercice du vrai culte de Dieu, & à la stabilité de la doctrine révélée.

Enfin vous attirerez sur votre Personne sacrée, sur les Princes & Princesses de votre sang, les effets les plus précieux de la bonté divine, si vous maintenez publiquement la foi & la piété dans toute leur intégrité ; & si, possédant éminemment l'art de régner, par lequel vos ancêtres se sont toujours montrés Rois Très-Chrétiens, vous soutenez, & votre gloire, & la leur, en donnant sans cesse à leur exemple, les marques les plus éclatantes de votre religion. Une affaire aussi importante, & qui est le principal objet de notre sollicitude, puisqu'elle n'intéresse pas moins la foi que le bien & la tranquillité de votre Royaume, demanderoit que nous en traitassions plus amplement avec Votre Majesté, notre très-cher Fils en Jesus-Christ, si la haute opinion que nous avons de votre piété, vraiment chrétienne & royale, ne nous faisoit regarder comme inutile un plus long discours sur ce sujet.

Espérant donc que Votre Majesté nous accor-

dera ce que nous lui demandons avec autant de zele que de justice, nous prions le tout-Puissant par qui vous régnez, qu'il daigne vous conserver long-temps, ainsi que votre auguste Famille; & nous vous donnons avec toute la tendresse dont nous sommes capables, notre Bénédiction Apostolique. Puisse-t-elle être un heureux présage de la grace & de la félicité que nous desirons pour Votre Majesté & pour toute votre Famille Royale!

LETTRE

A LOUIS XV, Roi Très-Chrétien, touchant la Prise d'Habit de Madame LOUISE.

Notre très-cher Fils en Jesus-Christ, Salut.

TANDIS que nous écrivons à notre très-chere Fille en Jesus-Christ, la Princesse Louise-Marie, votre Fille selon la chair, & que nous la félicitons avec toute la joie dont nous pouvons être capables, de la grace de l'esprit divin qui lui a fait embrasser un très-saint genre de vie; nous ne pouvons nous empêcher de répandre en même temps dans le sein paternel de votre Royale Majesté, notre très-cher Fils en Jesus-Christ, ces sentimens qui remplissent notre ame, & de vous témoigner la joie parfaite dont nous sommes pénétrés, vous à qui on ne

peut refuser sans injustice une très-grande part à l'action si admirable & si digne déloges, qui fait le sujet de notre allégresse, & qui y met le comble. Le double motif qui produit en nous ce sentiment délicieux qui nous pénetre entierement, nous impose aussi un double devoir à remplir. Pourquoi en effet ne vous féliciterions-nous pas de la maniere la plus éclatante, puisque mesurant la chose selon la regle de la véritable sagesse, vous n'avez pas seulement jugé que la Princesse votre Fille choisissoit le meilleur parti, mais que vous avez encore fait paroître ici un courage extraordinaire & une grandeur d'ame vraiment chrétienne; ce qui nous a causé une extrême satisfaction? Car quoique les rares qualités de la Princesse votre Fille vous la rendissent infiniment chere, & que vous ne pussiez souffrir qu'avec une très-grande peine de vous en voir séparé, vous vous êtes cependant laissé fléchir à force de prieres, & vous avez cru que la religion & la piété de l'auguste Suppliante envers Dieu, devoient l'emporter sur votre extrême tendresse pour elle, & en triompher pleinement; & c'est ainsi que, devenue libre par la plus glorieuse victoire, cette religieuse Princesse s'est ouvert un chemin court & facile à l'immortel Royaume de la céleste Patrie, en se hâtant de se mettre à l'abri des dangers qui environnent la vie humaine, & des flots tumultueux qui l'agitent, dans une paisible retraite, séjour aimable de la vertu &

de la sainteté ; en faisant voir au monde entier par un si bel exemple, combien sont vaines, fragiles & fugitives, toutes les délices & toutes les grandeurs de ce monde comparées au bonheur d'une vie immortelle ; & combien il est nécessaire de ne les regarder que comme un pur néant ; en montrant enfin que tous ces vains avantages peuvent devenir les causes lamentables de tous les maux & de toutes les miseres, si elles sont un obstacle à l'acquisition de cette bienheureuse éternité.

Mais parce que vous avez tant de part à l'exécution du dessein de la Princesse, votre admirable & généreuse Fille, vous ne vous repentirez certainement jamais d'avoir consenti par une indulgence si glorieuse & si louable à un tel sacrifice. C'est pour vous un sujet de concevoir la plus ferme confiance dans la bonté de Dieu tout-puissant envers vous, & un moyen assuré de vous ménager par-là un excellent secours dans les prieres assidues de votre chere & très-reconnoissante Fille, qui ne cessera de recommander à notre Seigneur Jesus-Christ votre Famille Royale, votre Royaume tout entier, & sur-tout ce qui doit extrêmement intéresser Votre Majesté, le salut de votre ame. Il sera donc de votre religion & de votre sagesse, notre très-cher Fils en Jesus-Christ, de retirer, avec le secours de Dieu & le don salutaire de sa grace, un vrai & solide avantage de ce zele ardent de votre très-digne Fille ; pour vos véri-

tables intérêts. En attendant, nous souhaitons que vous receviez ces bons offices qui partent de notre cœur paternel envers votre Majesté, dans une disposition d'esprit qui vous les fasse regarder comme les doux épanchemens de l'affection d'un Pere qui vous aime très-tendrement, & qui n'est pas moins jaloux de votre gloire & de votre vraie félicité que de la sienne propre. Afin que vous en soyiez persuadé de plus en plus, nous vous donnons très-affectueusement, notre très-cher Fils en Jesus-Christ, notre Bénédiction Apostolique, comme une preuve certaine de l'amour singulier que nous avons pour vous, en qualité de souverain Pontife de l'Eglise.

Donné à Rome le neuf de Mai mil sept cent soixante-dix, la premiere année de notre Pontificat.

SECONDE LETTRE

A LOUIS XV, Roi Très-Chrétien, sur le même sujet.

Notre très-cher Fils en Jesus-Christ, Salut.

NOUS avons félicité votre Majesté par nos Lettres du 9 Mai dernier, qui attestent la joie parfaite dont nous avons été comblés, & tous les sentimens que nous avons éprouvés dans notre cœur paternel, à la premiere nouvelle que

la Princesse Louise-Marie, notre très-chere Fille en Jesus-Christ, & la vôtre selon la chair, embrassoit avec une étonnante ferveur le saint Institut de la vie religieuse. Nous apprenons aujourd'hui que cette même Princesse se sent embrasée d'un desir si ardent de se voir revêtue du saint habit des Carmélites, qu'elle ne peut souffrir aucun retardement, & qu'elle doit le recevoir dans peu des mains de notre vénérable Frere Bernardin, Archevêque de Damas, & Nonce ordinaire du Saint Siege Apostolique auprès de vous. Nous nous sentions alors merveilleusement portés à louer & à admirer tant de piété, de vertu & de sagesse; & nous reconnoissions que l'esprit de Dieu agissoit avec d'autant plus d'empire sur l'esprit de la Princesse, qu'elle se hâtoit davantage de se séparer entiérement du siecle présent, pour s'unir à Jesus-Christ son époux. C'est ce qui a tellement renouvellé & & augmenté notre joie, que nous avons été pressés du desir incroyable de faire en personne la sainte cérémonie de la Vêture, dont notre Nonce doit s'acquitter, & d'augmenter par-là l'éclat & la célébrité de cette grande action. Mais puisque la distance des lieux nous rend la chose impossible, nous ne croyons pouvoir rien faire de mieux, pour voir nos desirs accomplis, au moins en partie, que de charger notre susdit Frere de cette auguste cérémonie, en notre nom & place. C'est ainsi qu'elle recevra un nouveau lustre, & que nous paroîtrons y assister nous-

mêmes pour accompagner & conduire en quelque sorte notre très-chere Fille en Jesus-Christ aux très-chastes nôces du Seigneur son époux. Nous avons donc nommé notredit Frere pour cette fonction, par les Lettres que nous lui avons adressées en forme de Bref ; &, quoique nous ne doutions pas que vous n'ayiez pour agréable notre disposition à cet égard, notre très-cher Fils en Jesus-Christ, nous vous prions cependant de vouloir bien y accéder, pour nous donner un surcroît de joie. Vous vous y porterez même d'autant plus volontiers, que vous serez plus convaincu que cette joie que nous éprouvons, & qui nous pénetre entiérement dans la circonstance présente, prend sa source dans l'ardeur de notre zele & de notre affection pour votre Majesté & pour votre Famille Royale. Recevez comme un gage certain de ces sentimens, & comme l'heureux présage des bénédictions divines, notre Bénédiction Apostolique que nous vous donnons avec toute la tendresse d'un pere, ainsi qu'à tous vos augustes Enfans, & sur-tout à la religieuse Princesse qui fait le sujet à jamais mémorable de notre commune allégresse.

Donné à Rome le dix-huit de juillet mil sept cent soixante-dix, la seconde année de notre Pontificat.



LETTRE

A Madame LOUISE DE FRANCE.

CLÉMENT XIV.

A notre très-chere Fille en Jeſus-Chriſt, LOUISE-MARIE, *Princeſſe* DE FRANCE.

Notre très-chere Fille en Jeſus-Chriſt, Salut.

L'EXCELLENTE nouvelle que nous avons appriſe à votre ſujet, notre très-chere Fille en Jeſus-Chriſt, nous a cauſé un plaiſir ſi vif, & une joie ſi incroyable, qu'il nous a ſemblé que nous étions merveilleuſement ſoulagés, & même entiérement délivrés des pénibles ſoins & des grandes ſollicitudes dont le poids nous accable, au milieu des fonctions du ſuprême Apoſtolat. Car, ſoit que nous enviſagions l'excellence de l'héroïque entrepriſe, qui vous fait échanger la pompe d'une Cour royale pour la pauvre & chétive Maiſon des Religieuſes Carmélites; ſoit que nous conſidérions la pieuſe condeſcendance de notre très-cher Fils en Jeſus-Chriſt, Louis, le Roi Très-Chrétien, votre auguſte pere; ſoit enfin que nous peſions les avantages qui en doivent revenir à l'Egliſe, ces diverſes conſidérations nous fourniſſent les ſujets les plus abondans d'une joie extrême & d'un ſatisfaction ſans bornes.

c'eſt

C'est pour cela que nous rendons d'immortelles actions de graces à Dieu l'auteur d'un tel bienfait, de ce qu'il a bien voulu donner dans votre personne ce rare exemple de la vertu chrétienne, afin qu'il fût vu de tout le monde, & de ce qu'il a daigné en faire les premiers ornemens de notre Pontificat. Ainsi nous ne nous félicitons pas moins que vous, notre très-chere Fille, dans le Seigneur, de ces abondantes richesses de la miséricorde divine qui sont répandues en vous & de cette force de l'Esprit Saint qui vous a fait embrasser, après y avoir mûrement pensé, un genre de vie qui est la véritable image & comme l'ébauche de celle du Ciel : car de quel autre que de Dieu lui-même peut-on penser que vous avez reçue & la volonté de concevoir, & le courage d'exécuter un tel dessein ? Oui certainement, c'est à la faveur du rayon de sa divine lumiere qui vous a éclairée, que vous avez compris sans peine, que tout ce qu'il y a de plus grand sur la terre est fragile & passager : que les plaisirs les plus délicieux, & tous les charmes du monde, sont également faux & trompeurs ; que ses espérances & toutes ses pensées sont vaines & frivoles ; qu'on ne peut trouver la véritable paix, la joie, le contentement de l'ame, que dans le doux exercice de l'amour & du service de Dieu ; & delà vient qu'ayant cru avec raison que vous ne régneriez véritablement en ne servant que lui seul, vous avez préféré à tout le plaisir incomparable de couler vos jours dans

la Maison du Seigneur notre Dieu. Maintenant que vous êtes arrivée au port tant desiré de cette délicieuse tranquillité ; vous allez intérieurement ressentir, & plus que jamais la douce abondance de ces saintes & divines voluptés, & que vous trouverez par une heureuse expérience la victoire & le triomphe dans la fuite du monde ; les richesses intérieures de l'esprit dans la pauvreté : la vraie liberté de l'ame dans l'abnégation de vous-même ; la grandeur & la gloire dans les abaissemens de l'humilité même. Et que peut-il y avoir en effet de plus grand & de plus excellent que de concentrer tous ses desirs & toutes ses pensées, dans cette souveraine source de tous les biens, de vivre avec lui seul, de s'enflammer de son amour, de se reposer dans les bras de son espérance !

Courage donc notre très-chere Fille en Jesus-Christ, reconnoissez les trésors de la grace de votre Dieu versés à pleines mains sur vous ; persévérez de toutes vos forces dans le noble dessein que vous avez formé, de tendre & de parvenir à la sainteté ; pensez continuellement à celui que vous vous êtes proposée d'aimer & de servir tous les jours de votre vie. Pensez encore que la récompense qui fait l'objet de vos espérances est infinie ; que les fruits que vous attendez sont immarcessibles, puisque ni la rouille, ni les vers ne peuvent les corrompre : cette pensée toute seule vous rendra très-agréables les divers travaux de votre religieux

institut, & vous sera comme un avant-goût des douceurs de la céleste Patrie au milieu des peines de cette vie mortelle. Quand nous réfléchissons à cette heureuse prérogative, de la meilleure part que vous avez choisie, nous ne pouvons nous empêcher de nous réjouir de nouveau avec vous, & de concevoir une joie merveilleuse d'un si grand bonheur; & cette joie est d'autant plus abondante & plus pleine, que nous sommes persuadés que votre démarche sera très-utile aux autres pour leur salut; puisque nous avons un juste sujet d'espérer de la bonté du Seigneur, que le rare exemple de religion & de vertu, qui a excité l'admiration de tout le monde, ne contribuera pas peu à faire naître l'envie de l'imiter, avec le soin du salut éternel, le zele de la Religion, l'attachement au culte de Dieu.

Mais parce que le Roi, votre tendre Pere, s'est prêté à l'exécution de votre héroïque dessein, jusqu'à sacrifier pour la Religion & votre utilité particuliere toutes les douceurs inexprimables qu'il goûtoit à vivre habituellement avec vous dans l'intérieur de son palais, & à vous donner des marques journalieres de sa tendresse paternelle. Votre piété & votre devoir exigent de vous que vous mettiez tout en œuvre, par un retour trop juste, pour lui témoigner votre reconnoissance d'un si grand bienfait; & ce sera en demandant pour lui la véritable félicité à la divine clémence de votre cé-

leste Epoux par des prieres continuelles & ferventes.

Une chose encore qui nous donne une très-grande satisfaction, c'est que votre zele très-connu pour l'Eglise & votre respectueux attachement pour le Saint Siege & pour nous, comme nous l'avons appris de notre vénérable Frere, notre Nonce, Archevêque de Damas, vous engageront aussi à prier continuellement pour le bien de l'Eglise en général, pour l'affermissement du Siege Apostolique en particulier, & sur-tout pour le soutien de notre foiblesse.

Or, en même temps que nous vous demandons instamment ces bons offices, nous vous offrons réciproquement tous les avantages que vous pouvez attendre de notre tendresse paternelle & de notre charité Pontificale; de sorte qu'il ne soit pas possible de rien imaginer qui ne prouve l'extrême desir de nous rendre à vos vœux; & de favoriser la ferveur avec laquelle vous volez à la vertu. C'est à cet effet que quoique nous ne doutions nullement que vous n'observiez avec fidélité les saintes loix de votre Institut, en les embrassant comme un joug plein de suavité & un fardeau léger; néanmoins comme il arrive quelquefois que cela occasionne des perplexités & des craintes excessives qui agitent l'esprit, nous donnons volontiers à votre Confesseur, présent & futur pour le temps, notre pouvoir, en vertu duquel il

pourra adoucir votre regle à votre égard & à vous en difpenfer, felon qu'il le jugera expédient & convenable au bien de votre ame & de votre confcience. De plus, pour favorifer encore davantage votre dévotion, nous déclarons que nous vous accordons par notre autorité Apoftolique Indulgence pléniere, toutes les fois que vous vous approcherez du Très-Saint Sacrement de l'Euchariftie. Enfin nous portons une affection vraiment paternelle à nos faintes Filles en Jefus-Chrift, ces faintes Vierges vos compagnes dans le Seigneur, aux prieres defquelles nous avons une très-grande confiance; & nous leur accordons pareillement Indulgence plénieres toutes les fois qu'elles communieront, après s'être confeffées de leurs péchés: ce que nous donnons à leur piété qui nous eft connue, & que nous voulons qui foit regardé comme une marque non équivoque de bienveillance pour elles; & de plus nous les rendons participantes de la Bénédiction Apoftolique, que nous vous donnons très-tendrement du fond intime de notre cœur paternel, notre très-chere Fille en Jefus-Chrift.

Donné à Rome, le neuf de Mai mil fept cent foixante-dix, la premiere année de notre Pontificat.



BREF

A Mgr. Bernardin GIRAULT, Archevêque de Damas, Nonce auprès de Sa Majesté Très-Chrétienne.

Vénérable Frere, Salut & Bénédiction Apostolique.

NOUS avons appris que la Princesse notre très-chere Fille en Jesus-Christ, Louise-Marie de France, retirée au Monastere des Carmélites-Déchaussées de Saint-Denis, souhaite si ardemment embrasser leur saint état, qu'elle ne peut différer davantage d'en prendre l'habit; qu'en conséquence elle doit incessamment en être revêtue; & pour satisfaire en cela plus pleinement sa dévotion, elle doit, Vénérable Frere, le recevoir de vous qui êtes Supérieur de l'Ordre. Quand nous voyons cette Princesse née dans l'éclat, l'opulence & les délices de la Cour de France, après y avoir vécu jusqu'à présent, la quitter & se dévouer avec tant d'empressément, d'ardeur & de joie à l'humilité & à l'austérité de la vie religieuse, nous ne pouvons que reconnoître de plus en plus à des traits si frappans de vertu & de sagesse, l'impression de l'Esprit-Saint qui agit en elle. Cet exemple éclatant & à jamais mémorable d'une si sainte entreprise, nous touche, nous

intéresse si vivement, & remplit notre cœur d'une joie si grande & si surabondante, que nous croirions ne pas répondre aux sentimens inexprimables du zele qui nous anime, si nous ne contribuions autant qu'il est en nous à la célébrité de cette Vêture, dont vous devez faire la Cérémonie, en vous chargeant de la faire pour nous.

C'est donc dans la vue de donner à cette sainte & touchante Cérémonie tout l'éclat & toute la solemnité qu'elle peut en recevoir; que par ces présentes, nous vous députons spécialement, Vénérable Frere, & que nous vous commettons pour la faire en notre place; ensorte que vous y regardiez comme y faisant nos propres fonctions, & comme agissant en notre nom. Par ce moyen nous ajouterons le motif d'une joie beaucoup plus grande, & d'autant plus intéressante, qu'il nous semblera y être présent, & voir de nos propres yeux la sainte ardeur avec laquelle notre très-chere Fille en Jesus-Christ s'unit au céleste Epoux de toute l'étendue de son cœur.

De plus, nous avons résolu d'augmenter la joie commune de l'Ordre, & de la rendre plus complette, en faisant part à toutes celles qui le composent des trésors spirituels de l'Eglise. C'est pourquoi, par un effet de notre bienveillance, nous accordons les Indulgences plénieres à toutes les Carmélites-Déchaussées du Royaume de France, qui au jour même de la

prise d'habit, après s'être approchées des Sacremens de Pénitence & d'Eucharistie, feront de ferventes prieres, en implorant la clémence du Tout-puissant pour l'exaltation de la sainte Eglise Catholique, pour notre très-cher Fils en Jesus-Christ, Louis Roi de France, très-Chrétien, pour ses Enfans & la Famille Royale, pour ce Royaume si florissant, & particuliérement pour la Princesse qui nous cause tant de joie, & qui va commencer le noviciat d'un état si saint; afin que comblée de jour en jour des nouveaux dons du Saint-Esprit, elle soit encore plus par la sainteté de sa vie, que par la splendeur de sa naissance, l'ornement de son Ordre : & vous, Vénérable Frere, nous vous mandons d'informer en diligence toutes les personnes qui y sont intéressées, de la faveur salutaire dont nous voulons bien les gratifier; & en signe de notre bienveillance Pontificale, nous vous vous donnons très-affectueusement notre Bénédiction Apostolique.

Donné à Rome le dix-huit Juillet mil sept cent soixante-dix, la deuxieme année de notre Pontificat.



BREF

Au duc de PARME.

CLÉMENT XIV.

Salut & Bénédiction Apoſtolique à notre très-cher Fils en Jeſus-Chriſt.

NOUS avons éprouvé une joie au-deſſus de toute expreſſion, en recevant votre Lettre remplie des plus grands témoignages d'affection & de tendreſſe filiale envers nous. Nous vous avons toujours aimé d'un amour particulier, & n'avons ceſſé de prendre à ce qui vous concernoit le même intérêt paternel, que nous aurions pris à ce qui pouvoit nous toucher nous-même : ainſi rien ne pouvoit nous être plus agréable, qne de voir aujourd'hui les marques de bienveillance & d'amitié réciproque dont vous payez celles que nous avons pour vous. Nous avions déja eu des témoignages nombreux & non équivoques de votre affection pour nous, & ces motifs étoient ſuffiſans pour vous rendre toujours plus cher à notre cœur, & nous faire admirer votre piété & votre religion. Nous nous félicitons également de ce que vous avez reçu les témoignages réciproques de notre ſingulier attachement pour vous; tant à l'occaſion du nouveau rejetton de votre race illuſtre, & qui ſera un jour l'héritier de vos vertus,

pour la concorde & l'union réciproque, sentimens bien convenable à notre ministere apostolique. Nous concevons donc aujourd'hui, très-cher Fils en Jesus-Christ, des espérances d'autant plus fondées de votre généreuse résolution, que nous savons combien grand est l'amour que vous portent vos augustes parens, moins encore à cause des liaisons du sang, qu'à causes de voz vertus royales; nous nous persuadons aussi que vos efforts leur seront d'autant plus agréables, qu'il vous revient une véritable gloire de les avoir entrepris: & nous nous flattons qu'ils se prêteront volontiers, à ce que les causes du retour, de la concorde & de la bonne harmonie viennent de la source même d'où procédoit le sujet des différends passés. Nous vous protestons que tel est le mérite que vous vous acquérez par-là auprès du Saint Siege, que nous saisirons avec joie toutes les occasions de vous donner des preuves efficaces de notre singuliere affection pour vous: en attendant, nous prions Dieu tout-puissant d'accroître de jour en jour vos vertus, & de vous faire acquérir une gloire & une félicité inaltérables. Pour cet effet, nous vous donnons, avec les sentimens d'un cœur paternel & affectueux, mon très-cher Fils en Jesus-Christ, ainsi qu'à votre vertueuse Epouse, à votre Fils nouveau né, & à toute votre Royale Famille la Bénédiction Apostolique, &c.

SECOND BREF.

Au Duc DE PARME.

CLEMENT XIV.

Salut & Bénédiction Apostolique, à notre très-cher Fils en Jesus-Christ.

DÉs que nous reçûmes votre très-affectueuse Lettre, dans laquelle vous nous informez des soins que vous vous donniez auprès des Monarques de la Maison de Bourbon, vos proches Parens, & nos très-chers Fils en Jesus-Christ, pour faire rentrer le St. Siege en son ancienne possession d'Avignon, du Comtat Venaissin, de Bénévent & de Ponte-Corvo, nous résolûmes de vous en rendre aussi-tôt les graces que nous crûmes dues au grand ouvrage que vous aviez entrepris, & au témoignage singulier que vous nous avez donné de votre zele. Maintenant que, par un effet de la bonté divine, & par la magnanimité de ces illustres Monarques, ces domaines du St. Siege nous sont déja remis, nous vous écrivons, pour vous donner une nouvelle preuve de notre reconnoissance de ce que vous avez fait pour nous. Si nous sommes vraiment ravis de ce que ces Souverains vertueux & équitables ont laissé les possessions du St. Siege en leur entier, nous ne

le sommes pas moins de ce que les prieres que vous leur avez adressées ont eu un succès si prompt & si favorable. Nous nous en félicitons de bon cœur avec vous, & nous vous promettons de n'oublier jamais ce témoignage insigne de votre affection, qui nous a produit des avantages si signalés. Reconnoissant en vous, très-cher Fils en Jesus-Christ, tant de vertus & d'affection pour notre personne, nous vous assurons que la tendresse paternelle avec laquelle nous vous regardons, égale la grandeur de votre mérite ; & en conséquence, nous vous souhaitons tout ce qui peut contribuer à votre bonheur & à votre gloire. Le Marquis de Liano, notre cher Fils, que nous aimons tendrement, à cause des vertus que nous lui connoissons & des services qu'il nous rend, a été instruit pendant son séjour en cette Ville, que nous nourrissions déja ces sentimens dans notre cœur. Pour confirmer de plus en plus ce qu'il vous témoignera à cet égard, nous prions ardemment le Tout-puissant de seconder par l'abondance de ses dons célestes, la Bénédiction Apostolique que nous vous donnons très-affectueusement, très-cher fils en Jesus-Christ, ainsi qu'à votre Royale Famille, &c.

DISCOURS

PRONONCÉ par Sa Sainteté dans le Consistoire secret, tenu le 24 Septembre 1770;

Au sujet de la réconciliation du Portugal avec la Cour de Rome.

LA Providence paroît avoir voulu que je différasse jusqu'à ce jour à vous faire part, Vénérables Freres, de ce que j'avois résolu de vous notifier le vingt-quatre de ce mois. Il y a aujourd'hui en effet trente ans que je suis arrivé en cette ville, où je fus alors envoyé par mes Supérieurs. Ce même jour est le jour anniversaire de mon élévation à la Pourpre; quelque peu digne que je fusse de cet honneur, ce jour est enfin choisi par le Seigneur pour que nous le célébrions, & que nous nous en réjouissions.

Nous venons de recevoir des preuves claires & manifestes de ces marques extérieures de zele & de cette soumission envers nous & envers l'Eglise, que nous vous avions annoncé, & que nous espérions de la part du Roi Très-Fidele de Portugal & des Algarves; & elles ont même surpassé, pour ainsi dire, notre attente. Non-seulement les anciennes coutumes, les anciens égards qui subsistoient entre nous & cette Couronne, ont été rénouvellés, mais encore

ils ont été confirmés, & ont acquis un nouveau degré de force.

Lorsque nous avons prédit ce que nous voyons arriver, nous fondions nos espérances sur la piété, sur la foi, sur la religion de notre très-cher Fils en Jesus-Christ ; sentimens dont nous avions eu autrefois tant de témoignages, & qu'il a hérités de ses ancêtres.

L'événement a justifié notre attente ; il a rendu pour nous un jour de joie & de jubilation celui auquel nous en avons reçu la nouvelle. Ce jour, en augmentant la gloire immortelle du Roi Très-Fidele, augmente en effet l'avantage de l'Eglise, la dignité du St. Siege, & la satisfaction de tous ceux qui pensent bien.

Que ne devons-nous pas tenter pour marquer notre reconnoissance à celui dont la sagesse & la piété comblent ainsi nos vœux ! Quelle gloire, quelle félicité ne devons-nous point lui souhaiter ! Mais en lui rendant ainsi ce qu'il a mérité, ne séparons point de lui notre très-chere Fille en Jesus-Christ, Marie-Anne-Victoire, son illustre & chere Epouse. Elle s'est rendue l'émule du Roi son époux par le zele, par l'ardeur qu'elle a montrée pour nous & pour l'Eglise universelle ; & nous lui en devons des louanges & des graces immortelles. De pareils sentimens sont dûs à toute la Maison Royale. Le Comte d'Oyeras, Secretaire d'Etat du Roi Très-Fidele, est de son côté digne des plus

grands éloges. Indépendamment de ſes autres mérites, il a fait éclater en cette occaſion ſon zele & ſa conſidération pour nous, en même temps qu'il a donné au Roi ſon maître les témoignages les plus marqués de ſon reſpect & de ſa fidélité. Le Commandeur d'Almada, Miniſtre Plénipotentiaire de ce Monarque près de notre perſonne, que nous avons ſouvent entendu avec joie nous déclarer les ſentimens pieux & magnanimes de ſon Prince, & dont nous faiſons tant de cas, doit avoir une part ſignalée dans nos éloges & dans notre reconnoiſſance : ils nous ont enfin, le plus vivement affectés de la joie, de la piété & des ſentimens qu'à l'exemple de ſon Roi, le peuple de Liſbonne a fait éclater envers le St. Siege.

Après vous avoir fait part, nos Vénérables Freres, de cet heureux événement, nous croyons que le moyen le plus propre de nous acquitter, eſt de nous adreſſer au Très-Haut, & de le ſupplier ſans interruption de daigner combler de biens, de gloire & de proſpérité, le Roi, la Maiſon Royale & le Royaume de Portugal, &c.



BREF

Au Nonce de Sa Sainteté, auprès du Roi Très-Chrétien.

Vénérable Frere, Salut & Bénédiction Apostolique.

LE temps approche, Vénérable Frere, où notre très-chere Fille en Jesus-Christ, la Princesse Louise-Marie de France, ayant fini son noviciat, dans le Monastere des Carmélites de Saint-Denis, doit y faire Profession par l'émission de ses vœux solemnels. Comme elle desire donner à cet acte de religion d'autant plus de célébrité, que ce doit être un monument également rare & éclatant de sa confiance, dans le mépris qu'elle fait du monde, & dans son union avec Jesus-Christ son divin Epoux. C'est vraiment en ce jour que la vertu & la sagesse feront voir en triomphe leur fermeté inébranlable, & leur force supérieure à tous les obstacles, & apprendront au monde, par l'étonnant exemple que lui donnera cette Princesse, que tout le faste dont il se glorifie n'est rien en comparaison de la véritable & solide gloire qui leur est propre.

Nous avons nous-même fort à cœur, notre Vénérable Frere, de relever autant qu'il est en

nous l'éclat & la solemnité de ce grand jour, & d'y mettre le comble, en y joignant notre nom Pontifical, puisque nous ne pouvons le célébrer en personne. C'est ce qui nous engage à faire pour cette cérémonie ce que nous fîmes l'année derniere pour celle de la Vêture; & c'est avec le plus grand zele & la plus grande affection, que nous vous députons spécialement par ces Présentes, pour recevoir en vos mains les Vœux que la Princesse, notre très-chere Fille en Jesus-Christ, doit prononcer à sa Profession; & en vous en chargeant, notre intention, notre Vénérable Frere, est que vous ne fassiez en cela que remplir nos propes fonctions, comme n'agissant que pour nous, & en notre nom. Par-là, nous voulons ajouter, autant qu'il est possible, un surcroît de dévotion, de dignité & de grandeur à cette action si sainte; & il nous semblera y avoir quelque part, en même temps que nous en prenons une si grande à la joie qu'en ressent notre très-cher Fils en Jesus-Christ le Roi Très-Chrétien, par cette tendresse paternelle qui lui rend très-chere la Princesse sa fille.

Or, afin que l'édifiant appareil de cette pompe sacrée soit accompagné d'une sainte libéralité; nous voulons rendre pleine & entiere la joie commune, sur-tout de l'Ordre des Carmélites, en leur faisant part des trésors spirituels qui nous sont confiés. Ainsi, pour le jour même où vous recevrez les Vœux solemnels de la

Princesse, nous accordons l'Indulgence pléniere, tant à elle qu'à toutes les Religieuses de son Monastere, avec extension à toutes les Carmélites-Déchaussées répandues dans toute l'étendue de la France ; nous l'accordons aussi aux Religieuses Calvairiennes du Monastere de Nantes, sur la demande que nous en fait pour elles, avec instance, notre très-chere Fille en Jesus-Christ la Princesse Victoire de France ; qui les honore de sa bienveillance, & les prend sous sa protection.

Et pour que, dans une conjoncture si favorable à la piété, nous rendions encore nos libéralités plus abondantes, nous vous donnons notre Vénérable Frere, le pouvoir d'accorder la même faveur, soit aux Communautés Religieuses, soit aux personnes qui, touchées du grand exemple de vertu que leur donne cette pieuse Princesse, & pressées d'unir leurs actes de dévotions à ceux des autres, vous le demanderont avec de vives instances : en quoi vous devez cependant user d'une telle réserve, qu'il n'y ait, dans vos largesses, ni profusion, ni rien qui puisse paroître donner aux regles la plus légere atteinte.

Nous enjoignons donc à toutes ces personnes, qui se feront dignement approchées des Sacremens de Pénitence & d'Eucharistie, de faire, ce jour-là même, de très-ferventes prieres à Dieu, pour l'exaltation de l'Eglise Catholique, pour notre très-cher Fils en Jesus-Christ le Roi Très-Chrétien, pour ses Enfans, & toute la

Famille Royale, pour son Royaume très-florissant, & sur-tout pour la Princesse qui nous cause tant de joie, en se consacrant à l'Epoux des Vierges, pour ne plus vivre que d'une vie cachée en lui, & s'abandonner uniquement à sa toute puissance. Ainsi nous vous mandons, notre Vénérable Frere, de donner tous vos soins, pour que toutes les personnes auxquelles nous accordons l'Indulgence pléniere, en soient informées en temps convenable : & en témoignage de notre bienveillance Pontificale, nous vous donnons très-affectueusement notre Bénédiction Apostolique.

Donné à Rome, à Sainte Marie-Majeure, sous l'Anneau du Pêcheur, le dix-sept Juillet de l'an mil sept cent soixante-onze, le troisieme de notre Pontificat.

BREF

Au Nonce de Sa Sainteté, auprès du Roi Très-Chrétien.

Vénérable Frere, Salut & Bénédiction Apostolique.

PAR d'autres Lettres que nous vous avons adressées, notre Vénérable Frere, en date du même jour que ces présentes, nous vous avons fait savoir que nous accordons l'Indulgence plé-

niere aux Carmélites-Déchauſſées, ainſi qu'à d'autres Communautés Religieuſes, & autres perſonnes, pour le jour où vous recevrez les Vœux ſolemnels de notre très-chere Fille en Jeſus-Chriſt la Princeſſe Louiſe-Marie de France. Mais comme elle doit faire les mêmes Vœux entre les mains de la Prieure du Monaſtere quelques jours avant qu'elle les faſſe entre les vôtres, nous avons cru devoir gratifier de nos largeſſes Apoſtoliques le jour conſacré par l'uſage de l'Ordre à cette premiere ſolemnité, ſi ſainte & ſi mémorable. C'eſt donc dans la vue de le rendre encore plus célebre, que nous y attachons l'Indulgence pléniere, & pour la Princeſſe, & pour toutes les Religieuſes du même Monaſtere, qui, ce jour-là même ſe ſeront confeſſées, & recevront la ſainte Communion. Nous vous mandons notre Vénérable Frere, de leur faire part de cette nouvelle grace, comme d'une marque ſenſible de notre affection paternelle, & de le faire en temps convenable, pour qu'elles puiſſent en profiter. Et en témoignage de notre bienveillance Pontificale, nous vous donnons très-affectueuſement notre Bénédiction Apoſtolique.

Donné à Rome, à Sainte Marie-Majeure, ſous l'Anneau du Pêcheur, le dix-ſept Juillet de l'an mil ſept cent ſoixante-onze, le troiſieme de notre Pontificat. BENOIT STAY.

LETTRE

Au Roi Très-Chrétien.

CLÉMENT XIV.

Notre très-cher Fils en Jesus-Christ, Salut.

NOUS ne trouvons pas de termes pour vous rendre le plaisir que nous sentons au fond de notre ame, toutes les fois que nous pensons à votre illustre Fille Louise-Marie de France, qui en Jesus-Christ est aussi la nôtre. Et c'est ce que nous faisons sans cesse : oui nous avons continuellement devant les yeux le grand exemple qu'elle nous a donné de vertu, de religion & de sainteté ; exemple qui fait tant d'honneur à notre siecle, & le plus illustre que nous puissions laisser à la postérité.

Maintenant, sur-tout, que nous voyons approcher le jour, où cette Princesse, après avoir fait le saint apprentissage de la vie Religieuse, doit se lier à Jesus-Christ son Epoux par des vœux solemnels, vous ne saurez croire, notre très-cher Fils en Jesus-Christ, l'extrême joie qui nous transporte, & le desir qui nous presse de l'épancher dans votre cœur, en y mêlant encore, comme nous l'avons déja fait dans un autre circonstance ; le tribut de louanges & d'affection qui vous est dû : car l'événement singulier qui excite notre allégresse vous intéresse plus

que personne, puisque c'est votre chere Fille que vous voyez comblée de graces si extraordinaires, & que vous avez d'ailleurs vous-même beaucoup de part à cette grande œuvre, par la générosité qui vous a fait sacrifier tous vos intérêts aux vues du ciel.

Après tout, que peut-il y avoir jamais de plus convenable à vos vues, ou à celles de votre auguste Famille, & de tout votre Royaume, que de vous ménager un sûr appui dans les prieres continuelles de celle qui est également dévouée à votre Personne & agréable à Dieu? On peut donc dire que votre sagesse autant que votre religion éclatent dans la conduite que vous tenez, & c'est ce qui nous donne une ferme confiance, que la bonté divine vous fera recueillir de très-grands avantages, tant pour vous personnellement, que pour tout votre Royaume: ainsi nous ne pouvons que vous féliciter de tout notre cœur, du considérable accroissement que vont recevoir par-là votre gloire & votre bonheur. Nous osons même nous associer à la joie qu'éprouve votre cœur paternel; & certes n'avons-nous pas quelque droit d'y participer d'un maniere distinguée? Car il est sensible que désormais notre liaison avec notre très-chere Fille en Jesus-Christ va devenir plus étroite. Pour en esserrer encore davantage les nœuds, nous voudrions pouvoir assister, & même présider à la cérémonie dont nous voyons les approches, & recevoir entre nos mains les vœux solemnels de Religion qu'elle va prononcer.

Nous ſentons ce deſir s'accroître encore, lorſque nous conſiderons que ce ſeroit pour nous, notre très-cher Fils en Jeſus-Chriſt, une occaſion de vous entretenir, de vous embraſſer de vous montrer ſur notre viſage même & dans nos yeux, les ſentimens dont nous ſommes pénétrés pour vous & pour tout ce qui vous appartient, notre tendreſſe paternelle, l'étendue de notre charité paſtorale, &, réciproquement, de recevoir de vous des témoignages ſenſibles de votre religion, de votre bonté & de votre affection pour notre perſonne. Mais ce dernier plaiſir, nous ne pouvons que le deſirer, & tout au plus, l'imaginer pour notre conſolation. A l'égard des autres avantages, nous trouverons un moyen de nous les procurer malgré notre abſence. Nous avons choiſi pour nous ſuppléer notre vénérable Frere l'Archevêque de Damas, & nous lui en avons même donné un pouvoir ſpécial par des Lettres en forme de Bref, comme nous en avons déja uſé, lorſque nous le chargeâmes de nous repréſenter à la Cérémonie de la Priſe d'Habit.

Inſtruits, comme nous le ſommes, que Votre Majeſté fut alors ſatisfaite de ce que nous fîmes pour contribuer, autant qu'il étoit en nous, à la ſolemnité de cette cérémonie, nous jugeons aiſément qu'elle le ſera encore beaucoup plus aujourd'hui, puiſque dans cette circonſtance il s'agit de conſommer la grande œuvre, dont la premiere cérémonie n'étoit que l'ébauche. Ainſi nous vous prions inſtamment de vous prêter à nos

